



Philippe Lacoche

Vingt-quatre heures pour convaincre une femme

roman

ÉCRITURE



Vingt-quatre heures
pour convaincre
une femme

roman

ÉCRITURE

PHILIPPE LACOCHE

VINGT-QUATRE
HEURES POUR
CONVAINCRE
UNE FEMME

roman

ÉCRITURE

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsecriture.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
<http://www.facebook.com/EditionsEcriture>

E-ISBN : 9782359052008

Copyright © Éditions Écriture, 2015.

Du même auteur

Vailland : l'homme sans plaque, récit, éditions Nouvelles lectures (livre numérique), coll. « Duetto », 2015.

Les Dessous chic, chroniques 2005-2010, préface de Patrick Besson, 2014.

Les Boîtes, nouvelle, dessins de Colette Deblé, Cadastre 8 Zéro, 2014.

L'Écharpe rouge, théâtre, Le Castor Astral, 2014.

Les Matins translucides, roman, Écriture, 2013.

Au fil de Creil, nouvelles, Le Castor Astral, 2012.

Le Dernier Hiver de Victorine. Mort d'un quartier, essai, avec Catherine Petit, La Licorne/L'Harmattan, 2012.

Des rires qui s'éteignent, roman, Écriture, 2012.

Cicatrices de guerre(s), bande dessinée, collectif, Éditions de la Gouttière, 2009.

La Maison des girafes, roman, Alphée, 2009.

Pour la Picardie, pamphlet sentimental, Les Équateurs, 2009.

Veilleur de nuits, nouvelles, photographies de Franck Delautre, Martelle, 2009.

Petite garce, nouvelles, Le Castor Astral, 2009.

Autumn Square, nouvelle, Le Rocher, 2008.

La Contrebasse de Guise, nouvelle, photographies d'Éric Larrayadieu, Diaphane / Les Imaginayres, 2007.

Lady B, ode (livre + CD), musiques de Renaud Lacoche dit « Scieur Z », Le Castor Astral, 2007.

Les Yeux gris, roman, Mille et Une Nuits, 2006.

Tendre rock, roman, Mille et Une Nuits, 2003.

Des porcs très célèbres, contes, photographies de Maxime Godard, Le Castor Astral, 2001.

Le Musicien des brumes, nouvelle, Le Rocher, 2001.

HLM, nouvelles, Le Castor Astral, 2000, prix Populiste.

Un léger désenchantement, roman, Flammarion, 2000.

La Promesse des navires, roman, Flammarion, 1998.

Des petits bals sans importance, roman, Le Dilettante, 1997 ; Le Castor Astral, coll. « Millésimes », 2006, prix des Lecteurs de la baie de Somme.

Le Pêcheur de nuages, roman, Le Dilettante, 1996, prix François-Sommer ; Syros, 2001 ; La Table Ronde, coll. « La Petite Vermillon », 2007.

Scooters, nouvelles, Le Rocher, 1994.

Le Phare des égarés, nouvelles, La Bartavelle, 1994 ; Mille et Une Nuits, 2005.

Couture et le secret de la barbichette, biographie, La Vague Verte, 1994.

Cité Roosevelt, nouvelles, Le Dilettante, 1993, prix du Livre de Picardie ; Mille et Une Nuits, 2004.

*Pour Étienne, Marine et Guillaume, mes
enfants ; pour Célestine, ma petite-fille.*

*À la mémoire de Pierre Derobertmazure. Sa
plaque brille tout au fond de mes nuits.*

« Vieillir n'est jamais rien d'autre que n'avoir plus peur du passé. »
Stefan Zweig, Vingt-quatre heures de la vie d'une femme

1

Mardi 20 décembre 2011 : 17 heures-18 heures

Il s'appelle Pierre Chaunier. Depuis novembre 2005, il connaît Géraldine Avranche, chanteuse, dite Géo, de son nom d'artiste. C'est une longue fille magnifique, blonde, fine, passionnée et drôle. Trentenaire. Modeste journaliste, pas spécialement beau garçon, Pierre, quinquagénaire, se demande souvent comment il s'y est pris pour passer six ans de sa vie auprès d'une créature aussi délicieuse. Quand il fait l'effort d'y réfléchir, il se dit qu'au fond ce n'est pas si compliqué. Le samedi 12 novembre 2005, dans un bar de la ville, il la découvre lors d'un concert. Elle ressemble à Jane Birkin. À la fin de son spectacle, il lui propose d'écrire les paroles d'une chanson afin qu'elle l'inscrive à son répertoire. Elle accepte, donne son adresse mail. Il n'y croit pas, persuadé qu'elle a répondu par politesse. De retour à son appartement, il écrit le texte en quelques heures, au cours de la nuit, le lui envoie. Deux jours plus tard, elle le rappelle, lui dit qu'elle aime beaucoup, qu'elle a même déjà trouvé une mélodie. Le mercredi 16 novembre 2005, à 15 h 30, ils se retrouvent dans un autre bar, près de la cathédrale, une fort jolie cathédrale, presque aussi jolie et haute que Géo. Ils boivent un verre, puis deux ; il l'invite chez lui afin qu'elle lui fasse écouter la mélodie qu'elle a pris soin de graver sur un CD. Une heure plus tard, il parvient à la glisser dans son lit. À ce moment précis, Pierre Chaunier ne sait pas encore qu'il est en train de tomber amoureux ; il ne va pas tarder à s'en rendre compte.

*

Mardi 20 décembre 2011. 17 heures. Pierre Chaunier allume un feu dans la cheminée. D'abord, il prend un malin plaisir à froisser des pages du journal régional pour lequel il travaille, les met en boule avec une presque colère, les

répartit à peu près également dans le foyer, sort son Zippo, allume, se munit des brindilles de cerisier bien sèches qu'il lance, une à une, sur les flammes naissantes. Le feu prend, aspiré par la cheminée. Il pourrait être tenté de faire une comparaison entre ce feu qui prend et qui, dans deux ou trois heures, finira par s'éteindre, et ses amours avec Géraldine Avranche, dite Géo. Mais non ; il s'abstient. Il prend une bûche moyenne, une manière de rondin qui a la couleur des oignons doux et rouges. Du cerisier encore.

Il pense au vieux cerisier du voisin et serait tenté de le comparer à son corps de quinquagénaire avancé. Mais, une fois encore, il s'abstient. Il prend un deuxième rondin, puis un troisième qu'il place dans les flammes. Le feu devient fou. Il s'assied devant la cheminée, le regard dans le vague qui s'éteint contre les flammes comme l'écume sur la plage.

Il pense à elle. Elle devait arriver par le train du matin ; elle a repoussé son arrivée. Elle ne saurait tarder. Pour tuer le temps, il a passé sa matinée au bord d'un étang, à traquer sandres et brochets dans la rigueur de l'hiver picard imminent. Pas un départ. Bredouille. Les doigts engourdis à force d'accrocher par le dos les petits gardons au bout de l'hameçon à trois branches. Même bredouille, c'eût pu être pour Pierre Chaunier un bon moment. Il a toujours adoré la pêche, ce qui n'est pas très rock'n'roll, ni très glamour. Géraldine le dit souvent. Elle le trouve aussi cruel, « *barbare* », dit-elle précisément, quand il transperce le dos écaillé des vifs, « *des bébés poissons qui ne t'ont rien fait* ».

Géo adore les animaux. Pierre aussi, mais un peu moins que la pêche. Celle-ci représente pour lui un instinct, un désir irrépressible qui l'emporte. Alors, il se laisse aller, descend dans l'appentis qui se trouve sous la terrasse, sort ses cannes, sa goujonnière, sa bourriche, ses hameçons, lancers, cuillères, moulinets, enfin tout son attirail, et fonce vers les étangs. Ce loisir le détend. Il pensait, ce matin, que le plaisir de traquer le carnassier aurait chassé ses mauvaises idées, son pressentiment. Mais non. Rien n'y a fait. Son regard vague, brûlant d'inquiétude, s'éteignait sur la surface de l'eau. Comme là, à cet instant précis, devant la cheminée.

On sonne à la porte. Un coup bref, comme l'un de ses éclats de rire. Étrangement, elle a toujours sonné avant de pénétrer dans cette maison qu'ils ont pourtant achetée ensemble, dès qu'ils ont été pacsés, un an plus tôt. Lorsqu'il lui avait demandé pourquoi, elle avait répondu : « *On ne sait*

jamais, si tu étais en compagnie d'une de tes maîtresses. » Et elle avait éclaté de rire. Un éclat comme un coup de sonnette. Pierre n'avait rien dit. Il avait souri. Un sourire vague. Il n'avait pas de maîtresses ; elle le savait. Il pensait qu'elle disait ça pour se prémunir de quelque chose qu'un jour elle eût à lui annoncer : une mauvaise nouvelle. Le coup de sonnette et des maîtresses devaient être, pour elle, comme un talisman.

— Bonjour ! dit-elle.

Elle retire son bonnet de laine vert et son manteau, qu'elle lance sur le canapé. Elle ne l'a pas embrassé ; elle ne l'embrasse plus depuis plusieurs semaines.

— Salut ! C'était comment à Paris ?

Elle ne lui répond pas. Ce n'est pas bon signe. Puis :

— Il faut que je te parle, Pierre.

Sa voix se fait plus grave. Ça y est ; il comprend.

— J'ai rencontré quelqu'un.

Il ne dit rien, continue à regarder les flammes. Elle prend une chaise, vient s'asseoir à ses côtés, devant la cheminée. Il se dit qu'il s'agit peut-être encore d'une fougade, d'un trentenaire musclé, une coquille vide, chanteur, comédien, du même acabit que ceux qu'il lui était arrivé de rencontrer au cours de ces six années. Une passade. « *Une histoire sensuelle et sans suite...* » Un faux départ comme celui qu'elle lui avait donné à vivre, en mai dernier, « *afin de ne plus te faire souffrir* » avec ses désirs, ses appétences. Elle avait fini par revenir, dès le mois d'août, après les vacances qu'ils avaient passées séparément.

— Un trentenaire ? Un amour ?

Il a tenté un sourire. Jaune.

— Non. Pire.

— Quoi ?

— Un amour. Je te quitte, Pierre. Je ne veux pas te faire souffrir.

— Ça recommence ? Comme en mai...

— Non, cette fois-ci, c'est la bonne. Je pars. Je te le répète : je ne veux pas te faire souffrir.

- Un amant ? Pas si grave. Suis blindé. Mais reste avec moi.
- Ce n'est pas un amant ; c'est un amour. Je pars, Pierre.
- Non.

*

Son regard vague est reparti s'échouer vers les flammes. Il n'a pas entendu le « Si » qu'elle lui a opposé d'une voix douce. Sa voix de grande perche, de grande didiche de cabaret.

Il pense. Repense à leur rencontre. Un bar qui ouvrait tard le soir, rue de la République, pas très loin du cirque. Il avait échoué là, un peu par hasard ; il se trouvait en compagnie de Philippe Lampierre, dit Lamfi, un guitariste rock de sa connaissance. Auparavant, ils avaient traîné dans le quartier de Saint-Leu, l'endroit festif de la ville. Le guitariste avait un peu bu. Lui, non. Il ne buvait plus d'alcool depuis plusieurs mois et s'ennuyait ferme. Les médecins lui avaient conseillé de ne pas rester enfermé, de ne rien changer à ses habitudes de noctambule, mais de ne plus boire d'alcool. Il avait obtempéré, mi-résigné, mi-ronchon. Il s'ennuyait, oui, souvent à partir d'une heure du matin, quand les autres se trouvaient emportés dans le tourbillon pétillant de l'ivresse. Les autres qui se mettaient à parler fort, qui fraternisaient, s'embrassaient, se payaient des verres. Lui observait, souvent mutique, ou tout au moins discret. Amusé parfois, ou légèrement hautain, par les propos, les attitudes, les cris, les attouchements, les vantardises, les fanfaronnades, qui, l'alcool aidant, étaient dispensés par ces créatures de la nuit. Ces ombres peu sérieuses, tonitruantes, ou inquiétantes. Son abstinence le rendait lucide. Il n'y a rien de plus effroyable que la lucidité ; elle est impitoyable. Elle déshabille l'existence, puis l'écorche jusqu'à l'os pour devancer le temps, anticiper ce qu'elle sera : un tas de cendres, un amas de chairs pourries. Puis plus rien : le silence.

L'alcool tenait chaud ; il habillait, réconfortait, grosse laine sur nos corps frêles, sur nos cœurs fragiles. Pierre, un peu plus maussade qu'à l'habitude, avait fait savoir à Lamfi qu'il n'avait pas envie de rentrer. Ce dernier s'était souvenu qu'il y avait un concert dans ce fameux bar ouvert tard, rue de la République. Une jeune chanteuse s'y produisait.

— Il paraît qu'elle est jolie et qu'elle compose ses propres chansons.

Ils se traînèrent d'un pas lent jusqu'au bistrot. Novembre distillait un air humide, glacé et un peu gras, comme une mauvaise eau-de-vie scandinave, lourde et translucide. Lorsqu'ils arrivèrent dans le bar, ils furent surpris par la chaleur qui y régnait. Une buée recouvrait les vitres multicolores qui imitaient des vitraux d'église. Une quinzaine de clients buvaient bruyamment, accoudés au comptoir. De la salle du fond, on percevait un filet de voix de fille. Ils s'avancèrent. Elle était là devant eux, devant lui, devant un public clairsemé mais qui semblait fasciné par l'aura de cette grande fille, souple et longue, qui poussait, d'une voix envoûtante, des paroles qu'on supposait romantiques et des mélodies subtiles et diaphanes.

— Qui est-ce ? demanda Pierre à Lamfi.

— Géa. C'est son nom d'artiste. Son vrai nom c'est Géraldine Avranche. Elle vient du Santerre. Ce sont ses premiers concerts.

— C'est bien.

— Oui, il se passe quelque chose.

— Elle fait penser à Jane Birkin.

— Pas faux.

C'était peu dire qu'il se passait quelque chose. Pierre était sous le charme. Subjugué par cette chanteuse filiforme, gracieuse, qui portait une jupe de tulle sur son jean qui épousait un bassin étroit et d'adorables petites fesses.

Il se cala entre un pilier, une chaise et une table, observa la fille. Pour une fois, il ne regrettait pas d'être à jeun. La lucidité lui permettait de ne pas perdre une miette du concert. Au côté de Géa, un garçon brun au clavier et, de temps à autre, à l'accordéon. Les textes étaient bien écrits, poétiques, discrètement réalistes. Ils parlaient d'amours mortes, de ruptures perlées de larmes, de solitude dans des chambres d'hôtel en province. Elle glissa même entre deux compositions une reprise d'une chanson de Boris Vian dont le titre échappa à Pierre. Les mélodies étaient simples, évidentes, mais fraîches et, quelquefois, teintées de musique orientale. Cela procurait à l'ensemble une couleur indéfinissable, à la fois actuelle et désuète. Et surtout, Géa possédait une manière de danser bien à elle qui la rendait, aux yeux du journaliste, irrésistible. Cette façon qu'elle avait de virevolter, de faire gonfler le tulle de

sa robe en trois tours de reins. Il avait envie de s'approcher, de la prendre dans ses bras, de danser avec elle.

À la fin de la prestation, il fendit la maigre assistance et s'avança vers elle, se présenta et lui dit :

— Bonjour. Je suis journaliste. Parolier occasionnel. J'aime beaucoup ce que vous chantez. Vous me faites penser à Jane Birkin.

Géa leva la tête vers ce drôle de type, plus très jeune, cicatrice sous l'œil droit, nez courbé comme cassé, profil d'oiseau de proie, regard d'un drôle de bleu. Elle ne le trouva pas beau, mais assez audacieux pour ne pas être intéressant.

— Si vous voulez, je vous écris les paroles d'une de vos prochaines chansons, poursuivit-il.

Elle le toisa et lui répondit par un sourire si doux que Pierre, peu habitué ces derniers temps à cette douceur duveteuse, se demanda ce que cela pouvait laisser présager.

— Vous êtes un rapide. Mais pourquoi pas ?

Elle fouilla dans son sac, en sortit un carnet rose à spirales, en arracha une feuille sur laquelle elle inscrivit son adresse mail et son numéro de téléphone.

Pierre attrapa la feuille, lui sourit à son tour et ne sut pas trop quoi lui dire.

— À très vite alors ? Je vous envoie ça, promis.

Il salua la belle en la gratifiant d'un baisemain, tourna les talons et rejoignit Lamfi au comptoir.

— Tu as l'air tout joyeux et tout drôle, commenta le guitariste.

Il lui répondit par un sourire niais.

— Tu bois une bière sans alcool ? proposa Lamfi.

— Non, je préfère rentrer. J'ai du travail.

— À cette heure-ci ?

En guise de réponse : le même sourire niais.

De retour chez lui, il se mit à son ordinateur et écrivit un texte intitulé « Ton désir sur mon tulle ». Il l'envoya à Géa vers 4 heures du matin, se coucha et s'endormit, persuadé qu'elle ne donnerait plus jamais signe de vie.

Deux jours plus tard, elle l'appela. (Elle avait trouvé son numéro par l'intermédiaire d'une copine.) Elle avait adoré le texte, et même trouvé une mélodie.

— Je peux vous la faire écouter, si vous voulez ?

— Volontiers. Où et quand ?

— Comme vous voudrez.

— Au Fil à plomb, un bar sympa, au pied de la cathédrale. Vers 15 h 30. Ça vous convient ?

— Parfaitement.

Nous étions le mercredi 16 novembre, en début d'après-midi. Une belle lumière fade de presque hiver enduisait la ville d'une atmosphère crémeuse.

Pierre fila dans la salle de bains, se rasa de près et se mit à siffloter. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas siffloté.

Une heure plus tard, il la retrouvait au Fil à plomb. Il n'y avait personne dans la brasserie. Rien qu'eux deux et le patron. Ils restèrent une heure à discuter de tout, de rien ; à faire connaissance. Elle était souriante, ponctuait ses phrases d'un rire de jeune fille. Il se surprenait à retrouver sa bonne humeur.

Lorsqu'il l'invita à marcher jusqu'à chez lui afin d'écouter le CD avec la mélodie de la chanson, ils se mirent à se tutoyer.

Et Pierre fut surpris quand il se rendit compte que la jeune femme n'avait pas seulement trouvé la mélodie, mais qu'elle avait aussi enregistré la première version chantée de ce qui allait devenir la chanson « Ton désir sur mon tulle ».

Des arrangements, sommaires, mais originaux car ornés de percussions orientales sur lesquelles papillonnait la voix aérienne, légère comme du tulle, de Géo.

— Mais c'est superbe ! lâcha-t-il, emporté par une de ces vagues d'enthousiasme qu'il n'avait plus éprouvées depuis des mois.

Il l'attira vers lui, l'embrassa. Puis l'attira dans son lit. La suite ? Rien de plus banal, sauf que ce banal-là représente le sel d'une vie. L'essentiel.

À ce moment précis, Pierre Chaunier ne sait pas encore qu'il est en train de

tomber amoureux ; il ne va pas tarder à s'en rendre compte.

*

Il sort de ses pensées. Elle est toujours assise à ses côtés. Lui a-t-elle parlé ? Il n'en sait plus rien. Il se retourne, regarde la pièce.

— Et la maison ? Notre maison ? La maison qu'on a achetée ensemble il y a un an. Tu te rends compte, Géraldine ?

— La maison ? Mais ce n'est que du matériel.

— Le pacs qu'on a signé, qui nous unit, juste avant d'acheter cette maison...

— Un papier, rien de plus.

La maison ; parlons-en. À nouveau, sa vue se brouille au contact des flammes de la cheminée. Des souvenirs le submergent. Il se souvient très bien. Début janvier 2010. Ils viennent de visiter une maison de deux étages, tout en longueur, avec, après la véranda, un petit jardin en contrebas. Et cette plaque sur la façade qui rend hommage au résistant, l'un des premiers combattants de l'ombre, tué le 18 février 1944, lors du bombardement de la prison, dans le cadre de l'opération « Jéricho », diligentée par les Alliés pour tenter de sauver quelques agents amis. L'homme qui habitait cette maison était de ceux-là. Il était sur le point d'être déporté vers les camps de la mort.

Le sang de Pierre, passionné d'histoire et patriote, ne fit qu'un tour. Il regarda Géraldine, lui serra très fort la main. Elle aussi semblait conquise par la maison ; certainement pour d'autres raisons. Elle louait la luminosité des lieux, le petit jardin, charmant, « *même en hiver* », dans lequel « *nos animaux* (Portos, son chien westie, et Bébert, leur chat espiègle, joueur, comique, imprévisible) *pourraient s'ébattre* ».

Quatre jours plus tard, ils avaient rendez-vous chez l'agent immobilier dont les bureaux se trouvaient dans une commune située à une vingtaine de kilomètres de leur ville. Il tombait de gros flocons de neige.

Une rivière traversait ce gros bourg commerçant. Pierre s'arrêta sur le pont, s'appuya sur la rambarde métallique et glacée, et contempla les flocons qui s'écrasaient sur l'eau sombre du petit cours d'eau. Il trouvait ça poétique.

Elle le tira par la main.

— Dépêche-toi, Pierre ! On va être en retard.

Elle semblait joyeuse, légère, comme au premier jour de leur rencontre, dans le bistrot de la rue de la République, près du cirque.

Mardi 20 décembre 2011 : 18 heures-19 heures

Le feu est en train de s'éteindre. Il se lève, se munit du soufflet, l'active avec une énergie inhabituelle. Elle le regarde. Elle voit son dos, pas très large, peu costaud, presque pas de torse, pas d'épaules, taillé comme une bouteille de sylvaner. Est-ce elle qui pense cela, ou lui ? Les deux, certainement. Chaque fois qu'il donne un coup de soufflet, ses omoplates ressortent sous son pull, comme celles du chat Bébert quand il se tapit sur la pelouse du jardin afin de guetter un moineau, un sansonnet ou une tourterelle.

Le feu repart, plus fou que jamais. Il repose le soufflet, se tourne, la regarde. Se rassoit à ses côtés. Un silence s'instaure. Il pense à nouveau à la maison. À leur maison. Lui qui, jusqu'ici, s'est toujours moqué de l'argent se sent oppressé, angoissé. Le banquier et le courtier avaient été formels : *« À deux, avec vos salaires, vous parviendrez à payer les mensualités sans problème. »* À deux, oui ; mais cette fois, c'est seul qu'il va falloir les payer ces fichues mensualités, et tout cela à cause de sa grande didiche qui a décidé, un jour de décembre 2011, qu'elle prenait le large.

Il s' imagine contraint de frapper aux portes d'autres rédactions pour écrire des articles à la pige, ou d'animer des ateliers d'écriture devant de turbulents collégiens ou des lycéens boutonneux. Ou d'aller mendier quelques prêts à sa famille. Ou, pis, à son propre journal, suprême humiliation, lui qui se voyait glisser vers une paisible retraite, qu'il comptait vivre aux côtés de sa jolie chanteuse. Et là, tout s'écroule. Un sentiment de honte l'envahit. *« C'était donc aussi ça l'amour : de l'économie, de l'argent, des retraites, des mensualités à honorer, des biens, toute cette matérialité que je déteste »*, se dit-il. Il se croit, tout à coup, dans un roman d'Honoré de Balzac. Il a honte à nouveau, la regarde en coin, laisse traîner ses yeux sur les longues cuisses – *« tes longues cuisses de hase »*, disait-il parfois, ce qui la faisait sourire – de

celle qui est encore sa compagne, sa pacsée. Pierre Chaunier a l'air sournois. Il décide, pour l'instant, de ne pas insister sur le gros problème que va poser la maison si Géraldine maintient sa décision. C'est justement ce qu'il faut savoir. Il se lance :

— Dis-moi que c'est une foucade, une passade !

— Je te dis que non. Cette fois, c'est du sérieux. Et puis là n'est pas le problème. Je n'ai plus envie de te faire souffrir. Même si nous repartions ensemble, demain ou après-demain, ça recommencerait. Je ne suis pas faite pour vivre en couple ; je suis trop indépendante. J'ai besoin de liberté. Je me suis trompée. J'ai essayé, tout essayé ; j'ai essayé de construire avec toi. J'ai raté. Excuse-moi ; je suis désolée.

« *T'excuser, t'excuser !... Ce n'est pas si simple, grande didiche !* », songe-t-il. Tout à coup son cœur bat moins vite, cette oppression dans sa poitrine se fait moins douloureuse. Il se raccroche à ce qu'elle vient de dire, à ses paroles : « *Même si nous repartions ensemble, demain ou après-demain...* » Pierre y détecte une hésitation qui plaide pour un doute, ce qui constitue l'amorce d'une faille dans la détermination de Géo. Il faut attaquer.

— Ce n'est pas possible ! Tu ne peux pas me faire ça ?

— Te faire quoi ? Quoi, « ça » ?

— Partir, me laisser comme ça ! On s'est pacsés. Ce n'est pas rien un pacs ; c'est un engagement, presque un mariage.

— Te voilà bien formaliste. Je te croyais plus moderne... Et puis, ne parle pas si fort ! Tu me fais peur.

— « Moderne »... C'est ridicule. Mo-derne... Même le terme est ridicule. Je me fous de la modernité comme de mon premier article.

Elle a raison. Il ne parle pas, il gueule. « *Se calmer ; il faut se calmer. Crier, c'est montrer sa faiblesse. Reprendre le contrôle de soi...* »

Il contemple à nouveau les flammes qui, elles, se sont apaisées ; elles crépitent, calmes et droites ; il les envie. « *Comment font-elles pour ne pas se tordre, paniquer, fuir dans tous les sens. Elles savent pourtant qu'après avoir été aspirées dans le conduit de la cheminée elles finiront en fumée, puis en rien du tout. Comme mon amour...* »

— Je le connais, ton trentenaire ?

— Ce n'est pas un trentenaire.

— Pas un trentenaire ? Plus jeune, alors ? Un vingtenaire ? Un grand ado ?

— Ça ne te regarde pas ! hurle-t-elle en se levant brutalement.

Elle passe une main dans sa chevelure blonde. Deux ou trois plumes roses du boa qu'elle porte au cabaret virevoltent, avant d'être aspirées par la chaleur du foyer. Pierre les voit en train de se consumer. « *C'est affreux* », se dit-il, avant de repenser au cabaret...

*

« *Remonter le fil, le film du temps comme juste avant la mort. La mort d'un amour...* », songe-t-il. Il se demande à quel moment précis elle avait décidé d'abandonner sa carrière de professeur de français pour s'adonner à la chanson.

C'était peu de temps après qu'ils eurent fait connaissance. Un ami chanteur guitariste lui avait fait savoir que le cabaret Les Années folles, situé à une dizaine de kilomètres de leur ville, cherchait une chanteuse qui sache danser et servir les clients. Elle s'y était présentée. Elle avait rencontré le patron, Luigi, un Italien volubile, au rire tonitruant et aigu. Il avait parlé du montant des cachets, des horaires, du fait qu'elle dût – comme tous les autres membres du personnel, cuisiniers, barmen, artistes – servir la clientèle.

— Rien qu'avec tes cachets, je peux te garantir l'obtention de ton statut d'intermittente du spectacle, lui avait dit Luigi.

Elle était revenue toute joyeuse, un soir d'automne, alors que dehors il faisait gris et humide, et presque nuit. Elle avait répété les paroles de Luigi.

— Tu te rends compte, Pierre ! Rien qu'avec mes prestations au cabaret, je vais obtenir mon statut d'intermittente. C'est merveilleux ! Je vais pouvoir abandonner l'enseignement ! C'est super ! Le cabaret, plus mon répertoire de chansons personnelles, plus deux ou trois autres projets, et je pourrai m'en sortir... Tu te rends compte, Pierre ? Tu te rends compte ?

Bien sûr qu'il se rendait compte. Il savait surtout que, lorsque Géraldine avait une idée en tête, il était impossible de l'en faire changer.

Elle exultait, gloussait de plaisir, bel animal frémissant de désirs, du désir d'en découdre avec une carrière dont elle rêvait, disait-elle, « *depuis que je suis toute petite* ».

La joie la rendait encore plus jolie ; la joie avait beaucoup de talent car Géraldine était déjà, par essence, une jolie jeune femme. « *Une belle pouliche* », comme lui confia Luigi, un peu plus tard, au comptoir des Années folles.

Une semaine plus tard, elle démissionnait de l'enseignement. Son contrat prévoyait qu'elle travaillât les nuits des vendredis et samedis, et les journées du dimanche aux Années folles.

Assez vite, elle invita Pierre à lui rendre visite. Il aimait parcourir en voiture cette campagne picarde, froide, aux terres grasses, traverser ce petit bois noirâtre, pour arriver à Gendremesnil, un village qui sentait la vache, le purin, la betterave concassée, le lait fraîchement traité, et qui abritait un grand bâtiment blanchâtre orné d'une enseigne, Les Années folles, en lettres pourpres et lumineuses.

Pierre arrivait généralement vers 22 heures. Il se garait sur la place herbeuse, sur laquelle étaient déjà stationnés trois ou quatre cars affrétés par les comités d'entreprise de grosses sociétés picardes qui proposaient à leur personnel de s'encanailler toute une nuit « *dans une atmosphère cabaret, festive, réjouissante, étonnante* », comme l'indiquaient les encarts de publicité qui paraissaient, une fois par semaine, dans les pages magazine du quotidien régional.

Pierre pénétrait dans l'établissement non par l'entrée principale, mais par une porte dérobée qui donnait sur le bar. Un comptoir à l'ancienne, style années 1950, avec des boiseries marquetées et du formica. Une pompe à bière, des bouteilles d'alcool, une machine à café qui faisait un bruit effrayant. Et, accolé au comptoir, un mannequin d'Elvis Presley près duquel Luigi, guitariste à ses heures, avait déposé un amplificateur Vox Foundation.

Bien vite, Pierre avait fait connaissance de tout le personnel ; Luigi, blagueur et sympathique, l'y avait aidé.

Vers 22 heures, il se trouvait généralement accoudé au comptoir devant un verre de Black & White.

— Tu vois, Pierre, ici, on fonctionne comme dans un cirque. On fait tout.

On aide à la cuisine, on installe les tables, on beurre les toasts, on donne un coup de balai, et certains revêtent leurs habits de lumière et montent sur scène pour le spectacle. On fonctionne comme une famille. Heureusement qu'on n'est pas sous chapiteau, sinon ta grande, elle serait contrainte de se retrousser les manches pour hisser les mâts !...

Et il partait dans un rire aigu et communicatif.

À ses côtés, son épouse, Claudine, une blonde quinquagénaire à la poitrine opulente – ce qu'il est convenu d'appeler « une belle femme ». Elle s'activait derrière le bar, servant les clients avec un professionnalisme étonnant.

— Tu cherches ta grande ? Elle est aux cuisines, disait Luigi, son fou rire terminé.

Pierre se rendait aux cuisines. Géa, en tenue de ville (jean moulant, long pull trop large qui laissait apparaître ses fines épaules laiteuses), tartinaient des toasts, ou remplissait des assiettes de fromage, ou plaçait des bouquets de persil sur les chairs grillées des pintades paysannes. Il régnait dans la pièce des effluves de nourriture très française, où se mélangeaient odeurs d'oignon, d'ail, de béchamel et de fritures. Parfois, Géraldine retenait ses cheveux avec un turban de velours mauve qui lui donnait un côté hippie des *seventies*. Pierre la trouvait ainsi très excitante.

Elle s'activait, consciencieuse, lui parlait peu. Il fallait aller vite. Près d'elle se trouvaient souvent Bouly – un grand gaillard blond, large d'épaules comme un maître nageur, rassurant comme un lutteur de foire –, le chanteur clavier qui procédait aux secondes parties du spectacle consacrées aux animations dansantes, et Furioso, un petit homme magicien et clown. Facétieux, inventif, bricoleur incroyable, il fabriquait des ustensiles et machines improbables qui contribuaient à la réussite de ses tours d'illusion. Quelquefois, trois ou quatre danseuses, court vêtues, arrivaient en piaillant pour « *donner un coup de main quand on est à la bourre* ». Puis Luigi passait sa belle tête d'Italien. Cela voulait dire qu'il fallait se préparer.

Géa montait dans les loges communes, se déshabillait, enfilait collants rougeâtres ou bas résille, corsets sexy et gants de velours noirs, se maquillait avec une agilité féline, un coup de déo sous ses aisselles de blonde, un peu de poudre sur le nez, entourait son cou de biche de son boa rose, astiquait une dernière fois ses bottines de demi-mondaine et dévalait l'escalier pour se

rendre derrière le paravent qui servait de coulisses. Là attendaient tous les artistes. Bouly, dans son costume scintillant comme les carrosseries des autotamponneuses ; Furioso, le visage caché sous un masque de Johnny Hallyday qui lui faisait une tête énorme – « *un hydrocéphale !* », plaisantait Luigi ; les danseuses en tutu ou en costume de french cancan.

Luigi se plaçait derrière le matériel de sonorisation et lançait la musique, générique d'une grande émission de télévision du dimanche après-midi. Et le spectacle commençait. Les gens attablés reposaient fourchettes et couteaux pour se délecter des chairs fraîches des danseuses, de la voix suave de Bouly et de la grâce toute birkinienne de Géo qui, au fil des semaines, gagnait en professionnalisme.

Souvent, les cuisinières et cuisiniers, serveuses et serveurs, non artistes, abandonnaient la cuisine et le bar pour assister aux premières minutes du spectacle. À quoi pensaient-ils, Yvan, Boulette, Brigitte, Nanard et Sophie ? Rêvaient-ils de fouler un jour, eux aussi, les planches de la scène encombrée de spots multicolores, d'amplificateurs, de caissons, malles et colonnes qui servaient aux tours de magie de Furioso ? Rêvaient-ils de passer de l'ombre à la lumière ? Des odeurs de friture et de coquilles Saint-Jacques aux parfums ambrés ou patchoulis des danseuses ?

Les numéros de french cancan succédaient aux reprises de chansons de Claude François, Fréhel ou Françoise Hardy. Géo imitait Jane Birkin ou Petula Clark, recueillant les ovations du public en interprétant « La Gadoue ». Puis se travestissait en vieille dame et se mettait dans la peau d'une des Vamps en compagnie d'une danseuse, foulard grisonnant sur la tête, lunettes sur le bout du nez. Furioso imitait Bourvil et s'improvisait dompteur « du petit bonhomme en mousse », sur un air de Patrick Sébastien. Vers la fin de la première partie, Géo et Bouly se transformaient en Shirley et Dino devant un public hilare.

— Le clou du spectacle ! Une vraie réussite ! s'enthousiasmait Luigi.

Chez elle, puis ensuite « chez eux », Géraldine travaillait ses numéros. Pierre n'osait la déranger lorsqu'elle répétait dans son bureau ou dans les combles qu'ils avaient aménagés en salle de répétition. Tôt le matin, avant qu'il ne partît travailler au journal, il entendait les talons des bottines de sa belle sur le plancher. D'autres fois, c'étaient des mélodies au piano électrique

qu'il entendait, mélodies répétées jusqu'à la perfection ou, en tout cas, ce qui était censé s'en approcher.

Géa s'investissait tant dans son travail qu'elle fut bientôt dispensée de cuisine et de service. Luigi lui confia les fonctions de meneuse de revue, ce qui la rendit de fort bonne humeur.

— Tu vois que j'ai bien fait d'abandonner l'enseignement. Je fais enfin ce que je rêvais de faire. Et puis il y a mon spectacle personnel. Mes chansons, mes compositions. Tu les aimes, mes compositions ?

Géraldine, parfois, doutait de l'originalité de ses créations. Alors, elle avait besoin que Pierre la rassurât. Ce qu'il faisait de bonne grâce. Il aimait la contempler dans ces moments de doute ; il la trouvait adorable, avec ses airs de petite fille fragile. Mais jamais il ne lui aurait dit cela car Géa l'aurait traité de « protecteur, macho et mentor », ce qui dans son esprit revenait au même.

Pierre voyait les saisons passer en contemplant la route de campagne qui le menait, les week-ends, au cabaret Les Années folles. Dès avril, le petit bois noirâtre s'illuminait de lumières douces et poudrées qui caressaient les jonquilles.

Le dimanche, dès le retour des beaux jours, les cars déversaient des centaines de personnes âgées aux portes de l'établissement qui ne désemplissait pas. Les vieux, rougeauds, levaient bien le coude. Le cahors ou le minervois coulait à flots. Il n'était pas rare que l'un d'eux tentât sa chance auprès de Géa ou d'une danseuse. Les yeux des vieillards pétillaient comme la clairette de Die dans les coupes. Il y avait dans l'air des parfums de vieille France.

— Grâce à vous, on retrouve nos vingt ans et les jambes de notre jeunesse, confiaient-ils, les yeux humides.

Leurs épouses, lasses après la crème Chantilly et la dernière coupe de mousseux, restaient assises, et les surveillaient de loin, compréhensives, « *ravies de voir autant de jolies poulettes* ».

Certaines se lançaient à l'assaut de Bouly, « *le séducteur de ces dames* », comme le surnommait Luigi avant de partir dans un fou rire. Elles vantaient les qualités de sa voix, son charme, son côté « bel homme ».

Lorsque le cabaret l'accaparait un peu moins, Géraldine composait musiques et paroles de son répertoire personnel. Pierre se souvenait qu'au commencement de leurs amours, elle adorait Clarika, Barbara et la chanteuse RoBERT. Pierre goûtait peu le talent de cette dernière. Ils se disputaient gentiment à ce sujet. Ce fut au cours d'une de ces discussions animées qu'il lui proposa de lui écrire quelques paroles de chansons, comme il l'avait fait lors de leur première rencontre. Elle accepta. Ravie. Leurs amours culminaient. Géo rayonnait, joyeuse et joueuse comme une jeune chatte. Pierre commençait à penser de nouveau que le bonheur pouvait exister sur Terre. Il ne se demandait pas pour combien de temps.

Mardi 20 décembre 2011 : 19 heures-20 heures

Tout doucement, Pierre sort de ses rêveries. Il se recule légèrement ; les flammes et la fumée commencent à lui brûler les joues. Géraldine se lève, se dirige vers la cuisine. Il la suit du regard. Le mouvement de ses épaules, avec ce pull bleu pâle de grosse laine, trop grand, qui procure un charme fou. Le mouvement du bassin et des fesses. Rarement dans sa vie il aura vu un si joli petit cul. Son cœur bat. Il va la perdre ; il en est certain maintenant. Comment un autre type à qui elle a procuré de l'espoir, à qui, peut-être, elle s'est déjà donnée, pourrait-il abandonner la partie ? Elle avoue même qu'elle l'aime.

Elle sort une casserole de l'affreux meuble bas jaune canari dont il a toujours été incapable de réparer les portes défectueuses, la remplit d'eau, la place sur la gazinière. Elle farfouille dans l'autre meuble. Il sait déjà ce qu'elle va en extraire. Un paquet de spaghettis qu'elle brise d'un coup sec comme elle eût brisé les bâtons d'un Mikado. Elle trempe son index dans l'eau. Toujours le même geste d'une rare sensualité. Il l'observe, la guette, l'espionne. C'est encore son petit animal ; il en profite. L'eau ne doit pas être assez chaude. Elle relève la tête vers la hotte ; elle attrape quelque chose, peut-être une toile d'araignée ou un filet de poussière, puis se lave les mains.

Ça y est, l'eau doit bouillir. Elle jette les pâtes dans la casserole. Se tourne brutalement vers lui. Surprend son regard amoureux (?), concupiscent (?), inquisiteur (?). Elle n'en sait rien, semble à la fois surprise et amusée. Lui sourit.

— Tu as faim ?

— Non, merci.

Il n'a pas faim. Elle, la situation ne lui coupe pas l'appétit. Il se rend compte qu'il ne sait même pas ce qu'elle est allée faire à Paris depuis qu'elle y est partie, par le train, vendredi. Est-elle allée répéter l'un de ses nouveaux

spectacles dans leur chambre de bonne de la rue d'Amsterdam ? S'est-elle produite avec Jean, son accordéoniste, dans ce cabaret de la rue des Pyrénées ? Est-elle allée en boîte avec sa copine, une adorable Péruvienne qui, elle aussi, connaît des difficultés conjugales avec Jean-René, ami de Pierre ? A-t-elle passé toutes ces nuits dans le lit de son nouvel amant ?

Il n'en sait rien ; il ne sait rien. Ou presque rien. Il l'observe encore. « *Si elle a faim à ce point, c'est qu'elle s'est dépensée*, pense-t-il. *De toute façon, elle se dépense toujours : sur scène, en répétition. Dans la vie.* » Il s'en veut un peu d'avoir songé qu'elle ait pu se dépenser au creux des bras de son amant.

Les pâtes sont cuites ; elle s'installe à table. Mange. Elle a toujours adoré les pâtes. Adoré les cuisiner aussi, ce qui vaut à Pierre de la brocarder sur l'obstination qu'elle développe à ne point varier les plats.

Elle mange d'un bon appétit. Comment fait-elle pour manger en de telles circonstances ? « *Je ne comprends pas grand-chose à l'homme ; surtout à la femme* », se répète-t-il intérieurement.

Elle mastique avec application, ne lui adresse plus la parole, concentrée sur ce dîner qu'elle semble apprécier, même savourer. « *Nous sommes quelque part dans l'univers en un point minuscule du globe terrestre. Une jeune femme, belle, sensuelle, blonde, est en train de rompre avec son vieux pacsé âgé de plus de cinquante ans qui ne comprend pas ce qui se passe. Et elle mange des pâtes comme si de rien n'était.* » Pierre n'en revient pas ; il ne juge pas, non. Il ne comprend pas ; il la regarde, la guette, la contemple, la suçote de ses yeux bleu acier de prédateur. De pêcheur à la ligne, « *donc de presque chasseur* », lui reproche-t-elle, elle qui adore les animaux. Lui : dans sa tête, tout s'écroule. Elle : dans sa bouche, tout se broie sous les coups de ses grandes dents d'Anglaise qu'elle n'est pourtant pas. Il aimerait être l'une de ces pâtes pour pénétrer à l'intérieur d'elle-même pour comprendre, pour la comprendre. Comprendre ce qui l'anime, ce qui la conduit à prendre – mais la prendra-t-elle, au final ? – cette décision qu'elle clame irrémédiable.

Mais, pour l'heure, il est toujours devant la cheminée.

— Tu es sûr, tu n'as pas faim, Pierre ?

— Certain. Pas faim, non. C'était comment Paris ? tente-t-il d'une voix blanche, sournoise.

— Vendredi et samedi, à L’Anita rousse avec Jean, mon accordéoniste ; dimanche et lundi, avec Pépa.

L’Anita rousse ? Est-ce ce club exclusivement féminin, très fermé et saphique, où il lui arrivait de se produire depuis peu de temps ? Il n’en est pas certain. Ce qu’il veut savoir, c’est ce qu’elle a fabriqué avec sa copine Pépa. Et était-elle bien avec Pépa ? Seulement avec Pépa. Il s’avance prudemment, à pas de velours, pour tenter de capter d’autres informations.

— L’Anita rousse ? Le club de lesbiches ?

— S’il te plaît, Pierre. Oui, le club de lesbiennes. Elles sont charmantes, très gentilles, attentionnées.

— Je me doute... et Pépa, comment va-t-elle ?

— Pas le moral. Il y a de l’eau dans le gaz entre elle et Jean-René. Elle ne l’aime plus, ou croit ne plus l’aimer.

— Décidément, c’est contagieux.

— Tu es bête !

Pierre tente de rester digne ; il feint de sourire. Au fond, il est brisé. Il finit par exploser :

— Mais pourquoi veux-tu me quitter à la fin ? Je te fiche une paix royale. Tu vas à Paris quand tu veux, avec qui tu veux ; je ne demande rien. Aucun compte à rendre. Et qui est ce type, merde ?

— Ne hurle pas comme ça ! Ça ne sert à rien. Je t’ai dit que je ne voulais plus te faire souffrir.

— Tu veux me quitter car tu l’aimes, ou parce que tu ne m’aimes plus ?

— L’un ne va pas sans l’autre.

Belle et bonne réponse imparable d’une fille intelligente. Il se sent acculé. Il étouffe. Coincé. Il hurle à nouveau :

— C’est facile ! C’est quoi cette réponse à la con ?

— Ne crie pas, je te dis !

— Tu ne t’en tireras pas comme ça. On ne m’abandonne pas comme ça !

— Des menaces ? Encore une menace du même calibre, et je mets les bouts. Tout de suite, tu m’entends ?

L'idée de ne plus la voir, qu'elle disparaisse là, à l'instant précis, le terrorise. Il va rechercher tout au fond de lui-même la force nécessaire pour se calmer. Il s'était relevé, finit par se rasseoir. Regarde les flammes. Puis l'assiette vide. Son esprit s'égare...

*

Il se souvient du premier repas qu'ils firent chez des amis de Géraldine. C'était au tout début de leurs amours. Ils ne vivaient pas encore ensemble. Pépa et son mari, Jean-René, chef d'une entreprise de textile, grand bourgeois éclairé, les avaient invités. Ils résidaient à La Croix-Belin, un charmant village de vieilles pierres, à l'ouest de la ville, qui avait échappé aux destructions des invasions successives endurées par la Picardie. Leur maison en imposait. Une ancienne ferme restaurée avec un terrain immense, arboré et fleuri. C'était l'hiver mais il faisait doux. Pépa était peintre et sculptrice. Elle s'ennuyait de son pays, souvent seule – car Jean-René était un homme d'affaires très occupé, « surbooké », disait-il – dans ce village qui, dès la mauvaise saison, devenait désert. Aussi avait-elle fait passer une petite annonce pour rechercher un modèle, une fille, jeune, qui accepterait de poser nue.

Géraldine s'était présentée. Pépa avait accepté, conquise par la beauté longiligne de la chanteuse qui correspondait à son contraire : elle était aussi blonde aux yeux bleus que la Péruvienne était brune aux yeux noirs. (Cette dernière était d'une beauté onirique comme un songe de Luis Buñuel.) Très vite, elles étaient devenues amies, puis complices. Le fait que toutes deux eussent pour mari ou amant des hommes qui avaient presque le double de leur âge ne devait pas être étranger à la chose.

Géraldine se rendait à La Croix-Belin tous les mardis. Les séances de poses se déroulaient de 10 heures à midi, dans l'atelier que Jean-René avait fait aménager dans l'une des dépendances de la demeure.

— Tu verras, Pierre ; ils sont adorables.

Adorables, ils l'étaient. Avant l'apéritif, ils avaient visité l'atelier de l'artiste. Les murs étaient recouverts de grandes toiles expressives, colorées, parfois abstraites. Sur une dizaine d'entre elles, Pierre reconnut Géo, souvent

nue, parfois en sous-vêtements. Sur l'une des œuvres, elle trônait sur des chaussures à hauts talons, ses seuls atours. C'était, de loin, la toile la plus érotique de la série.

Pierre revoyait des scènes de ce dîner succulent. La chaleur et la subtilité de ce couple qui semblait très uni. Le mystère et l'aura qui se dégageaient de la personnalité de Pépa ; les éclats de mélancolie qui, parfois, traversaient son regard d'exilée.

La soirée s'était prolongée au salon. Jean-René et Pierre parlaient de pêche et de chasse en fumant ; Pépa et Géo conversaient à voix basse et, souvent, riaient à gorge déployée.

Avec quelle intensité Pierre aimait-il Géraldine à ce moment-là ? Il lui eût bien été impossible de le dire aujourd'hui. Et elle, à quel point l'aimait-elle ? Savait-elle qu'il continuait de voir Lady V., son ancienne maîtresse, une dame mûre, mariée et bisexuelle, qui lui procurait tant de plaisir charnel ? Demeurait à l'époque une ambiguïté sur le sujet. Il avait pourtant laissé entendre qu'elle lui rendait encore visite de temps à autre. Pierre confessait qu'il s'agissait d'une relation certes forte, mais sans lendemain car Lady V. restait très attachée à son mari et se satisfaisait des relations torrides qu'elle entretenait avec ses deux maîtresses. (Pierre était son seul amant.)

Géraldine pensait-elle que la passion charnelle de Lady V. et de son ami s'était transformée en amitié ? C'était possible car, quelques mois plus tard, lorsqu'elle retrouva les lunettes noires de la dame sur la table de nuit de Pierre, elle se rembrunit et éclata en sanglots. Elle lui demanda, peu de temps après, qu'ils louent une maison afin qu'ils puissent vivre ensemble. Et elle exigea que la relation entre Lady V. et Pierre devînt platonique. Non sans une légère amertume teintée de regrets, il obtempéra. Et progressivement la sensuelle Lady V. finit par disparaître de sa vie.

Le soir du repas chez Pépa et Jean-René, il eût dû comprendre que sa belle ne soupçonnait pas qu'une relation physique continuait de l'unir à cette dame mûre qu'il connaissait au moins depuis deux ans. Les indices étaient clairs mais il ne percevait pas.

Ainsi, dans la voiture, sur le chemin du retour...

— Tu as vu, Pierre ? Pour moi, Pépa et Jean-René forment vraiment le couple idéal.

— C'est vrai qu'ils vont bien ensemble.

— Je trouve que c'est bien plus fort que ça.

À ses côtés, elle s'agitait, parlait avec une intensité rare.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette complicité, oui. Et le respect qu'ils se témoignent. Leur fidélité réciproque est irréprochable.

Un silence pesant s'imposa. Plusieurs longues secondes.

« Où veut-elle en venir ? pensa Pierre. Pourquoi une telle gravité dans ses propos ? » Inconsciemment, peut-être, il n'imagina pas que c'était là une manière pour Géraldine de rappeler que lui aussi se devait d'être fidèle. Fidèle ? Il avait l'impression de l'être puisqu'il n'avait rien caché à sa nouvelle petite amie qui connaissait la présence de Lady V.

— Comment sais-tu que leur fidélité réciproque est irréprochable ?

Elle parut désappointée, voire en colère.

— Mais comment peux-tu en douter ?

— Et toi, comment peux-tu ne pas en douter ?

Elle s'apaisa.

— Confidences de filles. Vous ne pouvez pas lutter.

Et elle lui décocha un long sourire qu'elle agrémenta d'un doux baiser.

Les choses en restèrent là jusqu'à ce qu'elle retrouvât les lunettes noires sur la table de nuit.

Aujourd'hui, en ce mardi 20 décembre 2011, devant la cheminée, Pierre se demande si la mise au point dans la voiture aurait changé grand-chose. Ils auraient gagné trois ou quatre mois, tout au plus. Trois ou quatre mois au cours desquels la jolie dame mûre, manière d'Anita Pallenberg brune, ne cessait de venir lui rendre visite. Cela pouvait se passer n'importe quand, selon leurs désirs. Et ceux-ci, impérieux, ne manquaient ni d'impétuosité ni de fréquence. Le mari de Lady V., un homme tolérant et, selon elle, excellent amant, ne lui demandait rien. Il lui arrivait de rentrer chez elle à 3 heures du matin après que le câlin qu'elle venait d'octroyer à Pierre se fut éternisé et qu'ils se furent, tous deux, endormis. Il paniquait au réveil.

— Lady ! Tu as vu l'heure ? Ton mari ! Tu vas finir par te faire griller !

— Ne panique pas. Tout se passera bien.

Et elle se déplaçait du lit avec la lenteur sensuelle et souple d'une jolie panthère noire. Il la regardait, de dos, se diriger vers la salle de bains. Son bassin large, ses fesses toujours fermes malgré l'âge, ce dos, partiellement constellé de grains de beauté et de petites taches de son qui lui procuraient un charme indicible. Et cette tranquillité maternelle qu'elle déployait en toutes circonstances, face à l'adversité, face à la vie, face à l'urgence.

Pierre et elle savaient bien qu'ils ne vieilliraient pas ensemble, qu'un jour leurs chemins divergeraient. Elle l'encourageait même à aller en ce sens.

— Trouve-toi une femme ou fille, Pierre. Construis ; tu le mérites. Tu détestes la solitude, tu le sais bien. La vie de couple te va très bien au teint.

— Elle te va bien aussi. Ton mari te comble.

— Tu y es pour beaucoup aussi, chaton. (Elle adorait l'appeler chaton, du fait, certainement, qu'elle était plus âgée que lui.)

— Tes maîtresses aussi...

— Ah !...

Elle se taisait, balayait cette affirmation d'un revers de la main ; un geste plein de grâce. Tous deux savaient qu'il s'agissait là d'un sujet délicat car l'une des deux maîtresses développait à l'endroit de Pierre une jalousie étrange, que Lady V. elle-même avait quelquefois du mal à supporter.

Lady V. procurait beaucoup de plaisir à Pierre. Un plaisir charnel vif, toujours renouvelé, fait à la fois d'audace et de respect. Lady V. n'avait peur de rien ; elle tentait tout tant que cela convenait à son amant, dans le cadre d'une légèreté à laquelle, jusqu'ici, Pierre n'avait jamais goûté.

Aussi, quand il fit la connaissance de Géraldine, il ne se posa même pas la question de la rupture. Leur relation existait. Point. Continuerait-elle encore longtemps ? Il n'en avait aucune idée ; ils se contentaient tous deux de boire à la source avec une avidité folle. Elle et lui avaient souvent l'impression de vivre une passion charnelle semblable à celle qui unit certains personnages des romans de Choderlos de Laclos.

Après l'affaire des lunettes noires sur la table de nuit, Géraldine reprochera longtemps à Pierre de n'avoir pas été assez explicite sur la teneur de la relation qu'il continuait à entretenir avec la Lady. Et quand il comprit, plus

tard, que Géo avait commis quelques écarts avec des trentenaires, ils se renvoyèrent la balle.

— Tu m’as fait rompre avec Lady V. ; je t’ai écoutée et j’ai rompu..., lui assenait-il.

— Tu ne m’avais pas mise au courant que votre liaison continuait, répliquait-elle.

Lui avait l’impression qu’ils étaient quittes. Ce soir, devant la cheminée, il sait maintenant qu’il se trompait...

Mardi 20 décembre 2011 : 20 heures-21 heures

Il se tourne vers elle. Elle mange encore ; il croyait pourtant qu'elle avait terminé. Elle attaque le fromage. Elle a un bel appétit ! Une belle nature. Rompre n'a pas l'air de l'affecter. Ou fait-elle semblant ? Ou prend-elle des forces pour affronter une crise qu'elle pressent douloureuse ?

Il se lève subrepticement, s'avance vers elle, l'air menaçant.

— Reste ! Reste avec moi !

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu es complètement cinglé ! Tu as vu ta tête ? Une vraie tête de malade. Tu me fais peur.

— C'est le but.

— Pourquoi tu réagis comme ça ?

— Pour que tu restes. Tu ne te rends pas compte de la violence que tu déploies en m'annonçant ça, comme ça, tout à coup !

— On n'est pas les seuls à qui ça arrive.

— Des gens qui se sont pacsés un an plus tôt, qui ont acheté ensemble une maison ? Tu crois franchement que ça arrive souvent ?

— Plus que tu ne le crois.

— De toute façon, je m'en fous. Je n'ai rien à voir avec cette société où les couples se séparent pour des broutilles, où les couples se séparent comme ils consomment : mal, vite, avec compulsion. Une société de merde !

— Tu es vulgaire !

— Shit, grande didiche !

Il se calme. La contemple encore. Elle a repris sa fourchette, déguste un morceau de neufchâtel. « *C'est beau une fille qui mange*, se dit Pierre. *Un mec bouffe ; une fille mange. Nous sommes des bêtes ; elles sont des*

princesses. Parfois cruelles. »

Un bon quart d'heure passe en silence. Elle vient d'allumer une longue cigarette à la menthe. Depuis huit mois, depuis que leur couple connaît des difficultés, elle s'est remise à fumer.

— Ce n'est pas bon signe ; je m'étais également remise à fumer peu de temps avant de divorcer, lui avait-elle avoué.

Il avait ri, ne l'avait pas prise au sérieux. Il avait tort ; il avait tort sur tout. À cet instant précis, il se prend pour un con. Ses épaules, déjà pas très larges, s'affaissent un peu plus. Ses yeux sont ceux d'un cocker maltraité. Il se fait pitié. Pour un peu, il se mettrait à pleurer.

Il tente de se reprendre, se redresse. Maintenant, il lui faut savoir.

— Géraldine ?

Elle se tourne vers lui en tout mastiquant.

— Je n'aime pas beaucoup quand tu m'appelles Géraldine.

— C'est ton prénom, non ?

— Oui, mais non... Et ça ne laisse présager rien de bon. Je préfère grande didiche, ou grande perche, ou Géo.

— Géraldine, qui est ce mec ?

— Ça ne te regarde pas. Et ça n'a aucune importance.

— Pour toi, peut-être pas ; pour moi, si. Qui est ce mec, bon Dieu ?

— Ça ne te regarde pas, je te dis.

— Dis-moi et je te laisse manger tranquille.

Il se dit qu'il faut prendre la gourmande par où elle pèche : par l'estomac.

— Tu me le jures ?

— Juré !

— Jean.

— Quoi, Jean ?

— Jean, mon accordéoniste.

— Non, ce n'est pas vrai ! Tu te fiches de ma gueule ?

— Non, c'est Jean.

— Tu parles d'un trentenaire !

Pierre n'en revient pas. Estomaqué. Le souffle coupé. Il ne dit effectivement plus rien, se rassoit devant la cheminée. Elle doit croire qu'il tient parole, qu'il la laisse manger. Mais ce n'est pas ça ; c'est seulement qu'il ne peut plus parler.

« Jean, mais ce n'est pas possible. Il est plus vieux que moi... Et elle qui ne cessait de me dire qu'elle fantasait sur les trentenaires... Jean l'accordéoniste. Mais, au fond, c'est vrai qu'il a du charme, avec ses cheveux blancs bouclés, son air rassurant et gentil. Pas ma sale gueule, c'est vrai. Plus gai aussi, sûrement ; moins dépressif, moins réactionnaire. Et pas contraint, comme moi, de boire de la flotte ou des bières sans alcool. Pas au régime sec. Qu'y a-t-il de plus triste, de plus gris qu'un mec au régime sec ? Vers une heure du matin, quand tout le monde devient euphorique, un peu bourré, moi je ne pense qu'à rentrer et aller me coucher. Je n'ai que ce que je mérite. Trop d'excès, régime sec ; face de colin froid, de vieux daim antipathique, mélancolique, un tantinet ronchon, et c'est ainsi que la jolie fille qu'on est parvenu à séduire finit par se faire la malle... C'est lamentable. Je suis une merde... Un copain journaliste m'avait dit qu'il préférait quand je buvais, que j'étais moins con. Il avait raison... C'est vrai que Géraldine ne m'a jamais connu saoul. Pas une seule fois ; si elle m'avait connu avant, elle aurait eu de nombreuses occasions... »

Il se souvient de leurs premières rencontres. Que buvait-il alors ?

De la Buckler, bière sans alcool. Oui, c'est cela. Une bière un peu sucrée, celle qui ressemble à la vraie bière. À la bonne. La Stella Artois, sa préférée. De la Buckler, elle en achetait lorsqu'il partait la retrouver dans sa maison du Santerre. En voiture, l'hiver, il traversait d'immenses plaines grasses, les plaines du Santerre, piquetées de cimetières militaires anglais peuplés de petits gars tombés là, en 1916 pour la plupart. Des croix blanches, des milliers de croix blanches. Pierre les contemplait toujours avec émotion, ces cimetières.

Il la retrouvait le soir. Ils se jetaient l'un sur l'autre. Longs baisers, rageurs, avides. L'amour des débuts ; le plus précieux, le plus brûlant, fou de désir. Il n'était pas rare qu'ils foncent directement dans son grand lit. Un lit à

l'ancienne, au premier étage, dans sa chambre de jeune fille, tapissée d'étoffes diverses, bariolées, soies, satins, lin écru, dessins au fusain, quelques tableaux... Une chambre d'artiste.

Parfois, elle attrapait l'une de ces étoffes soyeuses et l'utilisait pour caresser leurs corps. Elle se donnait alors comme une jeune chatte. Puis ils restaient au lit. Pierre lisait ; elle aussi. Il se munissait de son calepin sur lequel il lui écrivait des paroles de chansons.

Ils redescendaient, détendus. Les bûches qu'il avait rapportées de la ville, achetées par dix dans des stations-service, crépitaient dans la cheminée. Lorsqu'il y repense, il se rend compte que leur histoire d'amour aura été confortée par beaucoup de bûches, un peu d'embûches, et des cheminées.

Ensuite, ils cuisinaient. Ensemble, en duo.

— Cuisiner ensemble, c'est un peu comme faire l'amour. C'est inventer, se découvrir, s'étonner, lançait Pierre, lyrique, un peu ridicule, en épluchant oignons rouges, échalotes et ail avant de faire cuire une gibelotte.

Elle riait encore beaucoup. Cela lui allait bien de rire. De faire l'amour aussi. Ses pattes de hase gagnaient en souplesse. Sa grâce naturelle de petite fille qui avait suivi des cours de danse explosait un peu plus dans la chaleur de sa maison perdue au cœur de l'hiver et des plaines battues par les vents d'est ou du nord.

Ils mangeaient sur la table basse, assis sur les coussins qui ornaient le canapé. Il n'était pas rare qu'ils refissent l'amour devant la cheminée. Pierre se sentait invincible. La vie lui semblait tellement plus légère en ces moments de bonheur.

Un jour, Pierre était arrivé chez elle en pleine séance d'essayage des tenues du cabaret qu'elle avait achetées l'après-midi, dans un magasin spécialisé situé près de la gare du Nord, à Paris. Des tenues très sexy. Elle était joyeuse, excitée.

— Regarde ça, Pierre, comme c'est mignon ! Qu'est-ce que tu en penses ?

Que dire devant un petit haut transparent, un short en similicuir vermillon, des bas résille épousant parfaitement la forme délicieuse de ses jambes fuselées, et des bottines hautes ?

— Superbe ! Génial ! Très très excitant !...

— Tu aimes vraiment ?

— Of course !

— C'est pour notre nouveau numéro autour de la chanson réaliste. Je suis ravie que ça te plaise.

— Ça ne me plaît pas.

— Quoi ? Tu n'aimes pas finalement ?

— Ça ne me plaît pas ; c'est pire que ça, ça m'excite.

Une lueur de désir traversa les yeux pâles de Géo. Elle ôta avec lenteur son chemisier transparent, le laissa retomber sur le sol. Sa poitrine d'une insolente jeunesse pointait vers lui. Le short, épais comme une feuille de papier à cigarette, lui rentrait dans les fesses. Pierre n'en pouvait plus.

— Viens ! intima-t-elle. Viens ! Prends-moi.

Il s'avança ; elle s'agrippa à la rambarde de l'escalier. Longs gémissements d'une longue liane humide dans la forêt tropicale d'une chambre surchauffée et à l'abri des vents glacés du Santerre.

Un dimanche, il avait émis l'idée de prendre le petit train touristique qui serpentait dans la campagne avoisinante. Une ancienne voie métrique utilisée par les Anglais, à partir de 1915, pour transporter les soldats, les munitions et les vivres vers les tranchées. Pierre adorait ce tourisme de proximité qui alliait le chemin de fer à l'Histoire. Géraldine le suivait, élégante, avec un bonnet de grosse laine bleu qui recouvrait ses cheveux blonds. Il aimait ces odeurs de vapeur, de charbon âcre qui lui rappelaient son enfance passée dans une ville ferroviaire et ouvrière.

La ligne traversait un tunnel. Dans le compartiment, les enfants se mirent à crier, Géraldine aussi. La surprise faisait son effet, de même que le sifflement de la locomotive qui annonçait son passage. Et elle se lova dans ses bras.

Un autre jour, ce fut le cimetière militaire, qui accueille le corps d'Alan Seeger, poète, mort le 4 juillet 1916 lors de la bataille de la Somme. Comprendait-elle, Géraldine, l'émotion que ressentait son ami à l'évocation du sacrifice de ce jeune homme qui, par amour de la France, s'engagea dans la Légion pour soutenir les Alliés contre la barbarie teutonne ? Il était persuadé qu'elle aussi éprouvait la même chose malgré le presque siècle qui les éloignait de la grande boucherie de 1914-1918 ; malgré les paillettes et les

strass du cabaret, la légèreté des chansons, elle était sensible à une certaine forme de gravité profonde de l'Histoire, du temps qui passe, de l'engagement. Du pays. Bien qu'elle s'en défendît parfois, de peur, peut-être, que ces valeurs fussent interprétées comme réactionnaires. Elle n'en était que plus émouvante.

À ses côtés, tout devenait léger. Même les courses, qu'ils effectuaient dans la seule grande surface du bourg située à cinq kilomètres du village de Géo. Tout était prétexte aux jeux : pousser le caddie, acheter une volaille, choisir un vin auquel il savait qu'il ne goûterait pas ; abstinent peu rancunier, il utilisait tout de même ses lointaines compétences œnologiques pour guider la jeune femme dans ses choix. Une jeune femme dont il se sentait de plus en plus proche au fur et à mesure que les jours passaient.

Les retrouvailles charnelles avec Lady V. s'espaçaient. Il songeait que, peut-être, une nouvelle vie était en train de se profiler. Et cela le réjouissait autant que cela l'intriguait. Fraîcheur des premiers jours, des premiers mois d'amour. Il faudrait pouvoir attraper ces émotions-là, les capter, les mettre en conserve pour ne jamais, jamais, les oublier, et pouvoir, quand la vie devient si triste, si pesante, si noire, les sortir et s'en imprégner, précieux élixir qui dépasse, de loin, tous les euphorisants, tranquillisants, et autres molécules du bonheur. Pierre savait que le Prozac, qu'il aimait pourtant déjà beaucoup, était bien pâle face à ces états amoureux. C'était certainement en ces instants qu'il appréciait le présent, lui, l'homme du passé, des années mortes et des souvenirs. Sans ce sentiment amoureux, l'existence lui paraissait fade, lourde, comme un manteau de plomb qu'on l'eût contraint à porter en pleine chaleur.

Quels autres souvenirs garde-t-il de cette période euphorique ? Ceux des concerts qu'elle continuait, parfois, à donner dans ce bar de la rue de la République, près du cirque, lieu de leur rencontre, où elle drapait encore son jean d'un voile de tulle. Et pour Pierre, toujours la même émotion...

Il l'entraînait aussi au bar, Le Requin, qui aujourd'hui n'existe plus, non loin du fleuve Somme, dans l'une des vieilles rues du quartier Saint-Leu.

Pierre, avant de connaître Géraldine, s'y rendait souvent seul le soir, après qu'il eut quitté la chaleur de son lit tout empreint de l'odeur de Lady V. Le Requin était peuplé d'étudiants. D'étudiantes surtout. Il allait y tenter sa chance. Tel un prédateur, il lui arrivait de ramener dans sa garçonnière

quelques poulettes égarées, qu'il adorait réchauffer de ses ardeurs vieillissantes. Il savait que cela ne durerait qu'une nuit. Peu importait, il savourait le plaisir de la chasse, des corps jeunes qui s'essoufflent si peu, pleins de ressources. Et ces départs, sur la pointe des pieds, au petit matin, dans les aubes crayeuses qui caressaient la Somme de leurs rayons pastel.

Parfois, Géraldine s'étonnait d'un regard appuyé de Pierre sur l'une de ces jeunes filles. Ou c'était l'une de celles-ci qui le regardait avec une insistance étonnante. D'autres se risquaient à venir lui parler, ou même lui quémander un verre.

Point de jalousie, non, chez Géraldine, mais de la curiosité.

— Dis donc, tu as l'air de bien la connaître la petite avec qui tu discutais...

— Une copine, rien de plus..., mentait-il maladroitement.

Elle n'en croyait pas un mot, souriait avec malice, se demandait peut-être comment cet homme pas très beau, à la gueule cabossée par la vie, un divorce douloureux, les bagarres, l'alcool, le rock'n'roll et autres expériences, était parvenu à séduire de si jeunes filles.

L'admirait-elle secrètement ? Rien n'était moins sûr. Elle s'en amusait, oui.

En se souvenant, en ce mois de décembre 2011, de ces instants de passion, il n'en est qu'un peu plus amer. Et il se demande si ce présent-là vaut vraiment la peine d'être vécu.

Mardi 20 décembre 2011 : 21 heures-22 heures

Géraldine range son assiette et les couverts dans le lave-vaisselle. Elle se retourne ; il la trouve belle, très belle. Il a envie de la prendre. Le lui dit. Elle sourit, condescendante. Pierre sent bien qu'elle n'a pas envie, qu'elle a certainement envie de Jean.

Il tente de garder la face ; c'est difficile. À l'intérieur de son crâne : un orage de rage. Un tsunami affectif. (« *Tsunami affectif, définition*, sourit-il : *Les larmes de la rupture s'étendent sur tout le territoire des âmes.* »)

Il ingurgite un comprimé de Prozac 20 mg. Il a toujours apprécié les effets de ce médicament qui l'aide à adoucir les périodes de mélancolie qui obscurcissent son existence.

— Tu ne devrais pas ; ça sert à quoi ?

Il lui oppose un sourire vaguement amusé, vaguement mauvais. Pas commode. Puis débouche une bière sans alcool, une Buckler, qu'il boit au goulot.

— Ça sert à tenter d'oublier ce que tu viens de m'apprendre. Dis-moi que ce n'est pas vrai...

— Si, c'est vrai, Pierre. Je pars.

— Mais comment peux-tu me faire ça ? Qu'est-ce que tu lui trouves de plus, à Jean ?

— Ce n'est pas en ces termes. Nous nous sommes rencontrés ; nous nous sommes trouvés. Voilà.

Il se sent désarmé.

« *Voilà. Point barre. Barre-toi, mon con !* peste-t-il tout au fond de lui-même. *C'est simple. Se trouver. Et nous, Géraldine, on se perd. C'est comme*

ça. Putain de société. Ça va vite comme le son, comme l'image, comme Internet. Je préférerais la vapeur, l'amour en locomotive qu'il fallait recharger en eau d'amour et en charbon de tendresse. L'amour qui prenait son temps. »

Il se demande si sa copine Pépa ne l'a pas influencée. « *Entraînée ?* », c'est le mot qu'il emploie. Pépa ne connaît-elle pas, comme par hasard, des difficultés conjugales avec Jean-René ? Il les imagine, au bistrot, devant des cafés, en train de fomenter leurs mauvais coups, se moquer d'eux, du mari et du pacsé, de les trouver vieux et ringards, avec leurs conseils ridicules et leur côté paternel. Il hésite, réfléchit à nouveau, doute.

« Non, tout ça n'est pas possible. Sinon, Géraldine ne serait pas partie avec Jean qui, lui non plus, n'est pas un perdreau de la dernière couvée. Si elles complotent, c'est autour des trentenaires, des beaux, des musclés, des vigoureux, des artistes, des beaux parleurs, des séduisants, des modernes. Tous ceux qui, au final, n'entraînent que des aventures sensuelles et sans suite. Alors qui ? Quoi ? Pourquoi ? Pépa est-elle dans ce mauvais coup ? »

Il balance :

— Pépa t'a influencée, c'est ça ? Avoue-le.

— Tu es complètement cinglé. Pépa n'a rien à voir là-dedans. Elle est à peine au courant de ce qui est en train de m'arriver.

— « Ce qui est en train de t'arriver... » Tu parles de ton état amoureux comme si c'était la grâce qui s'abattait sur toi.

Silence. Elle lui décoche un petit sourire agaçant.

— Tu ne nies pas.

— C'est tellement crétin ce que tu viens de dire que je ne relève même pas.

— Facile !

— Pas si facile que ça.

— Pas si facile que quoi ?

— Pas si facile de quitter quelqu'un.

— Alors pourquoi le fais-tu ? Pourquoi me plaques-tu comme on abandonne un chien sur le bord de l'autoroute ?

— Je t'en prie, pas de mélodrame ! On n'est pas au théâtre.

— La scène, tu aimes pourtant ça. L'interprétation et tout le toutim.

— Oui, mais pas dans la vie. Pas dans la vraie vie.

— Alors pourquoi veux-tu me quitter ?

— Depuis quelque temps, j'ai l'impression que tu es comme un membre de la famille ; pas comme un amant.

— C'est horrible ce que tu me dis ; c'est dégueulasse. Une sorte d'inceste, en quelque sorte ?

— Je n'ai pas dit ça mais mes sentiments amoureux se sont transformés en respect, en tendresse, et plus en désir. Oui, c'est ça, je te considère comme un membre de ma famille. Plus comme un amant.

Il ne sait pas quoi répondre. Abasourdi. Il repense à ses propres parents, très âgés, qui sont toujours ensemble. Mariés. À l'ancienne. Dans leur maison, l'hiver. Assis l'un contre l'autre pour se tenir chaud ; pour repousser le froid de la mort. L'un contre l'autre, devant la télévision. Avec leurs chats.

« Est-ce ça le bonheur ? Le prolongement de la vie à deux malgré tout, malgré les obstacles, les désaccords, les disputes, les hauts et les bas, et cet amour qui, au final, se transforme en tendresse... Et ce lit conjugal qui, au fil des années, n'est plus partagé, comme s'il se divisait en deux lits, un amour divisé par deux égale deux tendresses... En fait, je suis complètement dépassé, hors circuit... »

— Je comprends que tu ne me considères plus comme un amant depuis que tu as succombé à Jean.

— Jean, c'est récent. La transformation de l'amour en tendresse, puis en tendresse familiale, c'est antérieur ; ça dure depuis un bout de temps...

— Et pourquoi tu ne m'as rien dit avant ? Pourquoi as-tu accepté qu'on se pacse, qu'on achète notre fichue baraque que je vais être contraint de payer tout seul, maintenant ?

— Tu t'en sortiras ; tu retrouveras vite quelqu'un ; je te fais confiance.

— C'est un peu facile comme réponse, un peu court... Ce que tu me fais subir, ça sent la trahison, tu ne trouves pas ?

— Non, je ne trouve pas du tout. C'est la vie, c'est tout.

— Tu as une drôle de conception de la vie.

— Trahison... trahison... Et toi, ce n'était pas de la trahison quand tu

continuais à coucher avec Lady V. ? Si je n'avais pas retrouvé ses lunettes noires sur ta table de nuit, tu continuerais peut-être à la voir...

— Je te rappelle tout de même que j'ai tout de suite rompu quand j'ai compris que, justement, tu n'avais pas compris ce que, pourtant, je ne t'avais pas caché...

« *Lady V. Encore Lady V. Toujours Lady V. Elle n'aura cessé de me reprocher cette aventure qui précédait la nôtre. Rancunière, la grande didiche...* »

Une fois de plus, il se souvient de l'épisode des lunettes noires...

*

Pierre se demande ce qu'il était en train de faire au moment de l'épisode des lunettes noires. Ça y est ; il se souvient. Il écrivait le texte d'un oratorio consacré à l'écrivain Roger Vailland. L'œuvre, dont la musique avait été écrite par une jolie compositrice, avait pour titre *Drôle de vie, drôle de jeu*. Pierre travaillait beaucoup sur ce texte qui lui tenait à cœur. Vailland est son romancier préféré.

Résistant, communiste, libertin, alcoolique, consommateur de drogues, mais surtout styliste de la langue française. Journaliste minuscule, Pierre s'était senti honoré qu'on lui passât commande de ce texte. C'est vrai qu'il avait écrit, sur le prosateur, plusieurs articles remarqués mais de là à ce qu'une collectivité territoriale le contactât, puis le mît en relation avec la compositrice reconnue, cela n'en finissait pas de l'étonner. Il ne voulait pas décevoir car l'œuvre, qui, par la suite, fut jouée à plusieurs reprises dans une abbaye de l'Oise, département où Vailland avait vu le jour en 1907, réunissait chœurs d'enfants et d'adultes, et musiciens de plusieurs harmonies.

Il s'était replongé dans les principaux romans et essais de l'auteur pour en extraire la substantifique moelle. Il avait également parcouru diverses biographies. Un vrai travail de recherche.

Et il s'était mis à écrire dans un genre – situé entre livret d'opéra, poésie et théâtre – qui ne lui était guère familier. Il était plus habitué à rédiger de modestes articles dans son quotidien régional.

Il s'isolait, œuvrait sans relâche du matin au soir.

Il se souvient encore du début : *« Clac. Une gifle sur la joue du jeune homme. Colère de Georgine. Son fils, Georges, a échoué au concours d'entrée de Polytechnique. Échouer à cause d'un demi-point. À cause d'une chute de cheval, la veille. À cause d'une migraine. Pas de chance. Son cheval favori n'est pas de bonne humeur. Il se cabre ; il hennit, seraient-ce les premières chaleurs ? Il ne quitte ses livres que pour l'équitation. Le galop le rend ivre. "Trot" de sensations. Il voudrait le calmer mais la bête est têtue, et la voilà qui rue. Terrible vol plané ! Le lendemain : migraine. Adieu Polytechnique ! Désespoir et déveine pour une passion hippique... »*

Là, il évoquait la vie du père de Vailland ; un peu plus loin, c'était le romancier lui-même qu'il faisait revivre.

« Oui, Georges Vailland aurait dû se révolter. Plus tard, bien plus tard, son fils Roger, bientôt écrivain, jamais ne lui pardonnera cette faiblesse... 1907. Acy-en-Multien, bourg du sud de l'Oise. Georges y a installé son cabinet de géomètre et sa famille. Naissance de Roger... »

Drôle de vie, drôle de jeu était également émaillé de chansons. Pierre comptait sur ses doigts, tel un enfant, pour respecter pieds et versification.

La chanson, il connaissait déjà. Cela lui plaisait bien.

Géa lui rendait visite ; elle s'intéressait, le questionnait, lui demandait de lire et, parfois, lisait par-dessus son épaule quand il écrivait. Elle était gracieuse. C'était le début du printemps ; il faisait doux. Lorsqu'il sortait, Pierre regardait le fleuve Somme qui filait vers la mer.

À dire vrai, il sortait peu. Juste un petit tour par jour, pour se dégourdir les jambes et échapper à ce travail de création intense. Le temps de fumer une cigarette.

Lady V., qui résidait dans la ville contrairement à Géraldine qui vivait encore dans son minuscule village du Santerre, venait le voir. Ils se sautaient dessus avec une avidité rare. Elle avait de l'appétit ; Pierre n'en manquait pas, lui non plus. Ils fondaient dans le lit. Leurs ébats devenaient de plus en plus enfiévrés comme si tous deux avaient senti que leur liaison n'allait pas tarder à prendre fin. Prémonition ? Effet de la renaissance printanière ? Lady V. se faisait insatiable, manière de louve douce, curieuse de tout, dévorante, excessive. Elle le comblait ; il la comblait.

Un après-midi, alors qu'il avait rendez-vous avec la Lady et qu'il faisait des courses dans une grande surface, Géraldine lui téléphona. Elle avait un trou dans son emploi du temps et souhaitait le voir. Pierre se sentit déchiré. Bien sûr qu'il avait une envie folle de retrouver sa grande didiche ; mais il avait tout autant envie des ébats que lui promettait la dame mûre.

Il prétextait un motif futile et affirma à Géo qu'il n'était pas disponible.

Lady V. arriva donc, plus empressée que jamais de se donner à son « chaton » et de dévorer celui-ci de sa bouche et de ses mains expertes. Malgré la qualité de leur câlin, il ne se sentait pas très à l'aise. Au moindre bruit de porte, il sursautait, se demandait si Géo n'avait pas finalement décidé de venir le voir.

Pour se rassurer, il songeait à Roger Vailland. Répétait intérieurement le texte de la chanson qu'il venait d'écrire pour l'oratorio ; elle s'appelait « Marat, le rapace ».

« *Dix-neuf cent quarante-deux, c'est un drôle de jeu, regard fixe d'ex-camé, très buriné. Fini Roger ; il est Marat ! Il prend des risques immenses...* », avait-il écrit pour le narrateur. Et pour le chœur : « *Un héros stendhalien. Il joue au libertin. C'est un aigle, un rapace, lèvres charnues, rides creusées, un charme fou. Il est Marat. Fini Roger, un point c'est tout !...* »

Pierre ne se sentait pas du tout dans la peau de Marat. Il se trouvait tendu et couard dans les bras de sa maîtresse.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, chaton, finit par lui dire Lady V.

— Si, tout va bien.

— Je n'en suis pas si sûre.

— En fait, Géraldine voulait venir me voir. J'ai trouvé un prétexte.

— Tu regrettes ?

— Ce n'est pas ça, mais...

— Mais quoi ?

— Je ne suis pas tranquille.

— Ça se sent.

Soudain, la porte d'entrée de l'immeuble claqua à nouveau. Des pas dans

l'escalier. Une voix qui eût pu ressembler à celle de Géo. Pierre paniqua et communiqua sa panique à la Lady. Elle sortit du lit plus rapidement qu'à son habitude, elle jusqu'ici parangon de calme.

Pierre guettait à l'œilleton, pitoyable. Il se sentait loin du libertin Vaillant, du Marat au regard froid dans le rôle de cet homme pris dans la nasse d'un mauvais vaudeville.

Les pas s'arrêtèrent. La voix aussi. Puis ce fut le silence. Lady V., dans la précipitation, oubliant ses lunettes noires de star italienne sur la table de nuit de son amant.

Ce fut le lendemain que Géo les découvrit. Elle comprit tout de suite.

— Tu continues donc à la voir ? interrogea-t-elle d'une voix blanche, figée par l'émotion.

Par la déception.

— Oui. Tu ne t'en doutais pas un peu ?

— Je pensais que vous étiez amis, sans plus.

— Je croyais avoir été clair.

— Tu ne l'as pas été. J'ai mal, Pierre. Très mal.

Ce matin-là, elle n'en dit pas plus. Ce fut trois jours plus tard qu'elle explosa en sanglots. Il l'avait invitée à boire un verre dans le bar d'un grand hôtel non loin de la gare. Il faisait toujours beau. Une lumière vanillée eût pu faire de ce jour une pure merveille.

— Tu m'as trahie, Pierre.

— Non, nous ne nous sommes pas compris, c'est tout.

Elle pleurait ; il s'en voulait de la faire souffrir. Il se demandait ce qu'il devait faire pour tenter d'effacer ces instants de douleur.

« *Qu'aurait fait Roger Vaillant en pareille situation, se disait-il, penaud. Serait-il resté ferme, digne, dur au regard froid ?* »

Dur au regard froid, Pierre en était bien incapable. Il fondait devant les larmes de celle qu'il adorait. Mais se priver de ses folles amours avec sa maîtresse lui semblait inconcevable. Ce fut pourtant ce qu'elle ne tarda pas à lui demander.

— Je ne veux plus que tu la voies. En tout cas, pas de cette façon, intima-t-

elle.

Pierre ne dit rien. Puis donna sa parole. Le lendemain, il fit savoir à Lady V. qu'ils ne pourraient plus se voir chez lui. Elle aussi fondit en larmes. Pierre se sentait dans la peau d'un bourreau des cœurs, bien malgré lui ; rien à voir avec l'élégance à la hussarde de Vailland.

Une semaine plus tard, Géraldine exigea qu'ils cherchent une maison afin de vivre ensemble. Une fois encore, Pierre se laissa faire.

Mardi 20 décembre 2011 : 22 heures-23 heures

Pierre éprouve une très forte envie de reboire. Il résiste. Il pense, une fois de plus, à Roger Vailland quand celui-ci, dans son journal intime, raconte qu'il se contraint à ne boire qu'à partir d'une certaine heure, le soir. Du Pernod, cette vieille marque d'apéritif anisé. Il raconte ça à Élisabeth Vailland, son épouse. Vailland le résistant résistait. Pierre, lui aussi, résiste ; cela fait six ans qu'il résiste. Cette fois, l'envie devient impérieuse.

« *Il me faut tenir*, se dit-il. *Ne pas craquer.* » Il résiste donc, il est un résistant, comme Vailland, un tout petit résistant.

Il gobe un Tranxène 10 mg. Géraldine s'est allongée sur le divan ; elle le regarde de biais tel un petit animal aux aguets.

Lui ne se gêne pas. Il regarde frontalement ses jambes interminables comme celles des mannequins des années 1970 sur les écrans noir et blanc des télévisions françaises. Elle est belle, élancée. « *Une jolie plante* », avait commenté, un soir, l'un de leurs amis, concupiscent. C'est une grande bringue, mi-blonde, mi-rousse, française, mais physiquement très anglaise.

Il tente de la dévisager, pas pour la provoquer, non ; seulement pour analyser, recueillir des informations. « *Puisque je ne parviens pas à la comprendre mentalement, je vais essayer de la cerner, de la comprendre physiquement.* »

À quoi pense-t-elle ? À qui ? À lui ? À Jean, l'accordéoniste ? Surveiller ses gestes, ses mimiques, le moindre plissement de sa bouche, le moindre froncement de sourcils ou de battements de cils.

Elle ferme les yeux. Va-t-elle s'endormir ?

Portos, son westie, et Bébert, le chat, viennent de lui sauter sur le ventre. Elle pousse un petit cri. Rit. Se met à les caresser. Et elle sourit. Elle a

toujours souri à ses animaux. Jamais, contre eux, elle ne s'est énervée. D'une patience imperturbable à leur endroit. Bébert se cache derrière un coussin, saute sur Portos, lui mord les oreilles ; le chien, désabusé, descend du divan. Bébert, emmerdeur de première, chat humoriste, comique, triomphe. Il vient se lover contre la grande didiche qui dodeline de la tête, un air de dire : « *Tu ne changeras jamais, Bébert !* »

« *Elle a l'air heureuse, détendue. Mais quelle est sa recette ?* »

— Tu as pensé à nos animaux ? Comment allons-nous faire si tu me quittes ?

— Faire quoi ?

— Qui de nous deux va les garder ?

— Je n'y ai pas pensé, c'est vrai. C'est horrible ! Tu n'as pas l'intention de me priver d'eux, tout de même ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais il n'y a pas de raison qu'ils te reviennent.

— C'est souvent moi qui m'en occupe. Et ils me font plus de câlins qu'à toi. Regarde, tu en as la preuve...

Et de désigner Bébert qui s'est installé contre sa poitrine et qui ronronne, aux anges.

— Je m'en occupe aussi.

Pierre sent qu'il tient là un argument de poids. Le chantage aux enfants, aussi horrible soit-il, fonctionne très bien dans le cadre d'un divorce. On a vu des partenaires butés changer de position, ou, tout au moins, les adoucir. Il se demande s'il doit se faire menaçant, sous-entendre que, comme il possède un jardin où ils peuvent s'ébattre, et qu'elle devrait, normalement, se retrouver en appartement, la logique voudrait que Portos et Bébert restent avec lui.

Il n'est pas certain que ce soit une bonne idée. Il entend déjà d'ici ses cris, ses hurlements. Il faut la jouer plus fine. Elle ne lui en laisse pas le temps.

— Au pire, nous pratiquerons la garde alternée.

Pierre est pris de court. Que peut-il répondre à cela ? Il se sent coincé.

Comme s'il avait compris leur conversation, Bébert se redresse soudain et se sauve en courant à travers le salon.

— Il n'a pas l'air d'accord pour la garde alternée, fait remarquer Pierre.

Géraldine hausse les épaules et s'allonge à nouveau. Elle semble ne pas avoir envie de parler avec lui.

« *Comment s'y prendre pour garder le contact ?* »

Il allume la chaîne et place le dernier CD de Géo. Sur ce disque, il a écrit plus de la moitié des textes des chansons.

— Belle complicité, n'est-ce pas ? tente-t-il.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Et tu voudrais broyer tout ça ? C'est une horreur, Géraldine. Tout ce travail qu'on a fait ensemble, ces créations ; tout cet investissement de ma part pour t'aider dans le déroulement, dans l'épanouissement de ta carrière... ça devrait partir en fumée ? Et tout ça pour une fouchade.

— Je t'ai dit plusieurs fois qu'il ne s'agissait pas d'une fouchade.

— Je sais... Mademoiselle est amoureuse.

— Ne sois pas ironique, s'il te plaît.

— Pas ironique, non, mais tout de même.

— Tout de même quoi ?

— Tout de même rien. Je trouve que tu y vas fort. Je suis certain que tu n'y crois pas toi-même.

— Alors là, tu te trompes.

— Mais écoute cette chanson. Tu n'y sens pas de complicité ? Cette mélodie qui épouse le texte ; ce texte qui épouse cette mélodie.

— Je n'ai pas dit que nous ne travaillerons plus ensemble.

— Je ne comprends pas. Que veux-tu dire ?

— Je peux te commander d'autres textes.

— C'est ça, on se verrait en copains. Professionnellement. Tu rigoles ou quoi ?

— Pas du tout.

Pierre sent que c'est plus grave qu'il ne le pensait. Pour elle, l'affaire est acquise. Elle n'envisage aucunement de revenir sur sa décision. Elle le quitte ; c'est comme si c'était déjà fait.

« *Une horreur !* »

Une boule d'angoisse lui serre la gorge, puis le ventre. Envie d'alcool ; envie d'un autre Tranxène 10, tout de suite. Il sait que c'est impossible ; il dépasserait la posologie autorisée. Or, il lui reste encore un peu de volonté pour se battre, pour la faire changer d'avis. Quelques heures, à peine, pour la convaincre ; voilà ce qu'il se donne. Il sait que le combat sera terrible. Il lui faut se détendre, reprendre des forces.

Autre chanson. Son esprit s'égare...

*

Des bouts de concerts et des images lui reviennent. Fin janvier 2006. Géa se produisait en première partie de Clarika, à la salle L'Ouvre-Boîte, à Beauvais, dans l'Oise. Elle avait le trac. Normal : Clarika est l'une de ses chanteuses préférées. Elle ne voulait pas la décevoir. Elle se lança, interpréta sept ou huit chansons de son répertoire. Tout se passa bien. Était-elle satisfaite de sa prestation ? Rien n'est moins sûr. Géa possédait cette dualité : à la fois une assurance inébranlable en la force de sa passion et la sincérité de sa création ; mais aussi une interrogation constante vis-à-vis de son art.

Le concert terminé, ils se rendirent dans la loge de Clarika afin de discuter avec elle. Géa se révélait un peu timide, mais tout en élégance. Clarika, elle aussi, était adorable de simplicité. Et Géa, comprenant que sa consœur chanteuse devait être fatiguée, la laissa au bout d'un quart d'heure, interrompant cette discussion pourtant chaleureuse.

Il la revoit également lors d'un autre concert, courant février 2006, dans un bar situé près d'une écluse, dans un quartier ouest de leur ville, en bord de Somme. Pierre aimait cet endroit. Était-ce la présence de l'écluse, le bruit de la chute d'eau ? Ce soir-là, il y avait des nappes d'une brume épaisse qui donnaient à l'endroit des atmosphères de fantastique social cher à Pierre Mac Orlan. L'impression qu'en pénétrant dans ce bistrot tout pouvait arriver.

Le bar était rempli. À peine de quoi poser les amplificateurs, la sono et les instruments. Géa se donna à fond, énergique par moments, douce et féline quand une ballade se profilait. Pierre la regardait, admirait sa longue liane. Et toujours ce tulle sur ce jean si sexy qui, dès qu'elle se retournait, le

chamboulait et animait ses instincts inavouables.

Entre deux morceaux, il tentait de regarder dehors, vers l'écluse. Il devait essuyer les vitres pleines de buée. Un lampadaire diffusait une lumière fade sur les eaux de la Somme, toutes proches.

Le concert n'avait commencé que depuis dix minutes quand la porte s'ouvrit. Lady V. entra. La dame repéra tout de suite celui qui était encore son amant. Elle jeta un coup d'œil sur scène, contempla la belle. Son œil était doux ; elle devait la trouver charmante. Elle s'y connaissait en beauté féminine.

— Tu es venue ? lui dit bêtement Pierre, en l'embrassant sur les joues.

— Je t'avais promis que je viendrais voir ton amoureuse en concert. J'ai tenu parole. Et j'aime bien cet endroit. Je suis déjà venue voir deux ou trois expositions, il y a quelque temps. Elle est belle ; tu as bon goût, chaton.

— Merci, Lady. Tu es un peu mon coach en la matière.

— C'est vrai que mes conseils sont souvent de qualité. À ton endroit, en tout cas... Je peux tirer sur ta cigarette ?

Lady V., qui avait cessé de fumer depuis une dizaine d'années, adorait s'octroyer le plaisir de tirer cinq ou six bouffées sur la cigarette de Pierre. Elle le faisait avec une gourmandise assez érotique.

Fut-ce cela qui déplut à Géo ?

Sur le coup, la chanteuse n'en laissa rien paraître. Elles discutèrent même, de manière fort courtoise, lors de l'entracte.

Ce fut après le concert que Géraldine s'en ouvrit à Pierre.

— Vous aviez l'air très complices, tous les deux.

— Oui, tu sais qu'on se connaît bien.

— Je sais, oui...

Son visage s'affaissa en une moue étrange où se mêlaient agacement et désapprobation.

— Vous avez même partagé une cigarette. Comme des amoureux.

— La belle affaire ! C'est toi, mon amoureuse ; tu le sais bien.

— Que tu dis ! En tout cas, c'est vrai qu'elle a la classe, ton amie Lady V.

Une lionne, une vraie princesse. Une élégance rare. Mais enfin, quand même, votre complicité m'a troublée.

Ce mini-incident intervint avant celui, plus déterminant, de la paire de lunettes noires sur la table de nuit.

Pierre se rendait compte que, ce soir-là, une fois de plus, il aurait dû soupçonner que Géo n'avait pas perçu la nature des liens qu'il entretenait encore avec Lady V.

Un autre concert de Géo revenait à l'esprit de Pierre. Il avait eu lieu dans un bar spécialisé dans le rhum, dans le quartier Saint-Leu. La veille, ils avaient été invités par Cat Size – une adorable brune qui était chargée, par la ville, d'aider les groupes rock et les chanteurs locaux – à la prestation que Daniel Darc donnait à l'auditorium. Pierre se souvenait de l'interview que lui avait accordée Daniel Darc. Interview chaleureuse et passionnée, qui s'était déroulée sur les marches en bois de l'établissement. Darc et lui s'étaient connus à Paris, au début des années 1980, alors qu'il jouait encore avec Taxi Girl. Ils étaient même partis ensemble, à bord d'un car, pour assister à un festival rock en Bretagne. Daniel couvrait l'événement pour un obscur fanzine ; Pierre écrivait alors pour une revue de rock renommée. Des images lui revenaient à l'esprit. Daniel, défoncé devant la scène, la tête dans les étoiles, alors que Peter Garrett, le chanteur chauve de Midnight Oil, s'activait sur les planches. Et puis interview improvisée de Leonard Cohen, dans sa loge. Voix grave, posée ; élégance de ce grand nom du folk rock.

Là, dans l'escalier de l'auditorium, ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre. Ils s'étaient tout de suite remémoré des souvenirs de la grande revue de rock dont Daniel avait rejoint la rédaction quelques années après le festival en Bretagne.

Le soir, Darc sur scène, seul avec un pianiste, majestueux, magique ; une aura fascinante. Géo n'en revenait pas du magnétisme qui se dégageait de toute la personne de ce Iggy Pop français.

Après sa prestation, un cocktail fut organisé dans les coulisses. Daniel, l'esprit joyeux par la consommation de plusieurs bières, fit tournoyer Cat Size dans des danses improvisées.

Aujourd'hui que Cat Size et Daniel Darc ne sont plus de ce monde, il a l'impression que c'étaient deux ombres, deux fantômes, qui, déjà, dansaient

dans les loges de l'auditorium.

Au concert du lendemain, dans le bar à rhum du quartier Saint-Leu, Cat Size était là également, chaleureuse, attentionnée, discutant sans cesse avec Géo qui elle aussi rayonnait.

Une complicité intense l'unissait encore à Pierre. C'était les débuts de leur amour. Il ne manquait aucune de ses prestations, l'observait, notait les moindres détails de ses gestes scéniques, sa façon de s'approprier les chansons de son répertoire.

Elle doutait souvent.

— Est-ce que c'était bien, Pierre ?

— Bien sûr que c'était bien. Tu n'as pas vu les réactions du public ?

— Oui, mais c'est ton opinion qui m'importe. Après tout, certaines paroles de mes chansons sont tes œuvres...

— Rien à redire. Parfait. Les intentions sont là ; la générosité. Je suis comblé.

Il était sincère, la trouvait gracieuse, à la fois déliurée et en réserve, tout en « donnant » le maximum d'elle-même.

— Tu as vu Cat Size comme elle dansait ? Elle a adoré ; je suppose qu'elle te l'a dit...

— Oui, elle me l'a dit. Mais elle est naturellement si gentille, si attentionnée.

— Elle est sincère, elle aussi. Sinon elle ne serait pas ici, et elle ne t'aiderait pas dans tes projets.

— Tu as raison.

C'était le printemps. Un dimanche en fin d'après-midi. Par un grand hublot, Pierre contemplait la cathédrale enrobée par une belle lumière tendre et rougeâtre.

« *Un printemps plein de promesses* », se disait-il. Sa grande didiche rangeait son matériel, ses froufrous, ses foulards et petites percussions. Les musiciens briquaient leurs instruments avant de les replacer dans les étuis et mallettes. Cat Size buvait un dernier verre au comptoir cuivré du bar. La vie, déjà, défilait. Filait. Le compte à rebours de leur amour avait-il déjà

commencé ?

Mardi 20 décembre 2011 : 23 heures-minuit

Le disque de Géo, sur la chaîne, s'est éteint. Pierre hésite à en mettre un autre. Un vieux Stones pour les inventions instrumentales de Brian Jones ? Un Kinks pour les frères Davies ? Un Them pour la voix de Van Morrison ? Un Animals pour la voix d'Eric Burdon ? Un Procol Harum pour la voix de Brooker et les mélodies inimitables ? Il sait que ses goûts le porteraient vers ces choix. Mais Géo, elle, qu'en dirait-elle ? Bien sûr qu'elle n'aurait rien contre ces groupes-là. Peut-être se contenterait-elle de dire : « *Tu ne changes pas, Pierre. Toujours tes vieux trucs...* » Peut-être serait-elle plus directe, plus incisive, un brin querelleuse afin de « *crever l'abcès* » et d'arriver vers une situation de non-retour qui précipiterait l'acceptation réciproque de leur rupture, du genre : « *Tu fais vraiment chier avec tes vieux trucs ! Tu ne peux pas changer un peu de registre ?* »

Alors, il se fâcherait doucement.

— Mes vieux trucs sont pourtant à la base de la musique que tu aimes aujourd'hui. Que seraient tes chanteurs et tes chanteuses sans mes vieux trucs, comme tu dis ?...

Elle maintiendrait qu'il exagère, qu'il faut savoir évoluer, aller vers des sons nouveaux, n'oserait pas employer le mot « moderne », sachant que Pierre exècre ce mot stupide, finirait tout de même par en utiliser un autre qui fâche : « Électro. »

— Électro ? Quelle horreur ! répliquerait-il en haussant le ton. Rien ne vaut le son d'une Gibson Les Paul Deluxe, d'une Fender Telecaster, d'un ampli Vox AC30 ou d'une basse Höfner...

Il se met à repenser à sa basse Höfner qui somnole dans le bureau, au dernier étage de leur maison. Envie de la sortir de son étui. Caresser ses quatre cordes. La grosse *mi*, grasse comme le ventre d'une tanche ; la *la*, sa

petite sœur, un peu plus fine, une sorte de brème fouilleuse de vase harmonique elle aussi, mais capable d'aller chercher sa nourriture mélodique entre deux eaux ; la *ré*, un beau gardon, à mi-fond, ou un joli rotengle avec ses sons *middle* comme le rouge vermillon des nageoires de ce beau poisson. Et, enfin, la plus petite, la fine, l'aiguë, la *sol*, une ablette, une bouvière, une petite princesse sauteuse, qu'on va chercher dans les chorus qui chantent le printemps, l'été, la chaleur un peu folle des mélodies chaloupées...

Contempler la nacre de la protection, sous les deux micros brillants comme des cuillères à brochet. Et le joli bois de la lutherie marron clair, orangé, cet exquis dégradé qui fait penser à la peau des carpes miroirs ou, mieux, des carpes cuirs.

« Oui, c'est exactement ça ; ma basse Höfner est une petite carpe cuir. Deux ou trois kilogrammes ; pas plus. Pas une grosse mémère de quinze kilos, lourde comme une Jazz Bass Fender ou comme une Rickenbacker. Ma basse Höfner est une princesse légère ; une carpe cuir de rivière qui n'a pas fait de gras car en lutte perpétuelle contre le courant. Une taille de sportive ; un bel animal musical... À l'image de ma Géo... Tiens, où est-elle celle-là, au fait ? »

Il se rend compte que Géraldine a quitté le canapé. Les animaux ne sont plus là non plus. Portos et Bébert ont-ils suivi leur maîtresse ? Sont-ils en train de lui parler de la garde alternée ? Ou de tout autre chose ? Ils sont tellement complices, eux aussi. Pierre sait très bien qu'ils seront mieux au côté de Géraldine, plus câline, plus douce que lui, le pêcheur à la ligne, le presque chasseur...

Il a envie d'appeler dans la maison : « Géraldine ! Géraldine ? »

Il s'abstient, se remet à rêver à sa basse qui se trouve dans son bureau. Sa basse Höfner, adorable compagne qu'il avait achetée quand Géo avait eu l'idée de fonder un groupe de reprises de chansons yé-yé des *sixties*. Pierre l'avait mise en relation avec son copain, le guitariste chanteur Lamfi, puis avec un multi-instrumentiste, Fernando, qui s'était adapté à la batterie avec une facilité déconcertante et jouait de son instrument debout, comme les batteurs des années 1960. Bouly, le clavier du cabaret, avait suivi Géo dans l'aventure. Il lui restait à trouver un bassiste. Pas une mince affaire.

Elle avait passé des annonces, en avait essayé deux autres qui ne

convenaient pas (l'un, démonstratif, ne jurait que par le jazz-rock, méprisait la variété française et les yé-yé en particulier, se moquait ouvertement du genre ; un autre, issu du heavy metal, frappait si fort sur les cordes qu'il couvrait les autres instruments).

— Que vais-je faire, Pierre ? Pas moyen de trouver un bassiste. Tu n'aurais pas une idée ? Un autre copain, je ne sais pas, moi...

Une idée, Pierre en avait bien une mais, comment dire, il ne voulait pas non plus s'imposer. Il connaissait le caractère indépendant de la belle ; elle eût pu prendre cette suggestion comme une intrusion dans sa vie artistique, comme une manière de surveillance.

Il s'était tout de même lancé :

— Un bassiste ? Tu en as un devant toi.

— Toi ? Mais je croyais que tu avais été guitariste et harmoniciste ?

— Guitariste et harmoniciste, c'est vrai. Il y a fort longtemps. Mais j'ai toujours rêvé de devenir bassiste. Bassiste à plus de cinquante ans, ça ne manque pas de classe, non ?

Elle avait souri, puis ri ouvertement. Lui avait sauté au cou, et avait dit oui. Un oui franc et massif.

Pierre avait couru à Pigalle, fait le tour des magasins d'instruments de musique ; avait hésité entre une Epiphone Viola, et la fameuse Höfner, modèle Contemporary, certes fabriquée en Asie (et pas totalement en Allemagne, comme la vraie, celle de Paul McCartney), certes moins bien finie mais belle quand même et dotée de ce son très particulier, très *sixties*, et ce manche minuscule et facile à jouer qui correspondait bien aux mains de Pierre qui restaient celles d'un intellectuel et non d'un bûcheron.

La Höfner l'avait emporté. Et il n'était pas peu fier, le soir même, de montrer sa nouvelle conquête à Géo. Il fit de suite quelques gammes devant elle.

— Mais tu te débrouilles drôlement bien déjà !

— Et ce n'est pas fini car je vais prendre des cours.

Ce qu'il avait fait auprès du meilleur bassiste de la ville, un type de son âge, doué, patient et fraternel. Cinq ou six leçons avaient suffi. En tant que guitariste, Pierre possédait déjà des bases solides, rythmiques et harmoniques.

Ainsi, trois semaines plus tard, ils avaient pu fonder le groupe les Scoubidous et inscrire à leur répertoire le meilleur de l'époque, rien que des reprises : « L'école est finie », « Sacré Charlemagne », « Papa t'es plus dans l'coup », versions Sheila ; « Da doo ron ron », version Frank Alamo ; « Laisse tomber les filles », de Gainsbourg, version France Gall ; « Mes mains sur tes hanches », d'Adamo ; « 7 heures du matin », de Jacqueline Taïeb ; « Rouge-Rouge », version Christie Laume ; « Comme un garçon », version Sylvie Vartan ; « Paint in Black », version Marie Laforêt ; « Bas les pattes », version Liz Brady, etc.

Pierre devient tout nostalgique. Les Scoubidous lui manquent. Sa basse lui manque. Géa lui manque. Les copains du groupe lui manquent. Tout lui manque.

Sa basse. La retrouver. Il monte au deuxième étage, dans son bureau mansardé. Il la sort de l'étui, la raccorde légèrement. Il attrape la partition de « A Whiter Shade of Pale », de Procol Harum, commence à jouer la descente de basse : *do, si, mi, sol, fa, mi, ré, do*, etc. Il trouve ça magique, magnifique, évident comme le soleil qui tous les matins se lève. Il se met à chanter : « *We skipped the light fandango / Turned cartwheels 'cross the floor / I was feeling kind of seasick / But the crowd called out for more / The room was humming harder / As the ceiling flew away / When we called out for another drink / The waiter brought a tray...* »

Il a envie de danser. Repose sa basse, redescend. Danser avec Géa. Où est-elle ? Il l'appelle. Il devient fou.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle était dans la cuisine, en train de jouer avec Portos et Bébert. Ils sont certainement en train de rompre, et elle joue avec les animaux. Elle est comme ça, Géa. Insouciante. Étrangement insouciante.

— J'ai envie de danser. Viens !

Il place le CD de Procol Harum dans la chaîne. « A Whiter Shade of Pale » résonne, superbe, avec l'orgue grandiose de Matthew Fisher et la voix mauve de Gary Brooker.

— Tu es cinglé !

— Oui, c'est vrai. Fou de toi ! De Procol Harum ! Viens danser, je te dis !

Il lui tend les mains, la conduit vers le salon.

— Non ! Pas question !

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas envie.

— Fou des Scoubidous aussi. Tu te souviens ?

Il s'assoit sur le canapé, un peu dépité devant ce refus auquel, au fond, il s'attendait. Il ne sait plus quoi faire pour la reconquérir.

— Bien sûr que je me souviens ! Comment oublier ?

— Et comment allons-nous faire, pour notre groupe ? Tu te rends compte que si tu me quittes, c'est aussi les Scoubidous que tu assassines ?

— Non, pourquoi on arrêterait ?

— Tu ne pars plus ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Comment ferons-nous si tu pars ?

— Le train, ça existe.

Il s'allonge légèrement, puis se redresse. Ne pas avoir l'air abattu. Il se tient la tête entre les mains. Se met à penser.

« Elle ne se rend compte de rien. Elle voudrait donc qu'on continue le groupe même si on se sépare. Jouer à ses côtés comme si de rien n'était. Comme un copain. Quelle horreur ! La voir, ma grande didiche, avec ses couettes, imitant Sheila dans "L'école est finie", avec les longues quilles sous le kilt écossais... Sentir son odeur de blonde rousse quand elle se démène, quand elle danse comme une folle sur "Harley Davidson" avec ses cuissardes luisantes et rutilantes... Faire les chœurs dans le même micro qu'elle sur "Rouge-Rouge" sans même oser, comme avant, l'embrasser... La voir s'habiller, dans les loges, enfiler ses collants avec, au fond du ventre, cette envie irrépressible de la culbuter et de lui faire l'amour tant elle est craquante quand elle fait ce geste éminemment féminin... La désirer très fort lorsqu'elle revêt sa serviette de bain et son minuscule maillot dans "Itsi bitsi petit bikini"... »

Pierre a envie de pleurer. Résister ; ne pas craquer.

— Mais tu es complètement folle à la fin ! Tu ne te rends pas compte que tu vas tout casser ! Notre couple, le groupe, la maison, les animaux. Notre vie, bon Dieu, mais tu te rends compte ?

— Ne recommence pas à gueuler, s'il te plaît, ça ne sert à rien.

— Je ne gueule pas ; j'ai mal. Très mal. Tu me fais mal, Géa !

— Tu crois que je n'ai pas mal, moi ?

— Ça ne se voit pas.

— Je cache ; je dissimule.

Elle n'a pas l'air sincère. Pourtant, à l'écoute de ces seules paroles, il reprend confiance. Il se radoucit.

— Ça ne dépend que de toi. C'est toi qui veux partir.

— C'est moi qui vais partir.

Tout s'écroule dans sa tête. Cette fois, il s'allonge pour de bon. Elle se lève, repart dans la cuisine auprès de Portos et Bébert.

— Reste ! Bon Dieu ! Reste, je t'en supplie, murmure-t-il.

Elle ne l'entend pas ; elle ne peut l'entendre.

*

Il se revoit, la nuit, à son bureau, en train de lui écrire les paroles d'une de ses chansons. Elle ne dormait pas encore. Il descendit.

— Regarde ce que je t'ai écrit. Ça te plaît ?

Elle était en peignoir ; un de ses peignoirs courts, terriblement sexy. À travers, on voyait son petit cul haut perché, tout en haut de ses longues jambes.

Elle lit : « *Cesse de serrer les fesses / Tes reins font des envieux / Offre-les longue tigresse / Aux puceaux et aux vieux / Attire dans ton boudoir / Les mâles attentionnés / Sous leurs coups de boutoir / Longue liane comblée / Notre corps est unique / Et les hommes si nombreux / Enlève donc ta tunique, / Offre, c'est délicieux / Bien trop courte est la vie / Leurs désirs sont si longs*

/ Croque donc dans leurs fruits, / Jouis de ton abandon... »

— C'est osé mais j'adore ! C'est super ! répondit-elle.

Il la prit dans ses bras, ils filèrent vers le lit, et fêtèrent la création avec énergie.

— J'ai déjà une mélodie en tête.

Il était tard, pourtant. Deux ou trois heures du matin. Elle se releva d'un bond. Nue. Sublime. Long corps de blonde, doux, duveteux. Ses fesses, encore rosies par l'étreinte.

Elle fila, vive, dans son bureau qui se trouve au même étage. Pierre était resté au lit. Il entendit une mélodie chancelante qui s'élevait dans le silence de la maison, dans le brun silence de la nuit. Une mélodie qui s'éveille ; une fleur vacillante qui s'éveille à la vie, qui va éclore, se fortifier, et, sous peu, deviendra une chanson. Une petite fleur qui deviendra « Longue liane ».

Il se souvenait parfaitement quand elle lui avait commandé cette chanson. Ils étaient en vacances en Camargue, à Vauvert, en juillet 2009. Il roulait vite vers les Saintes-Maries-de-la-Mer. L'air était brûlant et salé. Une heure plus tôt, ils avaient fait l'amour avec une telle intensité que la vie leur paraissait douce. Ils se sentaient invincibles, prêts à tout.

— Écris-moi un texte osé, qui libère les filles, qui les incite à faire l'amour sans réserve. Dis-leur qu'elles arrêtent de serrer les fesses.

Elle s'était tournée vers lui, parlait vite, avec passion. Le paysage défilait. Des vignes, du sable. Des parfums de vacances, d'insouciance.

— Cesse de serrer les fesses..., avait-il répété, songeur. Oui, ça me plaît bien. Elle me plaît cette phrase. Je vais t'écrire quelque chose de torride. Laisse-moi quelques jours, quelques semaines. Tu vas voir...

— Je compte sur toi.

Ils s'étaient arrêtés dans un petit bistrot près d'une station-service. Ils avaient commandé un pastis sans alcool et un verre de vin blanc. Ils avaient reparlé de leur projet, de leur chanson à venir. Elle brûlait d'impatience de la lire, pour composer.

Ils avaient trinqué ; elle l'avait longuement embrassé. Tout cela lui semblait si loin. Si loin déjà...

Mercredi 21 décembre 2011 : minuit-une heure du matin

Il est minuit. Géraldine dit qu'elle est crevée ; elle va se coucher. Il la regarde monter l'escalier avec la grâce d'une jeune chatte ; elle tortille légèrement son petit cul. Pierre sait qu'elle va dormir, seule, dans la bibliothèque qu'elle a aménagée en chambre dès que leur couple a commencé à se déliter. Un dernier coup d'œil ; il n'en peut plus.

« *Bordel ! Bordel !* se répète-t-il. *Bordel ! Qu'est-ce que je vais faire ?* »

Une angoisse l'étreint. Il allume une cigarette. Une de plus. Il fume beaucoup trop depuis qu'elle lui a fait part de ses intentions. Il regarde sa montre, enfile son manteau, met son chapeau, monte dans sa voiture et file vers le quartier Saint-Leu.

La nuit est noire comme un blues de Muddy Waters. Pas de lune. Les rares lampadaires diffusent une lumière jaune sale. Il traverse le parc. Au loin, l'eau du lac renvoie des éclats verdâtres, sombres et inquiétants. Les grands arbres s'agitent sous la force de vents mauvais. Des bourrasques s'engouffrent sous l'habitacle de la voiture. Il a du mal à tenir le volant ; il se prend pour un capitaine à la barre « d'un vaisseau qui souffre dans la tempête ». Il n'est qu'un pauvre type paumé, presque largué par sa pacsée, dans une ville de province terriblement picarde.

Le fleuve Somme, enfin, dans lequel se reflètent les lumières de Saint-Leu. Un peu de chaleur ; il en a bien besoin. Il se gare sur le parking arboré, juste devant la Somme, sur le quai. Il pousse la porte du Potage à Briques, le meilleur restaurant du quartier, qui fait également bar. Commande un premier café au comptoir. S'assoit à une petite table. Seul. Commande un second café. Il ne veut pas dormir. Il veut penser, se souvenir, ressasser. Il n'est

cependant pas certain que ce soit une bonne idée.

Et soudain, cette envie de boire à nouveau, boire comme avant, l'enveloppe, l'étreint, le secoue et l'étourdit. Il avait déjà connu cette impression étrange, légèrement douloureuse, en Croatie en avril 2006. Qu'était-il venu faire dans ce pays, lui qui, politiquement, et surtout historiquement, se sentait bien plus proche de la Serbie, pays francophile par excellence ? La Serbie et sa résistance exemplaire face au nazisme.

Il avait suivi Géo, qui avait été conviée à réaliser une tournée d'une semaine de concerts dans ce pays. Il avait dû exciper de son statut de journaliste, mais aussi de parolier, pour faire partie de l'expédition.

Le voyage, interminable, s'était déroulé en car. Pierre se souvenait d'un réveil dans l'aube blanche, quelque part dans une vallée entourée de montagnes enneigées, du côté de la Suisse ou de l'Autriche. La chaleur du car ; la tête de Géraldine, encore endormie, contre son épaule. Ses musiciens, Brice, un guitariste, et Cantal, un bassiste, se réveillaient tout doucement. Dans le car : les membres d'un comité de jumelage et des élus d'une ville de l'Aisne. Une joyeuse atmosphère.

— On est où ? avait demandé Brice, d'une voix pâteuse, à Géo et à Pierre.

Derrière eux, Cantal et sa compagne dormaient profondément, bouches ouvertes, les yeux retournés vers le plafond du car ; des yeux blancs, effrayants. On eût dit qu'ils étaient morts.

— En Autriche, je crois bien, avait répondu Pierre.

Tous étaient descendus dans une cafétéria, sur une aire d'autoroute. On se serait cru dans un épisode du feuilleton *Derrick*. Ils avaient commandé du café et des viennoiseries. Petit-déjeuner improvisé. Pierre avait acheté une tasse un peu kitsch, beaucoup attrape-touristes, à Géo qui, longtemps, la garda en souvenir. C'était l'un des premiers cadeaux qu'il lui faisait. Il était à la fois ironique et, tout au fond de lui, très sérieux.

— Tu as vu comme c'est bien ringard ?

— Mais non, c'est gentil de ta part, en tout cas.

— C'est teuton.

— Ça ne me dérange pas ; j'ai appris l'allemand au lycée.

— Pas moi. J'ai refusé et j'ai préféré apprendre l'espagnol. Une sorte

d'allergie à la langue, aux intonations. Enfin, le principal, c'est qu'elle te plaise, cette fichue tasse. Tu penseras à moi en buvant ton café...

L'alcool, Pierre y avait été confronté deux ou trois jours plus tard, alors qu'ils séjournèrent près de Zagreb, la capitale, où des concerts devaient avoir lieu. Une excursion, dans le même car, avait été organisée dans des petites montagnes. Il faisait doux. Les collines verdoyantes étaient recouvertes de vignes. Ça promettait...

Bientôt, le gros véhicule s'arrêta devant une auberge typique qu'on eût pu trouver dans l'album de Tintin *Le Sceptre d'Ottokar* ; tout à côté, les caves d'un vigneron local dans lesquelles se déroulèrent des dégustations de vins blancs, rouges et pétillants, qui, de loin, avaient l'air délicieux.

Pierre avait préféré s'éloigner ; il était sorti fumer une cigarette, près de l'auberge, et contemplait le paysage.

— Tu ne dégustes pas, Pierre ? avait tenté Brice.

— Non, merci. Pas envie.

— Ce n'est pas un petit verre qui va te faire replonger.

— Laisse tomber. Pas envie, je te dis.

Géa s'était approchée.

— Laisse-le tranquille, avait-elle lancé, pas commode.

Elle avait décoché à Pierre un sourire à la fois teinté de compassion et d'admiration. Ses joues de blonde rosissaient. Pierre n'était pas sûr que ce fût l'air vif du printemps croate ; plutôt le plešivica ou le prigorje qu'elle semblait apprécier.

En Croatie, il avait dû lutter pour ne pas succomber.

Le soir, un grand repas avait été organisé avec des habitants de la ville jumelée croate et des élus. Le maire, un haut quadragénaire, doté d'un bon sens du rythme, invita à plusieurs reprises Géa à danser. Pierre la surveillait de loin, amusé. Cela n'échappa pas à Brice.

— On dirait que tu es jaloux, Pierre.

— Ça se voit tant que ça ?

— Tu m'étonnes. On a l'impression que tu vas sauter sur le maire...

Pierre ne se démonta pas. Il fit trois pas vers la cheminée dans laquelle

crépissait un feu de bois. Il s'empara d'une hache et commença à s'avancer vers le couple de danseurs.

Celui-ci, tout à coup, se retourna. Géo en fit de même. Elle poussa un cri d'effroi, et tous les trois se mirent à rire. Brice, hilare, en profita pour porter un toast à la Croatie.

— À l'ex-Yougoslavie et à Tito, lumière de ce beau pays ! rectifia Pierre.

— Tu n'en loupes pas une ! lui glissa Géo à l'oreille. Tu vas finir par nous faire repérer, espèce de coco invétéré !

*

Au Potage à Briques, il n'y a presque personne. Deux jeunes types au comptoir ; cinq ou six personnes en salle. Devant les pompes à bière, une serveuse nettoie des verres. Pierre se souvient, en hiver 2003, d'un bon moment avec Claudette, une autre serveuse, dans l'appartement qui se trouvait au-dessus du café-restaurant. Claudette était une brune boulotte qui ne manquait pas de charme. Des fesses charnues et une bouche prometteuse.

Ce soir-là, Pierre se trouvait en compagnie de Gauthier, un Breton, ami de longue date. Ils avaient beaucoup bu dans les bars de la ville. Au Potage à Briques en particulier. Dès que le restaurant eut fermé, ils étaient parvenus à entraîner la fille dans leurs libations. Vers une heure du matin, ils avaient trouvé un restaurant qui servait encore. Ils avaient commandé des fruits de mer, et plusieurs bouteilles de muscadet sur lie. Gauthier avait vomi dans les toilettes de l'établissement ; le patron, fort mécontent, les avait chassés. Gauthier, ivre, avait décidé qu'il rentrait chez lui. Pierre s'était retrouvé en compagnie de Claudette.

— Je n'ai pas envie de dormir seul, lui avait-il lancé non sans aplomb.

Elle l'avait regardé droit dans les yeux, puis lui avait souri. Un beau sourire qui exhibait des dents du bonheur, deux incisives assez écartées. Émoustillé par ce sourire, il avait eu encore un peu plus envie d'elle. Il le lui avait dit.

— Bon, comme tu insistes, retournons au Potage à Briques ; je t'invite à dormir puisque tu n'as pas envie de rester seul. Mais seulement à dormir, tu

m'entends ?

— Tu peux compter sur moi. Mais pourquoi retournerions-nous au Potage à Briques ?

— Je dors dans l'appartement du dessus, chez la patronne. Elle me l'a laissé pendant qu'elle est en vacances. Je sers un peu de chienne de garde.

— Une chienne de garde ! Pas trop féministe, j'espère...

— Tu verras bien.

Ils avaient refait le chemin inverse ; il faisait froid. Un sale temps humide et venteux comme Pierre les déteste. Elle marchait vite.

« *Peut-être a-t-elle très envie ?* », rêvassait-il mollement en matant les fesses charnues de la serveuse.

Elle avait relevé le rideau métallique du restaurant, puis ouvert la porte, et s'était dirigée directement vers le comptoir.

— Tu bois quelque chose ?

Elle s'était installée derrière le bar. Elle avait prononcé cette phrase avec une gouaille, un ton délicieusement vulgaire, comme eût pu le faire une entraîneuse. Il avait trouvé cela charmant. Très excitant ; aussi excitant que les dents du bonheur.

— Ouais, un calva, s'il te plaît.

Elle s'était servi une bière de Noël ; ils avaient trinqué. Il lui trouvait un air vicieux. Mais peut-être que l'alcool aiguissait son érotomanie.

Ils avaient fini par monter dans l'appartement.

— Tiens, il y a un canapé ; ou si tu préfères, il y a une autre chambre à côté de celle où je vais dormir, lui avait-elle dit d'un ton autoritaire.

Pierre avait opté pour la chambre, en raison de la proximité de la couche de Claudette. Car, dans son for intérieur, il ne désarmait pas.

— Bon, d'accord. Sans regret ?

— Sans regret. Et ne prends pas cet air de chien battu !

— Un chien battu qui a envie de sa chienne de garde.

— C'est malin !

Pour lui dire au revoir, elle l'avait embrassé sur le coin de la bouche. Elle

sentait bon l'alcool. Elle titubait légèrement. Ses yeux étaient vitreux ; elle n'était plus très fraîche mais il persistait à la trouver excitante. Il avait eu envie de la retenir, de l'embrasser à son tour, mais à pleine bouche ; il s'était abstenu, fin stratège, car il avait compris qu'il avait encore sa chance. Il fallait y aller prudemment. Par ruse. Sournoisement.

Il était donc sournoisement entré dans sa chambre. Il s'était allongé. Un quart d'heure était passé ; il ne trouvait pas le sommeil. De plus en plus excité, d'autant que le mur qui séparait leurs deux chambres était si mince qu'il l'avait entendue se déshabiller.

« *Elle n'a même pas pris de douche, la petite cochonne* », avait-il pensé, sans se rendre compte que, lui non plus, n'en avait pas pris. Il avait également entendu qu'elle aussi, tout comme lui, ne cessait de se retourner dans son lit. Il y vit là un autre signe. N'en pouvant plus, il se releva, et s'en alla gratter à la porte de la chambre occupée par Claudette.

Comme elle ne répondait pas, il entra. Elle était sur le lit. Presque nue ; seul un string rehaussait son opulent fessier. Elle lui avait souri, une fois de plus, alors qu'il s'attendait à se faire expulser.

— Toi, on peut dire que tu as de la suite dans les idées...

Il n'en fallut pas plus pour qu'il comprît. Il se jeta sur le lit à ses côtés, se déshabilla à la hâte. Son puissant corps de brune dégageait des effluves musqués qui lui retournèrent les sens. Elle se jeta sur lui, sur sa bouche d'abord, puis sur son sexe. Il la retourna ; elle se laissa faire, expulsa plusieurs cris de jouissance, puis un râle, un vrai râle de chienne quand il entra en elle.

— Il y a longtemps que ça n'a pas été aussi bien, lui confia-t-elle, alors que l'aube se levait.

Elle ouvrit les volets. Une puissante odeur de fleuve mouillé et de vent d'hiver gorgé de fumée s'engouffra dans la pièce. Il la contempla. Ce corps épais, désirable, luxuriant ; ces genoux grassouilleux. Il avait encore envie de la prendre. Mais il lui fallait rentrer. Sa très jeune maîtresse du moment l'attendait.

— Tu te sauves déjà ?

— On m'attend.

— Une fille ?

— Oui. Ma copine.

— Petit salaud !

Et elle lui avait sauté dessus à nouveau. À nouveau, ils avaient fait l'amour. Longtemps, tantôt avec violence, tantôt avec douceur. Claudette était d'un appétit débordant ; ça faisait plaisir à voir et ça réconciliait avec la vie.

— Petit salaud !

C'est aussi ce que lui avait dit Géraldine quand il avait été contraint de raconter son aventure avec Claudette alors qu'ils étaient en train de dîner, un soir de printemps, au Potage à Briques.

Claudette servait encore. Elle n'avait pu résister au plaisir de s'occuper spécialement de leur table.

Réservée au début du service, elle n'avait pas tardé à devenir familière avec Pierre, à lâcher des allusions grivoises. Ces dernières avaient fini par attirer l'attention de Géo.

Et il lui avait raconté. Habile, Géraldine était parvenue à le faire parler et à recueillir des confidences assez crues et des détails croustillants. Elle semblait apprécier ; Pierre, naïf, avait fini par se dire que ces confidences lui plaisaient, et, peut-être, l'excitaient.

Soudain, le piège s'était refermé sur lui ; le couperet était tombé, cruel...

— Petit salaud ! Tu sortais encore avec ta jeune maîtresse. Espèce de mâle dominant...

Elle ne riait plus ; elle paraissait même triste. Cet incident avait engendré quelques propos vifs. Il s'était produit peu de temps après l'épisode des lunettes noires de Lady V., retrouvées sur la table de nuit.

— Tu ne te gênes vraiment pas... Oui, un parfait salaud.

Pierre avait d'abord tenté de rire, puis avait tourné l'aventure avec Claudette en dérision. Rien n'y fit. Plus que fâchée, Géraldine semblait déçue.

Il eût dû, une fois de plus, y voir là un signe avant-coureur de ce qui allait « encombrer » et certainement ternir toutes les années de leur relation. De

leur amour.

Les manières de jeux libertins qu'ils s'amusaient à entretenir, parfois, dans leurs conversations, avaient leurs limites. Quand Pierre le comprit enfin, quelques années après, il était déjà trop tard.

Mercredi 21 décembre 2011 : 1 heure-2 heures

Il quitte le Potage à Briques pour se rendre au Mojito, le bar d'à côté. Il connaît Jeff, le patron, qu'il salue.

— Un revenant ! lui lance-t-il. Ça fait combien ? Au moins cinq ans qu'on ne t'a pas vu ici.

— J'ai arrêté de picoler.

— C'est la meilleure ! Je ne te crois pas.

— Sers-moi plutôt un café, Jeff, s'il te plaît.

— Avec un rhum ?

Pierre se contente de hausser les épaules ; Jeff n'a pas changé. Le bar non plus. Toujours ces tonneaux énormes qui servent de tables sur lesquels les clients posent leurs verres, gluants, dégoulinants de rhum et de sucre. Et toujours cette odeur si particulière d'alcool suri, de menthe verte, de vanille.

Il jette un coup d'œil vers le Velux à travers lequel il aperçoit la flèche éclairée de la cathédrale perdue dans les brumes. Les clients, peu nombreux, sont bruyants. Certains dansent au rythme de « Sunny », version 1966, de Marvin Gaye.

Pierre boit une gorgée de café brûlant. Ferme les yeux. Tout lui revient...

Avril 2005. Sa très jeune maîtresse venait de le quitter. Il traînait au Mojito ; il avait beaucoup bu. Envie de fumer. Il sortit du bistrot, alluma une cigarette et contempla les eaux noirâtres de la Somme qui filaient vers la mer par cette douce soirée de printemps. Il entra de nouveau dans le bistrot. Sa chaise était occupée par une jolie brune, aux yeux anthracite. Son blouson était resté accroché sur le dossier, mais il n'avait pas envie de la déranger. Juste l'observer. Elle se rendit compte qu'il la regardait avec insistance.

— On se connaît ? finit-elle par lui demander.

— Non, je ne crois pas, mais... mon blouson...

— Quoi votre blouson ?

— Il est là, sur le dossier, sous vos fesses...

Elle se mit à lui sourire. (Était-ce l'emploi du mot fesses dans la bouche de cet homme mûr qui l'avait amusée, ou plutôt excitée ?) Ils se présentèrent. Elle s'appelait Anita. Père algérien qui avait abandonné sa famille ; mère espagnole. D'où son côté méditerranéen prononcé et son regard de braise. Ils burent quatre verres de rhum.

Avant de la quitter :

— Si je te laisse mon numéro de téléphone, tu me rappelleras ? J'habite tout près d'ici, à Saint-Leu.

— Oui, dès demain.

Il n'en crut pas un mot. Combien de fois des filles lui avaient fait le coup ? Il avait tort. Dès le lendemain, vers 18 heures, elle le rappela. Il lui donna rendez-vous au Mojito qui venait d'ouvrir ses portes après une nuit agitée et alcoolisée. Il l'invita au Pied de Cochon, un restaurant de la rive droite de la Somme. Il faisait doux encore ; une lumière poudreuse, pleine de promesses.

Anita était superbe. Boucles d'oreilles ; robe à fines bretelles écarlate et moulante. Des hanches généreuses et un long corps de garçon manqué. Le grain de sa voix grave lui procurait un charme fou. Ils commandèrent des pieds panés, deux bouteilles de brouilly. Anita aimait la vie, fumait comme une locomotive et buvait sec. Pierre était sous le charme. Après le café, ils optèrent pour un vieil armagnac qui conforta leur bonne humeur et leur ivresse naissante. Il l'invita à prendre un verre chez lui ; elle accepta sans faire de manières. Sans faire de manières, elle se retrouva dans son lit.

Anita possédait un tempérament de feu. Une vraie lionne, fouguese et inventive. Insatiable. Pierre profitait de ce grand corps avec une gourmandise qui réjouissait la jeune femme. Elle s'offrait à lui, plaintive, suppliante, lui susurrant à l'oreille des choses inavouables, lui demandait toujours plus. Il la prenait dans tous les sens, par tous ses orifices ; c'était elle qui lui offrait ses fesses, qui l'attrapait comme elle eût attrapé un sex toy afin de se donner du plaisir.

Il se souvenait qu'un soir, n'en pouvant plus, débordante de désir, elle lui avait sauté dessus dans la cuisine, sans prendre la peine de l'entraîner au lit. Elle avait retiré son jean avec rapidité, n'avait même pas pris le temps d'enlever son string et lui avait offert son adorable cul. Ils avaient hurlé de plaisir, en même temps. Exactement au même moment. « *Sous le soleil exactement* », comme le dit la chanson du fumeur de gitanes.

Oui, Anita était insatiable. Un dimanche après-midi, chez elle, alors qu'ils étaient toujours au lit en train de faire l'amour, son téléphone portable ne cessa de sonner.

— Qui est-ce ? finit par demander Pierre.

— Rien. Pas important.

— Tu es sûre ? En tout cas, la personne insiste beaucoup...

Il voyait bien qu'elle mourait d'envie de répondre. Bientôt, un éclat de vice traversa son regard de velours noir. Pierre comprit tout de suite.

— Un amant ?

— Non, pas encore. Comment as-tu deviné ?

— Je commence à te connaître, Anita. Tes yeux t'ont trahie.

— Ça se voit tant que ça ?

— Que tu as envie de te faire prendre par ce mec ?

— Oui, ça se voit tant que ça ?

— Bien sûr, ma chérie. Chaque fois que le téléphone retentissait, tu fondais.

Pierre eût pu être jaloux, lui demander des comptes, hurler. Il s'abstint. Il savait qu'en agissant ainsi il perdrait à tout jamais sa délicieuse maîtresse. Au contraire, il l'encouragea.

— Quel âge a-t-il ?

— Un peu plus de vingt ans. Il est très très mignon. J'en rêve depuis trois jours. Il ne cesse de m'appeler, de me faire des déclarations, de me dire qu'il a une envie folle de moi, de mon corps.

— C'est adorable. Ce sera un peu ton gigolo. Tu as beaucoup à lui apprendre, je suppose.

— Je le crois aussi.

Le téléphone sonna à nouveau. Nouvel éclat de vice dans ses yeux de brune.

— Mais réponds-lui, tu en meurs d'envie.

— Tu es un mec épatant, Pierre.

Elle bondit du lit. Long corps ; peau mate ; cuisses interminables. Et ce cul !... Un cul à se damner, à rendre fou n'importe quel type.

Elle s'isola dans la cuisine. Leur conversation dura une bonne demi-heure. Pierre attendait patiemment sous les draps et se mit à lire, alors qu'Anita devait s'exciter en parlant avec son très jeune amant potentiel.

Elle revint, l'air légèrement gênée, plus coquine que jamais.

— Alors, c'était bien ?

— Super ! Il m'invite à dormir chez lui cette nuit. Je peux, Pierre ?

— Si je te dis non, tu iras quand même. Bien sûr que tu peux y aller. Fais-toi belle. Et prends du plaisir, beaucoup de plaisir, tu ne m'en reviendras que plus belle encore.

— Je t'adore ! Tu es génial.

Comme pour le remercier, elle lui tendit sa croupe. Il l'empoigna ; elle poussa un petit cri de plaisir quand il pénétra en elle. Elle se courbait ; son bassin allait et venait avec frénésie, tantôt doucement, très doucement, puis plus rapidement.

Vers 19 heures, elle s'enferma dans la salle de bains. Elle en ressortit nue, parfumée, superbe, presque noire comme un jonc.

— Conseille-moi, Pierre, pour cette nuit ; je suis un peu perdue. Il est si jeune ; j'ai peur de l'effrayer.

Et elle fouilla dans une commode, en sortit des dizaines de dessous, culottes, strings, soutiens-gorge, de toutes les couleurs, rouges, noires, mauves, bas, socquettes de souillon. Elle essayait, se tortillait.

— Vas-y sans culotte sous ta petite robe courte et légère ; je crois qu'il appréciera.

— Excellente idée ! C'est très excitant.

Elle enfila sa très courte robe, se déplaça vers la porte-fenêtre d'où coulait une lumière de début d'été couleur de miel. On voyait à travers l'étoffe qu'elle ne portait pas de culotte.

— C'est bien comme ça ?

— Tu es superbe, Anita.

— Je t'adore, vraiment. On se retrouve chez toi, demain vers midi ?

— Bien sûr, ma chérie ; je t'attendrai de pied ferme. Et demande au chaton qu'il me laisse un peu de tes désirs.

— Je le lui dirai, promis. Tu ne peux pas savoir comme j'ai envie.

— Je m'en doute. Ça se voit. Allez ! File. Tu vas être en retard.

Elle l'embrassa tendrement, lui caressa le sexe avec une exquise douceur, et partit en tortillant des fesses.

Le lendemain, elle arriva vers 13 heures chez Pierre, soit avec une heure de retard. De grands cernes entouraient ses yeux.

— Alors, c'était bien ?

— Génial ! Je n'ai pas dormi de la nuit. Il est jeune, mais il assure.

— Mieux que moi ?

— C'est différent, très différent. J'ai adoré. Tu viens ? Je te dois bien ça.

Elle l'embrassa à pleine bouche, l'entraîna vers le lit, se déshabilla avec hâte ; son cou, ses omoplates et ses fesses étaient constellés de suçons. Effectivement, le chaton devait assurer. Son corps exhalait de délicieuses odeurs musquées. Des odeurs de sous-bois et de folles amours nocturnes. Pierre, à son tour, n'en pouvait plus.

— Je suis désolée, je n'ai pas eu le temps de prendre une douche. À midi, il a voulu me prendre à nouveau. Je n'ai pas su lui dire non.

— C'est très bien comme ça ; tu es délicieuse, succulente. Je vais te dévorer..., lui dit-il en enfouissant sa langue dans son sexe.

Elle hurla de plaisir.

— Encore ! Encore ! Oui... Ça t'excite que je me sois fait prendre toute la nuit par mon jeune amant ? Allez, avoue...

— Je dois reconnaître que ça ne manque pas de piquant. Même épuisée,

ton corps en redemande. Comment fais-tu, Anita ? Mais comment fais-tu ? Je n'ai jamais eu de maîtresse comme toi...

Lorsqu'ils sortirent du lit, tard dans l'après-midi, elle lui fit savoir que son jeune amant l'avait invitée à nouveau à dormir.

— Tu m'autorises, Pierre ?

— Bien sûr.

— Tu es vraiment épatant ; je crois que je t'aime.

— Et lui, tu l'aimes ?

— Non, mais il me donne vraiment beaucoup de plaisir... Il est d'une vigueur étonnante. Et audacieux...

— Il te donne plus de plaisir que moi ?

Elle ne répondit pas mais lui sourit.

— Toi, je t'aime, c'est différent.

Pierre avait compris ce que voulait dire son élégante et euphémique réponse.

— Alors tu m'aimes. C'est déjà ça. Je le mérite.

— Oui, tu le mérites ; tu fais de moi une femme épanouie.

L'aimait-elle réellement ? Peut-être bien, au fond. Cela ne l'empêcha pas, deux mois plus tard, de prendre la décision de s'envoler pour Prague où elle devait enseigner dans un lycée français. Il ne tenta pas de la retenir. Inutile. Anita était trop fouguese, indomptable pouliche, amoureuse de l'amour, de l'aventure. Des aventures.

Il se disait qu'elle allait rendre très heureux de très nombreux petits Tchèques.

*

Pierre se rend compte que Jeff est en train de le regarder. Le trouve-t-il changé ? Aurait-il vieilli ? Il hésite à reprendre un café, jette un coup d'œil dans le fond du bar. *« C'est à cette table-là que nous avons bu un verre, juste avant d'enregistrer le clip de Géo. Gounod, le comédien, vivait*

encore... Il avait déjà l'air fatigué ; le visage creusé. La maladie devait le miner... »

Pierre aurait voulu revoir ce clip. Comment s'appelait-il déjà ? Pour quelle chanson avait-il été tourné ? Il ne s'en souvenait plus. Il revoyait la scène. Le visage creusé de Gounod dans la salle presque obscure du Mojito. Une lumière fade et tamisée caressait la tête du comédien. Ils s'étaient rendus dans un autre bar, plus chic, situé à l'autre bout de la ville. Il y avait un plancher avec des dalles de verre. Gounod jouait l'amant de Géa ; Pierre, lui, se contentait de fumer dans un coin, surveillant sa proie, menaçant. Il campait le rôle du rival. Il n'apparaissait que quelques secondes à l'écran. Géa lui avait fait plaisir quand elle lui avait dit « qu'il dégageait ».

« Que voulait-elle dire quand elle affirmait que je dégageais... Mon aura ? Ma présence... Je ne sais pas ; je ne sais plus grand-chose. Si, je sais que Gounod, lui, est mort et enterré depuis longtemps... »

Ils avaient tourné toute la nuit. Le réalisateur était un bon camarade de Géa. Un jeune type nerveux, brun et frisé, qui travaillait vite et bien et qui savait ce qu'il voulait. Il n'était pas directif, non, mais parvenait à imposer ses idées. Pierre se souvient qu'il l'avait placé dans un angle de la pièce, entre une table et deux fauteuils hauts. Il devait fixer Géa qui dansait en chantant ; il avait également pour mission d'expulser des nuages de fumée vers elle et de contempler méchamment Gounod.

Des bribes de musique lui revenaient. Beaucoup de percussions et une atmosphère orientale ; la voix aiguë de Géa qui se posait, légère, sur la rugosité des rythmes qui eussent pu provenir d'un quartier de Tanger.

Les paroles paraissaient lointaines à Pierre. Était-ce bien lui qui les avait écrites ? Il n'en était pas certain. Il devait y être encore question de tulle. Le tulle, cette matière légère qui présidait aux prémices de leurs amours. Géa avait collé son corps sur le plancher de verre ; le réalisateur avait filmé par-dessous. L'effet obtenu ne manquait pas de charme avec son côté psychédélique.

« Géa portait une petite robe noire, très collante. Oui, c'est ça, une robe noire très moulante... La mémoire me revient... Mais comment s'appelait la chanson ? Et combien de temps restait-il encore à vivre à Gounod ?... »

Mercredi 21 décembre 2011 : 2 heures-3 heures

Jeff semble pensif. Il fixe toujours Pierre.

« À quoi pense-t-il, se demande-t-il. Il est bizarre... Ou alors, aurais-je réellement une sale tête. Les soucis et la dépression engendrés par la décision de Géraldine ? »

Le barman se sent découvert. Il se retourne, essuie des verres, coupe des tranches de citron et des feuilles de menthe fraîche. Cette odeur saisit Pierre au plus profond.

Même odeur, un dimanche soir d'été pluvieux, au Mojito. Pierre était seul. Sa jeune maîtresse s'était envolée, emportant avec elle son petit ventre de tourterelle. Il errait, buvait, fumait. Soudain, la porte s'ouvrit. Une longue fille black entra. Coiffure afro, grandes boucles d'oreilles, lèvres ourlées d'une sensualité rare. Vingt-cinq ans tout au plus. Il la dévisagea ; elle lui répondit par un sourire.

— Je peux m'asseoir à votre table ? Vous avez l'air si triste...

Elle n'avait pas froid aux yeux.

— Je m'appelle Ginaella. Et toi ?

D'emblée, elle s'était mise à le tutoyer.

— Pierre.

— Et pourquoi tant de tristesse. Une fille ?

— Oui, une fille. Comment as-tu deviné ?

— Vous êtes tous pareils, vous les mecs. Quand une fille vous plaque, le même air, toujours le même air... Jolie ?

— Oui et non. Mignonne plutôt, comme je les aime. Fine ; fines attaches. Adorable visage ; gracieuse comme une jeune chatte.

- Plus mignonne que moi ?
- Différente.
- Tu bois quoi ? Je t'invite.
- Une fille que je ne connais pas et qui m'invite, c'est rare.
- Je suis rare.
- Une Stella. Merci, Ginaella.

Ils burent pendant trois heures ; la lumière d'été déclinait. Une pluie molle mouillait, sans conviction, les pavés de Saint-Leu. Ginaella étudiait, de loin, de très loin, le droit à la faculté locale. Elle militait également dans une association, qui, crut-il comprendre, œuvrait contre le racisme. Il ne releva pas lorsqu'elle le lui dit ; ses pensées, depuis quelque temps, l'éloignaient de tout engagement, de toute notion de politique ou de militantisme. Il ne pensait qu'à sa jeune maîtresse qui s'était fait la malle. Et aux filles en général, qu'il convoitait ou qu'il espérait à un moment ou à un autre entraîner sous les draps de son lit.

Il l'invita chez lui ; elle accepta. Qu'espérait-il ? La posséder ? Au fur et à mesure que les heures passaient, il comprenait que cela relevait de l'impossible. Pourquoi ? Il n'en savait rien. Pourtant, Ginaella était d'une rare beauté. Une manière de panthère d'ébène, pétulante et pétillante.

- Je peux ? fit-elle à peine arrivée chez lui.

Et de sortir un énorme bout de shit, des feuilles, d'allumer le joint et de tirer dessus avec gourmandise.

Ginaella fumait comme huit. Totalement intoxiquée. Était-ce cela qui, au fond, rebutait Pierre ? Cette consommation effrénée de cannabis, lui qui avait toujours préféré l'alcool ? Il ne le pensait pas, non.

Pendant quatre ou cinq mois, elle lui rendit visite à son appartement. Toujours le même rituel : les cinq ou six joints fumés en peu de temps, comme si de rien n'était.

Un soir, il se laissa aller et teta le pétard. De sa jeunesse passée au cœur des *seventies*, il gardait des drogues douces le souvenir de quelque chose d'assez inefficace, inoffensif, légèrement planant qui, au final, l'agaçait. Et tout ce rituel alors, ces simagrées, ces manies de vieux hippies ; Pierre avait toujours trouvé cela ridicule. Au moins, Ginaella, elle, fumait avec naturel,

comme si elle eût fumé du tabac.

Ce soir-là, donc, Pierre fuma. Elle avait apporté, disait-elle, « *un produit de grande qualité* ».

— Tu vas m'en dire des nouvelles, avait-elle ajouté.

Il avait vu, effectivement. Une demi-heure plus tard, il se trouvait dans un tel état d'euphorie qu'il avait dû demander à sa jeune compagne de le laisser seul « *cuver ses joints* ». Il s'était alité, persuadé que l'effet se dissiperait avec le sommeil. Rien n'y fit : il éclata de rire presque toute la nuit. Le shit de Ginaella aurait défoncé un éléphant. Pierre se demandait si le cannabis avait gagné en puissance au fil des années, ou si la jeune Black s'arrangeait pour trouver de la qualité supérieure.

Ainsi, jamais Ginaella et Pierre ne couchèrent ensemble ; tout au plus échangèrent-ils des baisers. Rien d'autre. En revanche, il l'entraînait dans ses déplacements de journaliste.

Un autre dimanche, alors qu'il couvrait un salon littéraire, il lui présenta un journaliste écrivain de Paris qui œuvrait dans un grand hebdomadaire de gauche libérale. Un beau type, élégant et raffiné. Elle tomba sous le charme. Et plus jamais elle ne donna à Pierre signe de vie.

« *Je me demande bien ce qu'elle est devenue, Ginaella* », pense-t-il tout en regardant Jeff derrière le comptoir. Ce dernier se retourne enfin.

— Je n'en reviens pas que tu sois parvenu à arrêter la petite... Comment as-tu fait ?

— Une courte cure, puis la volonté. À l'hôpital, trois jours après, ils arrêtaient de me donner du Valium. Le corps n'était pas atteint. C'était juste la tête. « *Alcoolisme mondain* », m'a dit l'alcoologue. Je l'ai cru ; je me suis adapté. Je suis assez docile, tu sais, Jeff...

— Sacré Pierre ! Tu es marrant au fond. J'aurais bien continué à discuter avec toi, mais il est l'heure ; je ferme la baraque.

— Tu me fous dehors, c'est ça ?

— Pas du tout ; reviens quand tu veux.

— Je n'y manquerai pas. Prévois de la bière sans alcool. De la Buckler, ma préférée.

— J'en ai, qu'est-ce que tu crois ? Il n'y a pas que toi qui as arrêté de picoler sur terre.

— Connard !

— Merci.

Ils se saluent fraternellement. Pierre part dans la nuit. Direction L'Empereur, une boîte tenue par un de ses amis.

« Ça fait si longtemps que je n'y ai pas mis les pieds. Ce vieux brigand de Paulo sera content de me voir... »

Il jette un coup d'œil sur l'eau noire de la Somme, qui coule en dessous du pont de la place. La lumière pisseuse d'un lampadaire se reflète dans les vaguelettes pétrolées. Il remonte la rue principale, marche sous les arbres aphyllés. Décharnés.

L'entrée de L'Empereur n'a pas changé. La même porte, la même lucarne ; le même videur noir qui vient ouvrir.

Le videur le reconnaît.

— À ça pour une surprise ! Je croyais que tu étais mort.

— C'était tout comme.

— Pourquoi ?

— Je sortais moins ; j'ai arrêté de boire.

— Ah bon ! Et tu as fait comment ?

— Trop long à expliquer. Paulo est là ?

— Oui, à l'intérieur. Rentre, tu vas choper la crève.

Le videur écarte cinq types ivres qui veulent entrer.

— C'est pas juste ! lance l'un d'eux tout en braquant un regard mauvais sur Pierre.

L'obscurité de la boîte est trouée par la lumière crue des spots et d'un stroboscope. Paulo est accoudé au comptoir, devant une coupe de champagne. C'est un petit homme blond, au visage buriné. Un vrai homme d'affaires. À l'origine, il était maraîcher dans un village situé à cinquante kilomètres de la ville. Il y a une trentaine d'années, il s'est mis en tête de racheter un café quasi déserté. En deux ans, il l'avait remis à flot. Il en

racheta un deuxième, puis un troisième. Et il acheta L'Empereur, un club fréquenté par des quadragénaires en mal d'aventures. Aujourd'hui, il est à la tête de trois boîtes, deux restaurants et quatre cafés. Il porte une chaîne en or sur son poitrail légèrement velu, et roule dans une vieille voiture de sport. Au début de leur histoire d'amour, Géo s'était produite dans l'un de ses restaurants. Paulo, grand amateur de femmes, n'avait pas été insensible au charme de la chanteuse.

— Merde alors ! Te voilà revenu, Pierre ?

— J'ai bien l'impression.

Le patron le prend dans ses bras. Accolade à la corse.

— Ça fait plaisir. Et ta belle Géo n'est pas avec toi ?

— Non. C'est un peu compliqué entre nous ces derniers temps.

— Je vois... Tu bois une coupe ?

— Non merci. Je suis à la flotte. Une Buckler, si tu as.

— Myriam, une Buckler, s'il te plaît.

Myriam apparaît derrière le comptoir ; elle non plus n'a pas changé. Toujours aussi jolie. Blonde comme Marilyn, maternelle et douce. À son tour, elle reconnaît Pierre. L'embrasse avec effusion. Soudain, Pierre se décontracte. La boule d'angoisse dans sa poitrine l'opprime un peu moins.

— Alors, raconte ! dit Paulo.

— Raconte quoi ?

— Géo et toi.

— Elle m'a annoncé en fin d'après-midi, à son retour de Paris, qu'elle voulait me quitter.

— Pour un autre mec ?

— Oui, pour un autre mec. Au moins aussi vieux que toi.

— Tu déconnes ?

— Est-ce que j'en ai l'air ?

— Elle va réfléchir, puis revenir, tu verras...

— Je ne suis pas aussi optimiste que toi. J'ai tenté de la convaincre. Rien n'y a fait. J'ai pris ma voiture et j'ai mis les bouts.

— Et te voici.

— Et me voici.

— Tu es sûr... pas un petit remontant ?

— Non, je te dis. Si je picole dans ces conditions, je replonge illico. Et je n'ai pas envie. J'ai assez d'emmerdements comme ça...

— Vous allez pourtant si bien ensemble.

— On le dit oui... mais ça ne suffit pas. Les filles aujourd'hui sont... comment dire ?

— Ne dis rien, j'ai compris.

Pierre se souvient que Paulo était venu au concert que Géo avait donné au Soleil des Corsaires, un club de rock sur les quais, en première partie du chanteur Martin Rappeneau. La salle était pleine. Géo avait égrené cinq ou six chansons de son répertoire. À ses côtés : Brice, son guitariste, et Cantal, son bassiste. À l'issue de la prestation, ils s'étaient tous rejoints au bar. Paulo s'y trouvait. Il l'avait entreprise, charmeur comme un vieux sanglier en rut.

— Il m'a si souvent parlé de toi... Je n'ai pas pu résister ; je suis venu t'écouter. Je ne suis pas déçu.

— Merci, c'est gentil.

— Non, c'est sincère. Je t'aurais volontiers payé un verre, mais ici, il n'y a pas de champagne. Et je ne paie que le champagne aux jolies filles.

— Merci, c'est trop.

À l'autre bout du comptoir, Brice et Cantal riaient.

— Il est bien capable de te la soulever, Pierre ! avaient-ils lancé.

Mais Pierre, à ce moment-là, était encore confiant. Il s'était contenté, lui aussi, de sourire. Il croyait que l'amour qu'ils se témoignaient était suffisant pour surmonter le moindre écueil. Et il se sentait mal placé pour reprocher quoi que ce fût à Géraldine, lui qui ne cessait d'accueillir Lady V. dans son lit. À dire vrai, le fait d'avoir deux maîtresses (une blonde et jeune ; une autre brune et très mûre) lui convenait. Il n'avait pas l'intention de trahir. Et certainement pas Géo.

Quelques jours après le concert au Soleil des Corsaires, il était allé se promener avec Lady V. dans une ville impériale de l'Oise. C'était au début

du mois de juin 2006. Une belle soirée de presque été. Une lumière d'amande douce. Il était monté dans la voiture de la Lady qui conduisait vitres ouvertes, cheveux au vent. Il la trouvait belle, élégante, malgré le poids des années et le fait qu'elle eût largement dépassé les soixante ans.

À ses côtés, il se sentait si jeune bien qu'il eût cinquante ans.

Ils s'étaient arrêtés à plusieurs reprises sur la route, empruntant des chemins de traverse. Elle avait stoppé sa voiture dans un layon et lui avait demandé d'une voix rauque qu'il lui fît l'amour. Elle portait des bas sous sa courte robe d'étoffe légère ; il lui avait demandé de ne pas les ôter. Elle était belle, Lady V., presque nue dans sa voiture, sur le siège avant. Le nylon crissait sur le skaï. Son odeur de brune et de dame mûre rendait Pierre complètement fou. Incontrôlable. Ils avaient dû se rhabiller à la hâte car un couple à bicyclette arrivait.

— Tu me fais du bien, Pierre. Avec toi, j'ai l'impression de retrouver mes trente ans, lui avait-elle avoué.

Puis ils avaient foncé vers la ville impériale. Dans une librairie désuète, mais remplie de bons livres, il s'était assis devant un rayon. Elle avait sorti son appareil photo, et avait immortalisé l'instant.

Pierre portait une chemise à rayures bleu ciel qu'elle venait de lui offrir. Très souvent, elle lui faisait des cadeaux et même des cadeaux fort onéreux. Il ne refusait jamais, lui, toujours fauché. Et il trouvait que ces pratiques « gigolesques » entretenaient le désir. Le plaisir de l'interdit. L'amoralisme aristocratique ; un pied de nez à la morale bourgeoise ou prolétarienne, ce qui, au fond, revenait au même.

Il aimait cette photographie qui lui rappelait le chemin forestier, la confession de sa maîtresse.

Un mois plus tard, quand Géraldine découvrit le cliché, elle lui dit :

— Tu ne manques pas de charme, mais tu as l'air fatigué.

— Fatigué ?

— Oui, ces cernes que tu as sous les yeux.

Il s'était alors souvenu du crissement des bas de la Lady sur le skaï des sièges de son automobile. De ses halètements, de ses cris de plaisir et des douces insultes qu'elle s'adressait à elle-même, flagellation musquée.

Géraldine ne lui avait même pas demandé qui était l'auteur de la photo...

Mercredi 21 décembre 2011 : 3 heures-4 heures

Pierre sirote sa Buckler. Paulo tente de lui parler, de lui arracher des confessions, de lui prodiguer des conseils et de le rassurer. Mais Pierre Chaunier n'a pas envie de parler ; il ne souhaite pas être rassuré non plus. Que souhaite-t-il au fond ? Il n'en sait rien. Que Géraldine reste à ses côtés ? Bien sûr. Qu'ils poursuivent leur vie de couple cahin-caha ? Il sait bien que oui. *« Je fermerai les yeux sur ses incartades. Elle pourra profiter de tous les trentenaires qu'elle veut ; elle pourra même prendre son nouvel amour comme amant régulier. Peu m'importe, mais qu'elle reste. Qu'elle reste, bon Dieu !... »*

Il balaie la piste de danse du regard. Des êtres s'agitent au son de mélopées disco et désuètes. Des corps se tordent, se rapprochent, se cherchent dans la presque obscurité. D'écœurants effluves de whisky-Coca l'indisposent. En six ans, il a eu le temps de tuer en lui l'appétence pour les alcools forts.

Au bar, une femme rousse le dévisage, puis lui sourit. Elle doit avoir son âge, la cinquantaine ; elle n'est pas jolie, des jambes épaisses, un corps lourd, et potelée. Mais ses yeux recèlent de beaux éclats de vice, et ses lèvres pulpeuses sont pleines de promesses. Il sent qu'elle a envie. Il lui suffirait de s'avancer, de lui proposer un verre, de l'inviter à danser sur la piste un de ces slows démodés (François Deguelt, Mike Brant, Wallace Collection), un slow des *sixties* ou des *seventies* comme seul le DJ de L'Empereur ose encore en programmer. Mais non, Pierre n'en fera rien. Elle insiste encore, lui sourit à nouveau. Il contemple son opulente poitrine qui tend un chandail de laine angora orange décolleté laissant apparaître la bretelle de son soutien-gorge noir. Pierre Chaunier a toujours adoré les pulls angora. Il a toujours adoré en acheter aux filles et aux femmes qui passèrent dans sa vie. Géraldine n'y avait pas échappé. Il n'était pas rare qu'il leur demandât de le rejoindre sous

les draps, seulement habillées de leur pull angora, et de ne point l'ôter tandis qu'il les étreignait.

Il se souvient de celui, rouge écarlate, de Géo. Sa douceur veloutée. Un pull très court qui lui arrivait bien au-dessus du nombril et mettait en valeur son petit cul de pêche. Il l'attrapait alors avec une ferveur, une gourmandise, presque une brutalité qui réjouissait la jeune femme. Et toujours ces paroles rituelles qu'elle prononçait et qui le bouleversaient, puis l'excitaient :

— Puisque tu l'aimes tant que ça, mon cul, je te le donne ; je te l'offre.

Il la retournait ; elle se cambrait, offerte. Il ne se faisait pas prier. Sa langue d'abord ; puis son sexe gorgé de sang et de sève, prêt à éclater. Et toujours ce petit cri de fille, ce gémissement de minuscule animal, de femelle, qui aimait se faire prendre lorsqu'il entrait en elle.

Tout cela lui semblait à la fois très proche et très lointain. Cette impression étrange que le temps devenait une pâte molle que l'on pouvait étirer et raccourcir à volonté. L'effet Géo, certainement.

Pierre jette encore un coup d'œil sur la voluptueuse créature, débordante de chair, de désir, de vice. Il hésite.

« Après tout, m'étourdir dans ce corps pourrait m'éviter de penser à Géo, à son départ imminent... »

— Mais tu la mates, Pierre ? Vas-y ! Attaque ! Elle n'attend que ça..., lui glisse Myriam à l'oreille.

— Tant qu'à faire, je préférerais faire un câlin avec toi.

— Tu ne changeras donc jamais...

— Détrompe-toi, je change ; je suis même prêt à changer.

— Pour retrouver Géraldine ?

— Exactement. En attendant, je changerai plus tard ; tu m'as convaincu, Myriam.

Pierre s'avance vers la rousse. Attaque classique de dragueur ringard :

— Bonsoir, on se connaît, il me semble.

— Bonsoir, je me disais exactement la même chose à l'instant même. Mais où nous sommes-nous déjà rencontrés ? Vous venez ici souvent ?

— Je venais, il y a longtemps.

Pierre sait très bien qu'il n'a jamais rencontré cette femme. Il est persuadé qu'elle aussi n'a pas du tout l'impression de l'avoir déjà croisé.

« *Les mensonges des gens de la nuit* », eût pu dire Paulo. Ou Michel Déon.

Il n'aurait pas tort. La nuit, tout est ombres et mensonges. Désirs aussi. Cette femme avait envie de se faire prendre. Pierre lui plaisait-il ? Rien n'était moins sûr. Il ne la dégoûtait pas, tout simplement. Et le fait qu'il soit seul devait faire de lui une proie potentielle pour cette cougar affamée.

La séance de drague se poursuit. Subitement, Pierre a été mis en appétit. Qu'est-ce qui a déclenché cet état de fait ? Les propos rassurants et encourageants de Myriam ? Les sourires insistants de la dame ? Sa vulgarité ? Sa rousseur sensuelle ? Son énorme poitrine ? Ses grosses fesses, pleines de bourrelets ? Il n'en sait rien ; peut-être tout ça à la fois.

— Pierre ! Et vous ?

— Fabienne. Enchantée.

— Enchanté. Je parie que vous avez soif.

— Vous pariez bien. Une coupe, s'il vous plaît.

— Myriam ! Une coupe pour madame et une autre Buckler pour moi, s'il te plaît.

— Buckler ? C'est une bière sans alcool ?

— Exactement. J'ai arrêté de boire il y a six ans.

— Bravo ! C'était dur ?

Il n'a pas envie de répéter la même histoire. Il change de conversation. Il a envie de l'entendre parler ; son accent picard prononcé l'excite. Tout l'excite chez cette femme.

« *Suis-je un vrai salaud ?* », se demande-t-il.

— Et vous, vous venez souvent ?

— Presque tous les samedis depuis trois ans.

Il regarde sa main gauche potelée où brille une alliance de mauvais argent.

— Vous venez toujours seule ?

— Oui, toujours seule.

— Votre mari ne vous accompagne pas ?

— Jamais.

— Il n'aime pas danser ?

Elle sourit. Nouvel éclat de vice dans ses yeux verts.

— C'est plus compliqué que ça... De toute façon, j'adore cet endroit. Parfois, il y a des jeunes. J'adore la compagnie de la jeunesse.

— Je ne suis plus un perdreau.

— Non, mais vous dégagez quelque chose d'indéfinissable.

— Merci, c'est très gentil.

Pierre aurait aimé que Géraldine pense cela à son propos, à cet instant précis. Si cela avait été le cas, ils seraient ensemble dans leur lit, peut-être en train de faire l'amour. Il ne se trouverait pas à plus de 3 heures du matin à L'Empereur, à faire la cour à une femme ronde et vulgaire, appétissante cependant. Il se jugeait assez faible. Et cela, pensait-il, ne lui déplaisait pas.

Il fallait s'y attendre. Un slow de Mike Brant. Était-ce Paulo ou Myriam qui avait demandé au DJ de programmer cette danse favorable aux rapprochements ?

— Vous dansez, Fabienne ?

— Volontiers.

Elle se déplace jusqu'à la piste de danse. Elle boite légèrement (elle lui avoua un peu plus tard qu'elle avait été victime d'un accident de voiture, quelques années plus tôt, en sortant de L'Empereur et en rentrant chez elle, « *à la campagne où je réside. Après une nuit agitée. Agitée sur tous les plans...* ») et tortille son derrière qu'une jupe lamée moule terriblement.

Rapidement, leurs corps se rapprochent, puis leurs sexes. Pierre n'en peut plus. Son parfum musqué ne parvient pas à masquer tout à fait son odeur de rousse. « *Et c'est très bien ainsi* », pense-t-il.

Il commence par lui caresser le dos, puis la nuque. Une nuque légèrement humide, certainement la transpiration du désir. Il lui mordille le lobe de l'oreille droite ; elle se laisse faire. C'est elle qui finit par l'embrasser à pleine bouche. Elle a une façon très particulière d'embrasser, très excitante ; il a l'impression qu'elle lui suçote les dents. Il a envie de la prendre là, sur la piste, tout en dansant. Elle aussi en meurt d'envie.

Nouveau baiser très long, très très long. Il lui caresse les fesses ; il sent son porte-jarretelles sous sa jupe d'étoffe légère. « *Un porte-jarretelles ; j'adore* », songe-t-il encore un peu plus excité.

Le slow se termine pour laisser place à un rock ; ils n'ont pas envie de danser le rock. Ils retournent vers le bar.

Paulo lui fait un clin d'œil.

Ils recommandent des boissons. Un sentiment étrange envahit Pierre ; il est à la fois excité et coupable. « *Pourquoi devrais-je me sentir coupable ?* finit-il par se dire. *Après tout, Géraldine est sur le point de me quitter, et peut-être qu'elle a déjà fait l'amour avec son nouvel amoureux. Alors pourquoi tant de scrupules ?* »

Fabienne le contemple avec des yeux énamourés. Mais il choisit de patienter, de la faire patienter. Myriam et Paulo tentent d'animer la conversation. Quelques banalités. Il répond à peine. Déjà son esprit vagabonde...

« *Suis-je vraiment un salaud ?* », se demande-t-il encore.

Il revoit Géo en concert dans ce club enfumé. Une fois de plus, Lady V. y avait assisté ; une fois de plus elles s'étaient croisées. Avaient discuté. Il se demandait si la Lady, ouvertement bisexuelle, trouvait Géo à son goût. Jamais elle ne s'en était ouverte à Pierre. Il avait hésité, à plusieurs reprises, à le lui demander, mais, finalement, s'était abstenu, craignant que cette question ne lui parût déplacée. Pourtant, cela l'excitait. Lady V. lui avait parlé de ses deux maîtresses avec lesquelles, disait-elle, elle engrangeait beaucoup de plaisir. Pierre ne connaissait pas ces deux dernières ; la Lady se gardait bien de lui divulguer leur identité. Et cela augmentait le mystère, et renforçait le désir. Il n'était pas rare qu'elle quittât le lit du journaliste pour courir dans le lit de l'une d'elles. Ou qu'elle sortît du lit de l'une des deux femmes pour venir se blottir dans le sien. Pierre adorait ces mélanges de chairs, ces mélanges de genres. Il trouvait que cette vie sans retenue, sans contrainte, sans morale excessive, lui convenait ; il en jouissait.

Pourtant, ce soir-là, dans ce club enfumé, tout en contemplant Géo qui discutait avec la Lady, il se sentait mal. Toujours cette même question, la même qui le taraudait ce soir-là à L'Empereur : « *Suis-je un salaud ?* »

Il contemplait Géraldine ; il lui trouvait un air fragile, moins sûre d'elle

qu'à l'habitude, devant cette femme brune, au regard noir, qui en imposait par son expérience de vie. Géo se doutait-elle, à ce moment-là, que de torrides relations sexuelles unissaient encore son presque compagnon avec la Lady ? Il ne cessait de se poser la question.

Quelques semaines plus tard, le mercredi 19 juillet 2006, jour de l'anniversaire de Pierre, Lady V. l'avait invité à déjeuner dans un restaurant de la rive droite du fleuve. Il n'était guère habitué à fréquenter les restaurants et les cafés de la rive droite. Il avait toujours préféré la rive gauche où se trouvaient le Potage à Briques, le Mojito et L'Empereur. Mais la Lady, elle, y avait ses habitudes car la société qu'elle dirigeait avec poigne se trouvait de ce côté du fleuve. Pierre aimait quand elle lui parlait de son travail où elle excellait. On la disait énergique, sachant faire preuve d'autorité ; cela ne la rendait, aux yeux de son amant, que plus sexy, plus désirable, car cette autorité professionnelle renforçait justement son côté « maîtresse ». (Il adorait l'élégance stricte que, souvent, il lui plaisait d'arborer : tailleurs sombres, jupes étroites, foulards de bourgeoise, trenchs de grandes marques. Une élégance conformiste qui dissimulait des chairs qui transpiraient le désir. Un jour de pluie, il lui avait demandé de venir nue sous son trench, avec pour seule protection des collants. La Lady avait trouvé cette idée excellente ; elle s'était exécutée avec un plaisir non feint. Et ils avaient fait l'amour quatre fois consécutivement. Lady V. avait du chien ; elle le savait. Elle savait en tirer bénéfices auprès de ses amants et de ses maîtresses. Pierre se disait qu'elle lui rendait la vie plus heureuse, plus douce, plus folle. Plus excitante, surtout. Plus pimentée.)

— Je sais que tu adores le poisson, mon chaton, lui avait-elle dit.

Elle avait eu une façon de rouler ses yeux noirs qui laissait présager, après le repas, qu'elle lui eût demandé de prendre le café chez lui avec, comme d'habitude, ce qui devait s'ensuivre...

Il n'était pas rare qu'elle l'invitât. Jamais elle ne voulait qu'il payât l'addition. Au début, il avait protesté, puis il s'était laissé faire.

— Tu es bien plus jeune que moi ; c'est ma façon à moi de te remercier, roucoulait-elle d'une voix de gorge, grave, qui lui procurait un charme inouï.

Ce midi-là, elle avait commandé deux bars grillés, une bouteille de chablis pour elle, et une bouteille d'eau minérale pétillante pour lui. Ils avaient

conversé ; elle lui avait parlé de son travail, de ses subalternes qu'elle devait parfois morigéner. Pierre l'imaginait dans l'enceinte de sa société, à la fois respectée comme excellente professionnelle et crainte, car elle savait ce qu'elle voulait. Et ce qu'elle ne voulait pas. « *Une femme de caractère* », disait-on. Cette « *femme de caractère* », cette dame de pouvoir, il était parvenu à l'attirer dans son lit ; il lui donnait du plaisir qu'elle lui rendait au centuple. Il avait parfois l'impression d'être son jouet, et cela le réjouissait, l'excitait. Elle était dominante ; il s'abandonnait avec une fiévreuse résignation.

— Tu sais que je te fais tout ce que je fais à mes maîtresses, lui avait-elle avoué, un soir après qu'ils eurent fait l'amour.

Le bar était délicieux, cuit à point sous sa croûte de gros sel. Un régal.

Ils avaient commandé un tiramisu et deux cuillères en dessert, et l'avaient partagé comme l'eussent fait deux tourtereaux.

— Tu me plais, comme tu me plais, mon chaton ! avait lancé la Lady d'une voix grave, presque rauque. Regarde ces deux sexagénaires, à l'autre table, comme elles nous regardent. Je suis certaine qu'elles m'envient, qu'elles aimeraient être à ma place. Elles adoreraient avoir un amant comme toi. Tu es presque mon gigolo. Tu fais si jeune à côté de moi...

— Tu exagères, Lady. Tu n'es pas si vieille que ça. Et tu es adorable.

— Tu es gentil, mon chaton, mais j'ai la soixantaine bien tassée. Et toutes ces rides, cette peau qui se parchemine...

— Ça ne te donne que plus de charme, Lady. Tu le sais bien... Et tu as le corps d'une femme de quarante ans. Tes maîtresses doivent te le dire, non ?

— Tu es adorable. Elles me le disent, c'est vrai. Dépêchons-nous de finir le dessert. Tu m'offres un café chez toi ?

— Bien sûr, avec plaisir. J'ai l'impression que tu as très fort envie...

— Pire que ça... Je suis brûlante et toute mouillée. Tâte !

Et elle déboutonna trois boutons de sa robe légère, puis guida la main de Pierre jusqu'à son string noir. Il était trempé.

À peine venaient-ils de se lever de table qu'une averse éclata. De grosses gouttes rebondissaient sur l'auvent qui protégeait les tables extérieures du restaurant. Ils n'avaient pas de parapluie. Et Lady V. devait reprendre son

travail à 14 h 30 ; ils disposaient d'une petite heure.

— Que fait-on, Lady ? demanda Pierre.

— On y va ; on fonce entre les gouttes. J'ai trop envie.

Et elle lui prit la main. Ils se mirent à courir jusqu'à l'immeuble de Pierre qui se trouvait sur le quai, de l'autre côté du fleuve. À peine arrivés, ils ne prirent même pas le temps de se sécher ; ils s'aimèrent avec une rage animale.

Cet épisode, Pierre le racontera, un peu plus tard, dans le long poème qui fut mis en musique et qui dressait le portrait d'une certaine Lady V. En l'écrivant, emporté par son inspiration, par ces rimes en « é », têtues, il ne se posa pas de questions. En revanche, quand le poème fut découpé en chansons qui furent mises en musique par le talentueux joueur de scie musicale Lame A, et interprété par un groupe au sein duquel Géa chantait et faisait des chœurs, il en nourrit quelque remords... Et toujours cette question en boucle : « *Suis-je un salaud ?* »

*

C'est la même question qu'il est en train de se poser devant Fabienne. Fabienne qui n'en peut plus, qui n'écoute plus les propos de Myriam et de Paulo. Fabienne qui n'en peut plus de boire son champagne tiède.

— Tu viens dans ma camionnette ? finit-elle par le supplier.

Pierre regarde sa montre. Trois heures vingt. L'Empereur ne tardera pas à fermer.

— Allons-y ! lui répond-il.

Ils saluent Myriam et Paulo qui n'en pensent pas moins.

Dehors, l'air est glacé. Il marche sur cinq cents mètres environ.

— Je me suis garée dans une rue discrète. Je me gare toujours là-bas ; j'ai l'habitude. C'est pratique. On y est tranquille.

La voiture de Fabienne est en fait un gros break ; elle a aménagé l'arrière. Banquette capitonnée cramoisie. Sex toys divers, préservatifs et lubrifiants. Pierre se demande s'il a affaire à une professionnelle et s'il va devoir payer.

Elle s'allonge lascivement, lui offre ses fesses qui sont sanglées par un très fin porte-jarretelles mauve. Elle l'attire vers lui ; il est dur comme du roc. Elle l'attrape, directive, et l'introduit en elle.

— Vas-y ! Encore ! Encore ! J'adore ça ! hurle-t-elle. Je suis une vraie cochonne, tu sais. Profites-en !... Fais de moi ce que tu veux ; fais-moi tout ce que tu as envie... Bonne-moi ! Bonne-moi, je t'en prie...

Pierre n'avait pas compris ce qu'elle voulait lui dire ; ce ne fut que bien plus tard qu'il assimila que, dans l'excitation, elle comparait son derrière à un tonneau et souhaitait ardemment recevoir sa liqueur. (Elle lui confia, juste après, entre deux câlins, qu'elle avait enseigné le français dans un lycée de Suisse, avant d'abandonner cette profession et de vivre tranquillement dans son village, au côté de son mari si tolérant.) Pierre, donc, ne se fait pas prier ; il en profite. Il bonne ; il combuge, comme on dit en Suisse.

Deux câlins plus tard, il prend conscience que Fabienne n'est pas une professionnelle mais bien une femme avide. Elle lui raconte l'attitude de son mari résigné devant son tempérament de feu, qui la laisse faire non sans en retirer un certain plaisir ; sa vie morne tout au fond de cette campagne picarde, brumeuse et pluvieuse.

« *Une vraie Emma Bovary* », songe-t-il.

— Ma seule distraction, c'est ça ; le samedi soir à L'Empereur, puis dans ma camionnette. Souvent je ramène des jeunes mecs. Parfois très jeunes ; je leur apprend. Je les initie à des pratiques auxquelles ils n'auraient même pas pensé. Ils adorent ça. Jamais les mêmes petits poulets ; je renouvelle. Ils le savent ; rares sont ceux qui ont le droit de venir deux fois...

— Ce soir, comme il n'y avait pas de jeunes, tu t'es rabattue sur moi.

— Mais non ; c'était très très agréable.

— Pour moi aussi, je dois l'avouer.

Il regrette aussitôt ces mots. Va-t-elle lui proposer de revenir ? Va-t-elle lui donner rendez-vous samedi prochain à L'Empereur ? Si c'est le cas, il se demande ce qu'il va bien pouvoir lui répondre. Il se sent si faible. Il sait bien qu'il dira oui.

Mais elle ne lui propose rien. Elle le laisse repartir après l'avoir embrassé comme l'aurait fait une midinette.

Il sort du break de Fabienne, marche jusqu'à sa voiture. L'air glacé exacerbe l'odeur du parfum et du corps de Fabienne. Une odeur prégnante, indéfinissable, d'une troublante sensualité. Grâce à cette odeur, il se sent moins seul.

Il monte dans sa voiture et repart chez lui. Il se demande si Géraldine dort encore...

Mercredi 21 décembre 2011 : 4 heures-5 heures

Pierre rentre chez lui. Géraldine doit dormir encore. Lui n'a pas dormi ; il n'a toujours pas sommeil. Il rumine. Il se demande ce qu'il va faire dans les prochaines semaines, bien sûr, mais aussi dans les secondes qui suivent. Il ressent cette angoissante impression que le temps présent est insupportable. Invivable. Chaque seconde vécue est une aiguille qui s'enfonce dans sa peau, dans son cerveau ; un supplice.

« *Je suis le supplicié de Géo* », se dit-il, avant de se reprendre et de se moquer de lui-même, de sa grandiloquence, de son lyrisme de poète raté, de minuscule journaliste dépassé par l'informatique, les nouvelles technologies. Par la vie qui va trop vite pour lui.

Il se revoit cinq ou six mois plus tôt, suant sang et eau devant le nouveau système informatique que la direction du groupe auquel appartenait son journal venait, une fois de plus, d'imposer. Des nouveaux systèmes, des nouvelles formules, de nouvelles mises en pages, Pierre en avait connu, presque autant que de filles. À part que les filles, quand il en changeait ou quand elles le quittaient, il finissait par fabriquer avec cette matière première de vie de bons souvenirs. Les changements de systèmes ou de formules n'étaient, pour lui, synonymes que de désagréments, de souffrances, de stress et de douleurs.

Il détestait ces pratiques, ces techniques managériales qui imposaient aux petits cadres de toujours demander plus aux journalistes de base. Bien plus que de bonnes plumes, des esprits curieux et cultivés, des gens à l'écoute du monde et des autres, il leur fallait connaître les subtilités – les complexités rebutantes – de l'informatique de haut niveau, rapporter des scoops de bas étage à peine vérifiés, et surtout, surtout, vendre, vendre, vendre...

« *Je n'ai pas fait d'école de commerce ni d'école d'informatique*, se disait-

il souvent. *J'ai fait une école de journalisme.* »

Lui qui avait connu les salles de rédaction enfumées, pleines de machines à écrire crépitantes, d'alcool, de cris, de disputes, de fraternités, de rires, de pelotages et de câlins dans les armoires ou dans les toilettes dès le printemps revenu, contemplait avec tristesse ses jeunes consœurs et confrères, disciplinés, sobres bien avant d'avoir été, comme lui, alcooliques mondains, sérieux comme des animaux, apeurés et non syndiqués, craintifs à l'idée de perdre leur travail. Cette société ultralibérale était impitoyable. Une jungle dégueulasse, surnoise ; Pierre la haïssait.

Pour l'heure, ces pensées envahissantes l'ont aidé à combattre l'angoisse existentielle qui, peu à peu, était en train de le gagner.

Il s'assoit sur le divan, attrape un recueil de nouvelles de Stefan Zweig, voudrait lire *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, qu'il a déjà lu trois fois, le repose.

« *Pas envie de lire... Même si elle abandonne son gros mari, Mme Henriette n'est pas Géo, et je n'ai pas de vieille dame anglaise, distinguée et patiente, qui puisse m'écouter et que je puisse ensuite écouter...* »

Des petits pas dans l'escalier. Portos poursuit Bébert qui, une fois de plus, a dû le taquiner. Il se met à les observer. Pierre, comme Géraldine, a toujours adoré observer les animaux.

Bébert se cache sous le repli d'une couverture qui recouvre une chaise ; il attend que le chien passe. Ce dernier le cherche, ne le trouve pas, renifle, s'avance vers la chaise. Bébert bondit sur lui et se sauve à toutes pattes. Furieux, Portos le poursuit. Le félin monte sur la commode, saute dans le vide et atterrit sur le dos du canin, les pattes arrière de part et d'autre des flancs du poursuivant. On dirait un cow-boy sur un cheval en train de faire du rodéo. Cette scène parvient à lui arracher un sourire ; c'est bon signe.

« *Que faire, maintenant ? Mais que faire ? Monter dans mon bureau, retrouver mes vieux agendas, retrouver les événements qui ont émaillé mon histoire d'amour avec Géraldine* », décide-t-il.

Il fouille dans son bureau, retrouve le fameux agenda de 2006, et même les autres, les plus récents. « *Un trésor, pense-t-il, ravi. Mais un trésor à double tranchant...* »

Il sait bien que vont remonter à la surface des souvenirs qu'il avait enfouis tout au fond de sa mémoire. Des bons (qui vont le rendre un peu plus nostalgique, mélancolique) ; des moins bons (qui vont lui donner des regrets, voire des remords) ; des douloureux (qui l'affecteront au plus profond de lui-même). Il sait tout cela ; qu'importe : il se lance.

L'agenda de 2006 est plat et blanc comme une limande. Comme un carrelet plutôt, car agrémenté de points et de taches rouges, les logos du nom du journal pour lequel il travaille depuis des années. Il l'ouvre. Figure son ancienne adresse, celle du quai de la rive gauche, du quartier Saint-Leu. L'appartement sobre et propre dans lequel s'entassaient des cartons du déménagement, cartons qu'il n'avait pas eu le courage de crever, de vider, comme on vide un abcès. L'abcès d'un échec. Ces cartons symbolisaient pour lui la vie ancienne, la vie maritale qu'il avait laissée, là-bas, dans une ville moyenne, bigote, commerçante, petite-bourgeoise et cancanière, presque maritime, où il avait effectué une grande partie de sa carrière professionnelle.

En dessous : un ancien numéro de téléphone fixe. (Il lui prend l'envie de le composer. Une voix répondrait, la sienne ; il demanderait de ses propres nouvelles. Il lui dirait que tout va bien, qu'il attend sa très jeune maîtresse. Mais non, celle-ci l'avait déjà quitté. Alors, la voix, sa voix dirait qu'il attend Lady V., la maîtresse mûre, la maîtresse de chair et de tous les plaisirs interdits. Ou que Géraldine, sa jeune et jolie maîtresse dont il est follement amoureux, va venir lui rendre visite.)

Sur la même page, en dessous, son numéro de carte Sacem. (Il a commencé à réécrire des paroles de chansons et quelques musiques, sous l'influence de Géo.)

En dessous encore : le code du cadenas de la porte d'entrée de l'étang géré par le comité d'entreprise du journal, étang où il n'est pas rare qu'il s'adonne à sa passion halieutique encore aujourd'hui.

Au verso de la même page, il a noté l'adresse d'un écrivain de talent qui anime également une émission sur une radio d'État ; une adresse située dans le IV^e arrondissement de Paris. Il a également gribouillé le numéro de téléphone portable d'un écrivain très célèbre, un peu moins talentueux que le précédent. Pierre se demande à quel moment et au cours de quels reportages il les avait rencontrés. Il se demande également si Géraldine était à ses côtés.

« Non, sinon, je m'en souviendrais ; Géo est mon point de repère, ma boussole », se dit-il, un peu triste.

Puis il passe tout de suite aux dernières pages. Quelques noms de musiciens, lestés de numéros de téléphone. Le prénom d'une fille (Laure avec un lieu : Château-Thierry, et une adresse qui, semble-t-il, n'a rien à voir : (...)) avenue Charles-Floquet, 64200 Biarritz).

« Qui pouvait bien être cette Laure ? se demande-t-il, inquiet. Elle a totalement disparu de ma mémoire. Effacée à tout jamais ? Pas si sûr... »

Il repose momentanément l'agenda, ouvre son ordinateur, interroge l'annuaire inversé, écrit le numéro de portable. Ça ne donne rien. Laure a disparu dans les brumes du temps qui passe. Qui était-elle ? Qu'est-elle devenue ? Pourquoi avait-il noté son adresse, son numéro de téléphone, et pourquoi « *Laure de Château-Thierry* » ? Il ne le saura certainement jamais.

Il reprend l'agenda. Un peu plus bas, le prénom (Arnaud) et le nom (L.) d'un éditeur qu'il connaîtra finalement, mais bien plus tard, avec cette mention : « *De la part d'Ali R., d'Europe 1...* »

Pierre se demande qui pouvait bien être cet Ali. (Était-ce ce journaliste qui, quelques années plus tard, fera une très belle carrière sur diverses radios ? Il n'en est pas certain.) Il croit se souvenir qu'il l'avait rencontré au cours du Salon du livre de Paris. Pourquoi lui avait-il confié le nom de cet éditeur ?

Il ouvre l'agenda au hasard, à la date du samedi 22 juillet 2006. À la hauteur de la ligne matérialisant 20 heures, il avait écrit : « *Repas avec Nico et Françoise, chez Géo.* » Il ressent comme une onde de choc. Cet événement, il l'a gardé en mémoire. Il avait connu Nico au cours de son adolescence, dans la petite ville de province cheminote et ouvrière où résidaient ses parents. Guitariste et chanteur, Nico, qui ressemblait un peu à Nicolas Peyrac, avait fondé un groupe de rock. Pierre avait noué avec lui une solide amitié. Puis il était parti tenter sa chance sur la Côte d'Azur, du côté de Cannes, où il était parvenu à mener à bien, à la fin des années 1970, une honnête carrière de chanteur-musicien. Ils s'étaient perdus de vue. Nico était revenu à Paris où il avait fait la connaissance de Françoise, une jolie blonde de son âge. Mais la vie à Paris était difficile pour eux. Ils avaient donc décidé de venir habiter dans une maison de maître, nichée dans un village du Santerre ; cette maison était le fruit d'un héritage alloué à Françoise,

chanteuse elle aussi. En 2005, ils avaient fait la connaissance de Géo qui effectuait ses premiers pas sur scène, dans un café-restaurant situé à la confluence de deux routes du Santerre fort fréquentées, établissement qui accueillait des musiciens. Ils avaient sympathisé. Et quelle ne fut pas la surprise de Pierre, un peu plus tard, alors qu'ils venaient de faire connaissance, quand elle lui fit savoir qu'elle était l'amie de Françoise et Nico. Nico qu'il n'avait pas revu depuis plus de vingt ans. D'où le repas qui fut organisé le 22 juillet 2006 chez Géo, dans le Santerre profond. Le repas des retrouvailles. Au cours de leur jeunesse, Nico avait toujours été un camarade hors pair pour Pierre. Ce dernier se souvenait que lorsque son premier amour l'avait sèchement abandonné, il l'avait aidé à surmonter l'épreuve. Une scène lui revenait à l'esprit. Une rue d'une petite ville de l'Aisne, où Nico habitait. La rue longe une usine nommée La Soudière. Odeur de produits chimiques ; brumes d'automne froissées, cotonneuses et grasses.

Pierre a le moral à zéro. Nico a son étui de guitare en bandoulière.

— Tu sais, l'ami, il faut savoir profiter de ces instants de douleur pour composer, pour créer. Les plus grands poètes, les plus grands artistes, n'ont rien fait d'autre... Courage...

Il avait peu composé mais ses mots, simples, l'avaient aidé. Pierre lui en avait toujours été reconnaissant.

En cette soirée du samedi 22 juillet 2006, ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

— Depuis le temps ! Depuis tout ce temps..., répétait Pierre. Et tout ça grâce à Géo. C'est incroyable.

— Incroyable, oui... Je ne savais même pas que tu étais toujours en Picardie.

— Et moi, je te croyais toujours sur la Côte d'Azur.

Ils dînèrent fraternellement. Les conversations allaient bon train. L'atmosphère était, bien sûr, joyeuse, mais bien vite, Pierre s'aperçut que si Françoise et Nico avaient quitté Paris, c'était que là-bas, il leur devenait de plus en plus difficile de jouer. Les contrats étaient rares ; Nico en souffrait. Ça se voyait tout de suite, lui qui avait connu sur la Côte d'Azur une carrière plus attrayante. Au moment du café, Pierre avait proposé à Nico de lui

« *donner un coup de main afin de trouver des concerts* ». Nico l'avait écouté attentivement, patiemment, mais on sentait bien qu'il n'avait pas envie de donner suite. Las, au bout du rouleau, il fumait et buvait beaucoup. Une manière d'oublier ce qu'était devenue sa vie.

Un peu plus de deux ans plus tard, il finira son existence, la tête contre le volant de sa voiture, dans le sud de la France où il passait le réveillon du jour de l'an, victime d'un malaise cardiaque. Géraldine et Pierre en furent terriblement affectés.

*

Ce fut à peu près à cette époque que Pierre décida de prendre en main la carrière de Géo. « *Ta carrière internationale* », disait-il, non sans humour.

La jeune femme semblait ravie de cette initiative. Son statut de journaliste lui ouvrait des portes, notamment dans les milieux culturels.

Il se chargea d'abord de lui trouver un bassiste car Cantal avait décampé. Il la mit en contact avec l'un des meilleurs instrumentistes de la région : Bogdan. Ce prince de la quatre-cordes, au doigté exceptionnel, aussi à l'aise dans la chanson, dans le rock que dans le jazz-rock, s'intégra parfaitement au style de la belle. Brice, le fidèle guitariste, n'en était qu'un peu plus rassuré. Bogdan leur proposa d'embaucher un batteur, Kevin, vingt-deux ans à peine. Un chien fou, rigolard et généreux qui apporta à l'ensemble une bouffée de fraîcheur. Et l'excellent Lame A, l'homme à la scie musicale, guitariste et chanteur, se joignit à eux. Une superbe formation à la disposition de Géo.

Pierre garde de cette période un souvenir d'intense activité et de bonheur. Les concerts de Géo se succédaient. Il avait terminé le long poème en hommage à Lady V., poème que Lame A avait découpé en chansons qui constituaient un spectacle cohérent. Géo et Pierre menaient ces deux projets de front avec passion et audace.

Aux yeux de leurs amis, ils formaient un couple idéal, très souvent ensemble, tant lors des concerts que dans la vie. Elle était le charme, la voix, la grâce avec ses longues pattes de sauterelle, ses tenues sexy, ses boas, ses excès mâtinés de pudeur ; il était son mentor, la tête pensante, le parolier.

Il se souvient aussi de quelques déceptions, déceptions que la jeune femme, sensible, avait parfois du mal à supporter.

Trouver les concerts prenait beaucoup de temps. Il se mit donc en tête de lui dégoter un manager. Ils n'étaient pas légion dans la région. En revanche, Pierre pensa immédiatement à son bon copain Boussac qui l'avait aidé au sortir de son divorce et lui avait prêté sa maison quand il s'était quasiment retrouvé à la rue en compagnie de sa très jeune maîtresse, trois ou quatre ans plus tôt.

— Boussac, pour moi, c'est un frère. Tu verras qu'il va accepter. Manager, ça ne lui fera pas peur. Du reste, il n'a peur de rien. Il a longtemps travaillé dans le monde du cinéma ; c'est un homme de la communication.

Pierre entraîna Géo vers la côte picarde où résidait Boussac.

C'était un homme corpulent et affable, fumeur de cigares, très cultivé, fan de cinéma et de littérature. Et de rock et de chanson, bien sûr.

Ils passèrent un après-midi entier à discuter, à échauffer des projets, envisager une campagne de promotion, songeant discrètement à enregistrer un CD... Géo était aux anges. C'était en août 2006. Un orage venait d'éclater sur la côte picarde. D'énormes gouttes s'écrasaient contre les vitres de la ferme de Boussac.

Ce fut Boussac qui, les vendredi 22 et samedi 23 septembre 2006, les fit inviter à un festival de cinéma dadaïste qui organisait également concerts et spectacles. Boussac avait contacté une journaliste de France Inter, spécialisée dans la chanson française, qui devait interviewer Géo et présenter sa jeune carrière. Finalement, la journaliste, débordée, déclina. Et le concert que Géo devait donner le samedi soir fut annulé à cause du mauvais temps.

Boussac, qui n'y était pour rien, se confondit en excuses. Géo en nourrit beaucoup de déception. Elle supportait mal les échecs. En ces moments-là, elle redevenait fragile comme une petite fille. Une petite fille que Pierre avait envie de prendre dans ses bras et de protéger...

Finalement, Boussac ne devint jamais le manager de Géo.

Fragile et déçue, elle le fut encore lorsque Pierre lui fit rencontrer un producteur de disques lillois de sa connaissance. C'était un grand homme, jovial et enjoué.

Pierre lui avait fait écouter des maquettes de Géo. Il avait répondu qu'il aimait bien, qu'il acceptait un rendez-vous « *pour parler* ».

Géo était pleine d'espoir, gonflée à bloc.

— Tu te rends compte, Pierre, s'il me signe ! Un vrai label ! Ce serait magnifique !... Ma carrière prendrait un tournant. Enfin, je deviendrais une artiste crédible.

Ils se rendirent à Lille pour rencontrer le producteur ami. Ils discutèrent, discutèrent longtemps. Au final, l'homme leur avoua qu'il n'avait pas envie de prendre de nouveaux risques financiers, que la conjoncture de l'économie du disque était très difficile (une antienne !) et qu'il préférerait continuer à bien s'occuper des cinq artistes qui figuraient déjà à son catalogue. Et avant qu'ils ne se quittent, le corpulent Lillois lui tapota la tête. Ni Pierre ni Géo ne comprirent précisément la signification de ce geste.

Encouragement chaleureux ? Léger dédain ? Mystère. Lorsque la déception fut évacuée, il n'était pas rare qu'ils se remémorent l'incident. Le fameux geste du producteur, le tapotement sur la tête de Géo, comme s'il avait congratulé un animal. Une petite chienne. C'était très étrange.

*

Pierre continue à feuilleter l'agenda. À plusieurs reprises figure la mention « Géo dort ici ». Leur union se conforte ; leur amour aussi.

Mercredi 21 décembre 2011 : 5 heures-6 heures

« Ça ne l'empêche pas de dormir, la grande didiche. Elle a le sommeil lourd. À moins qu'elle ne fasse semblant, qu'elle n'ose plus descendre, qu'elle n'ose plus me regarder droit dans les yeux, pense Pierre. Elle doit pourtant m'entendre fouiner dans mon bureau, feuilleter mes agendas, soupirer, parler tout seul. Elle doit entendre les animaux qui se courent après depuis vingt minutes, qui font les crétins dans la maison, insoucians comme des enfants en bas âge. Elle est dans la pièce d'à côté, dans la bibliothèque où elle a aménagé sa chambre de jeune fille depuis que notre couple bat de l'aile et que mademoiselle a souhaité dormir seule. Dormir seule : quelle idée tout de même ! Les filles d'aujourd'hui ont vraiment de drôles d'idées... »

Pierre sent une sourde colère monter en lui. *« Que j'ai été con ! songe-t-il encore. Et dire que je pensais qu'elle ne voulait plus dormir à mes côtés parce que je ronflais, ou que je bougeais trop ; c'est vrai qu'il n'est pas rare que dans mes rêves je me bagarre. Alors, je gigote comme un asticot ; ça peut même être dangereux... Oui, je croyais tout ça. Pauvre imbécile que j'étais. Ma présence à ses côtés l'incommodait car, déjà, elle en aimait un autre. »*

La terrible impression d'avoir été trahi le foudroie. Il redescend l'escalier sans précaution particulière ; il se moque même de la réveiller. Les semelles de ses vieilles charentaises si peu glamours claquent contre les marches de bois vernis.

Dans la cuisine, il décapsule une Buckler, gobe un Tranxène 10. Dix minutes plus tard, il se sent apaisé. Amer, toujours, cependant. Mais pas vaincu. *« Elle m'a aimé ; elle m'aimera encore. Dort-elle vraiment, au fait ? »*

Le voilà qui remonte l'escalier ; cette fois, il se fait plus discret. Charentaises de velours. Il pousse délicatement la porte de la bibliothèque. L'odeur de vieux papier se mêle au parfum de la belle et aux odeurs de nuit. Elle a laissé la lampe de chevet allumée. Elle est là, allongée, profondément endormie, la bouche ouverte, « *et la nuque baignant dans le frais cresson des rêves bleus* », eût presque dit Arthur Rimbaud dans « Le Dormeur du val ». Elle n'a pas pris la peine de recouvrir son corps de la couette.

Il s'approche d'un peu plus près. « *Qu'elle est belle !* », ne peut-il s'empêcher de penser.

Il a envie de l'embrasser, de la tenir dans ses bras, presque d'abuser d'elle. « *Se mettrait-elle à hurler si je mettais mon projet à exécution ? Me grifferait-elle ? Me repousserait-elle ? Porterait-elle plainte pour tentative de viol sur personne en état de faiblesse consécutif à un endormissement profond ?* »

Pierre, à la fois, s'amuse de ses propres pensées, et elles le désespèrent. Car, au fond, il sait bien qu'il ne plaisante qu'à moitié. Une furieuse envie d'abuser de Géraldine l'a saisi depuis qu'il l'a vue ainsi endormie. Il y a encore quelques mois, il ne se serait pas privé ; il l'eût réveillée tout doucement. Elle lui eût souri ; ils eussent fait certainement l'amour avec lenteur, fatigue et paresse. Mais avec un plaisir alangui.

Et là, que doit-il faire devant l'abandon torpide de celle qui, bientôt peut-être, ne sera plus rien pour lui ?

Il la contemple encore. Ses longs cheveux blonds prennent des reflets fauves avec la lumière de la lampe de chevet. L'étoffe fine et transparente de sa chemise de nuit laisse apparaître la forme de ses seins, ses si jolis seins, ni trop gros, ni trop petits, qui tenaient si bien dans sa main d'intellectuel. De journaliste. Des seins à la douceur de pêche abricotée.

Soudain, l'envie de la réveiller le reprend. Envie de la secouer, de crier : « *Mais pourquoi veux-tu partir, bon Dieu ! Pourquoi ? Reste ! Reste, je t'en prie...* »

Envie d'être menaçant : « *Je vais tout casser si tu mets les bouts. Tout casser autour de moi, et ensuite, je me casserai la tête. Tu auras tout gagné...* »

Il se ressaisit. Se rend compte de l'idiotie de ses propos, de leur puérilité.

« *Ce serait un odieux chantage. Un chantage de lâche ! Je suis nul ; je suis une larve...* »

Il préfère se souvenir d'elle sur scène, fin octobre, début novembre 2006. Le projet musical *Lady V.* s'était vu attribuer une résidence de création dans une Maison des jeunes de Soissons, dans le sud de l'Aisne. C'était l'automne. Entre deux répétitions du groupe, Pierre aimait se promener dans cette cité qui fut importante en des temps immémoriaux. Malgré les invasions, les destructions diverses, y subsistaient de belles ruines qui conféraient au lieu une patine toute particulière et non dénuée de poésie. L'Aisne, large et majestueuse, en imposait. Pierre aimait à longer ses rives, à se perdre dans les ruelles moyenâgeuses, non loin de la cathédrale. Parfois, Géraldine l'accompagnait. Il lui rappelait que la Vesle, cours d'eau cher à ses souvenirs d'enfant (il avait passé ses vacances dans la Marne où coulait la charmante petite rivière), se jetait un peu plus haut dans la rivière Aisne.

— À Condé-sur-Aisne, précisait-il, d'un ton docte.

Et de lui parler de ses vacances au cours des années 1960 chez ses grands-parents, dans la vaste propriété d'un château où son grand-père exerçait la profession de jardinier. Il ne pouvait oublier les parties de pêche en compagnie de son cousin dans cette même Vesle qui, en amont de Reims, coulait devant le château, une sorte de grande bâtisse construite, de 1928 à 1930, dans le style marocain, aux murs blancs qu'on aurait dit de stuc, qui rappelaient la couleur de la terre crayeuse de Champagne.

Pierre gardait de ces vacances un parfum de merveilleux. Sa passion pour la pêche à la ligne était née là-bas, dans cette petite commune si française qu'on eût dit à jamais perdue pour le progrès, pour la haute technologie, pour la modernité. C'était certainement ce qui lui plaisait : cette résistance têtue au temps qui passe. Il se souvenait également des espèces de poissons qu'ils capturaient : vandoises aux écailles crémeuses, chevesnes rondouillards, vairons frétilants, perches colorées et épineuses.

Tout en parcourant les berges de l'Aisne, il ne cessait de penser à cette Vesle chérie, maltraitée pendant des années en aval de Reims par des pollutions tenaces et délétères.

Il se souvenait d'un chaud mois de juillet du milieu des années 1960. Son cousin et lui avaient placé des messages dans des bouteilles qu'ils avaient

lancées depuis un petit pont de bois moussu, dans les fraîches eaux de la Vesle.

Pierre avait fait part de ce souvenir à Géraldine.

— Tu vois, Géo, nos bouteilles sont peut-être passées là, devant nous, dans l'eau de l'Aisne...

— Toujours dans ton passé, ton cher passé..., avait-elle répondu, laconique.

Que voulait-elle dire ? Que voulait-elle lui faire entendre ? Était-ce une façon de lui signifier que cela l'agaçait que son esprit fût si peu dans le présent, donc dans l'action, et toujours égaré quelque part dans un passé plus ou moins proche, donc dans la contemplation ?

Ou, au contraire, voulait-elle lui faire comprendre qu'elle trouvait cela charmant, que cela témoignait, chez son compagnon, d'un esprit, certes lunaire, mais tout de même poétique.

Lorsqu'ils ne se promenaient pas, les répétitions allaient bon train. Autour de Géo, Lame A, guitariste, chanteur et scieur musical, le bassiste Bogdan, le guitariste Brice, et le nouveau et jeune batteur Loïc donnaient le meilleur d'eux-mêmes pour élaborer les chansons du spectacle *Lady V*. Ils devaient aller vite : la résidence ne durait qu'une semaine et, à l'issue de celle-ci, le groupe avait promis de donner son premier concert dans l'enceinte de la MJC.

Géo ne perdait jamais confiance ; sa passion restait intacte. Elle chantait, jouait du clavier et des percussions avec entrain. Sur scène, elle se mouvait avec grâce et élégance. Son corps se déployait avec aisance au rythme des chansons.

Pierre l'admirait ; il admirait sa motivation jamais démentie, son dynamisme, sa manière de contourner les difficultés d'une mélodie trop grave ou trop haut perchée, de paroles un peu boiteuses. Rien ne l'effrayait dès qu'il s'agissait de laisser libre cours à son art. À son expression et à sa création. Jamais elle ne paraissait fatiguée.

— Mais comment fais-tu pour ne jamais te lasser ? Tu pourrais rester sur scène pendant des heures..., lui avait-il demandé au cours de cette même résidence.

— Chanter, c'est toute ma vie, avait-elle répondu sobrement.

Il n'y avait rien à ajouter.

Parfois, Pierre se demandait si la jeune femme plaçait la chanson, ses créations et sa carrière au-dessus de leur amour. Mais au fond, il savait que cela avait peu d'importance. L'important résidait dans leur façon d'être l'un pour l'autre, dans la vie.

Pierre revenait, têtue, sur ces instants de la résidence *Lady V.* dans cette sous-préfecture du sud de l'Aisne. Qu'avait-il de particulier, ce moment ? Il cherchait, en vain. Des images lui revenaient. Lame A, subtil musicien, arrangeur délicat, attentif à la moindre note, à la moindre atmosphère, poète jusqu'au bout de son archet ; Brice, le visage crispé, en train de tenter d'effectuer un chœur de guitare ; ses doigts se nouent. Il ne se souvient plus de la mélodie. Bogdan s'impatiente. Bogdan s'impatientait souvent. Géa, elle, n'en laissait rien paraître. Elle devait songer que livrer ses états d'âme au cours d'une répétition n'avait rien de « *professionnel* ». Loïc, le petit batteur, parlait peu ; il savait être joyeux, plaisantin comme on l'est encore à cet âge. Malgré ses quelque vingt ans, il assurait ses parties de manière impeccable.

Le soir, ils rejoignaient leurs chambres d'hôtel. Pierre ne garde aucun souvenir de la chambre qu'il partagea avec Géa au cours de cette semaine axonaise.

« *La tension de la création musicale a dû effacer tout le reste* », se dit-il.

Il ne doit pas avoir tort. Car ce sont des sons qui lui remontent à l'esprit. Les riffs rageurs de la guitare de Brice ; les lignes de la basse ronde de Bogdan. Les notes oniriques de la scie de Lame A. La voix aérienne de Géa soutenue par les beats de la batterie de Loïc. Tout cela formait une sorte de magma musical pas désagréable, non, mais confus, comme les bruits sourds qui peuplent certains de nos rêves les plus obscurs.

Des odeurs également. Celle du shit que fumait Brice et que ne dédaignait pas Bogdan, de temps à autre, ni le petit Loïc. Le matin, les couloirs de l'hôtel empestaient la résine de cannabis.

— Vous allez finir par vous faire foutre dehors de l'hôtel, ne cessait de répéter Géa, mi-souriante, mi-courroucée.

— Mais non, t'inquiète ! On gère ! répliquait Brice en tirant sur son joint.

Géa, elle, n'avait jamais rien consommé. Quelques verres de vin ou de champagne, rien de plus. L'ivresse ne l'intéressait guère, en dehors de celle du spectacle et de la scène. Son activité de chanteuse dévorait son existence.

À cette époque, elle ne cessait de vouloir perfectionner la tessiture de sa voix. Elle avait dû manquer un jour de la résidence pour se rendre à Paris afin de suivre un stage de chant.

Pierre l'avait accompagnée, tôt le matin, jusqu'à la gare. Il y avait de la brume. La locomotive diesel exhalait des odeurs de fuel écœurantes. Cela lui rappelait les départs dans les matins pâles vers le lycée.

Sur le quai, ils s'étaient étreints.

— Tu vas me manquer..., lui avait-il dit.

— Toi aussi, tu vas me manquer. Je serai de retour dès ce soir. Et demain, nous reprendrons les répétitions.

Il n'était pas encore habitué à ce qu'elle l'abandonnât pour se rendre, seule, à Paris. Au cours des années qui suivirent, il eut tout le loisir d'apprendre à supporter son absence...

Le soir même, elle revint. Ils s'étaient tous retrouvés dans un restaurant de la ville où se déroulait un karaoké. Ils avaient commandé du chinon, même Géa ; lui, comme d'habitude, une carafe d'eau, puis une Buckler. Il commençait à en avoir assez de la flotte et de la Buckler ; ce n'était pas drôle. Cela devint encore moins drôle quand, après cinq ou six bouteilles asséchées, ils commencèrent à « partir gentiment en vrille ». L'atmosphère se détendit. Le petit Loïc, prince des baguettes, des toms et de la caisse claire, qui possédait également un bel organe vocal, se mit en tête de s'inscrire au karaoké. Il entraîna Géa et Brice dans la foulée. Loïc se fendit d'une chanson rock d'un groupe indé anglais. Géa interpréta une chanson de Barbara ; Brice se mit dans la peau de Gainsbourg au cours d'un « Je suis venu te dire que je m'en vais... » assez audacieux et bien senti. Lame A regardait tout cela d'un regard amusé.

L'alcool les avait-il aidés à se jeter à l'eau ? Ce n'est pas impossible. Parmi les clients (amateurs pleins de bonne volonté et d'enthousiasme mais rarement à la hauteur), ils s'attirèrent un beau succès, d'autant qu'ils se gardèrent bien de faire savoir que la musique était, en large partie, leur métier.

Géa tenta de débaucher Pierre.

— Allez ! Chante, toi aussi. Choisis un morceau et inscris-toi.

Pierre ne céda pas. Il s'était souvenu de réflexions de Géa à l'endroit de sa voix qu'elle ne semblait guère goûter ; en tout cas, c'était l'impression qu'elle avait donnée, quelques mois plus tôt. Il s'en était souvenu ; cela ne l'avait pas blessé, non. Mais il avait gardé ça dans un coin de sa tête.

— Non, merci. Ça ne me dit rien du tout.

— Ne te fais pas prier... Allez ! Lance-toi.

— Non, merci. Et puis ma voix n'a rien d'exceptionnel... qu'en penses-tu ?

Elle le regarda de travers, comme si elle avait saisi le message ; peut-être pensait-elle qu'il était rancunier...

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien, rien..., répondit-il, l'œil torve.

Aujourd'hui, il se demande si le fait qu'il ne la suivît pas dans de menues aventures – le karaoké de ce soir-là en faisait partie –, qu'il refusât de danser lorsqu'il leur était arrivé de sortir en boîte, ne contribua pas à déliter l'amour qu'elle lui portait. Mais n'est-ce pas là, au fond, de ternes alibis pour masquer une plus terrible réalité : elle ne l'aimait plus. Point barre.

Ils recommandèrent d'autres bouteilles de chinon. Le karaoké était en train de se terminer. Des clients entouraient Brice, Loïc et Géa. (C'était surtout des mecs qui entouraient Géa.) Ils finirent par avouer qu'ils étaient musiciens professionnels.

L'un des clients se révélait particulièrement collant. C'était une sorte de play-boy (Pierre prononçait « playboi » pour se moquer), trente ans environ ; il ne cessait de la complimenter.

— J'adore votre voix ! Elle est superbe, à la fois fragile et précise. Très érotique en tout cas..., lui susurrail-il en la déshabillant du regard. Vous me faites vraiment penser à Jane Birkin...

Et Géa de sourire.

« Elle a l'air d'apprécier les compliments du bellâtre, la grande didiche... », songeait Pierre qui, au fur et à mesure de leur conversation,

commençait à percevoir les picotements de la jalousie lui titiller l'âme. « *Et moi, je n'existe pas ; je suis totalement transparent. Il ne me voit même pas, ce con...* »

Il hésitait à se lever pour aller dire au dragueur qu'il suffisait maintenant. Il se retenait, cependant, rongé par son frein. Sa patience le récompensa. Géo, soudain, le regarda enfin.

— Pierre, viens que je te présente un admirateur...

Il arriva à grandes enjambées.

— Pierre, mon copain... Et vous, quel est votre prénom, déjà ?

Le type, mal à l'aise, fusilla Pierre du regard. Ce dernier jubilait. Il s'empressa d'embrasser Géraldine, la prit par la taille, se montrait aimable, léger, oubliant bien vite la montée de jalousie qui, quelques minutes plus tôt, l'étreignait encore.

— Luc, lâcha rapidement le play-boy avant de mettre les bouts.

En rentrant du restaurant, ils empruntèrent les rives de l'Aisne. Les eaux de la rivière étaient noirâtres. Inquiétantes. Il faisait un froid humide, mauvais. Géraldine avait enfilé son bonnet de grosse laine vert qui la rendait adorable. Il l'embrassa à plusieurs reprises ; elle lui rendit ses baisers avec effusion. Elle sentait la mandarine. C'était presque l'hiver.

Mercredi 21 décembre 2011 : 6 heures-7 heures

Cela fait près d'une heure que Pierre est au chevet de Géraldine, à la regarder dormir. Il l'observe, l'observe encore ; il s'est même surpris, alors que son esprit vagabondait du côté de la résidence *Lady V.* à Soissons, à la caresser, les cheveux, le visage, puis le haut des épaules, cet endroit si velouté du corps des filles. Elle ne s'est même pas réveillée.

Tiens, elle pousse un petit cri. « *On dirait qu'elle veut dire quelque chose...* »

Il s'approche de sa bouche pour mieux entendre, comme il se fût approché d'une personne hospitalisée et dans un coma prolongé dont on espérait un signe, un mot qui eût signifié que le réveil tant attendu était imminent.

« *Elle rêve ; oui, elle rêve comme une petite fille. Elle parle en rêvant... C'est charmant...* »

Il en est tout attendri et oublie que la jeune femme est sur le point de le quitter. Des instants de fureur qui l'habitaient encore, une demi-heure plus tôt, il ne subsiste rien. Envolés, disparus.

« *Elle rêve... mais à quoi rêve-t-elle ?* »

Grande question. Il s'approche encore de sa bouche en attente de mots, de précieux indices. Elle ne dit plus rien, seul un léger ronflement, un petit ronflement de fille, sort de ses lèvres.

« *À quoi rêve-t-elle ? À quoi... À qui ?...* »

Il ne saura jamais. Elle, Géraldine, le sait bien...

« *Un soir de presque printemps, sur l'île Saint-Louis. Pierre est à mes côtés, joyeux, insouciant, rêve Géraldine. Pour une fois, serais-je tentée d'ajouter, lui qui, trop souvent, est sombre, inquiet, stressé... Là, non, il semble bien dans sa peau. Je lui avais dit : "Ce serait le plus beau cadeau*

que tu puisses me faire...” Il l’a fait. Il a fait en sorte que je puisse l’accompagner lors de l’interview que lui a accordée Brigitte Fontaine. Les façades de vieilles pierres des hôtels particuliers sont caressées par une douce lumière de fin de journée. Pierre sonne, assez sûr de lui ; il a l’habitude, depuis le temps qu’il interviewe des personnalités... Brigitte nous ouvre. Moi, je n’en mène pas large. C’est ma chanteuse préférée ; je l’admire. J’aime tout chez elle : sa folie, sa spontanéité, son esprit créatif, ses textes complètement perchés, l’ensemble de ses chansons. Elle nous offre du champagne ; Pierre refuse. Ça doit lui en coûter de refuser de boire une coupe de champagne avec Brigitte Fontaine. Elle file dans la cuisine ; on l’entend qui ouvre la porte du réfrigérateur.

“J’en ai toujours une bouteille au frigo”, dit-elle en revenant équipée du précieux flacon. Elle me félicite pour ma tenue. Pourtant, j’ai l’impression de ne rien porter de très original : mon bonnet de laine vert, un petit chemisier blouse porté sur mon pull rose qui retombe sur mon jean moulant, mes bottines lacées de cocotte, “de demi-mondaine” comme me dit souvent Pierre, ce qui me fait bien rire. “Montre ! Montre-moi ça, ma grande ! Comme tu es jolie... C’est charmant cette blouse !” , s’exclame-t-elle de sa voix d’écaille. Une voix que j’adore, que je reconnaîtrais entre mille... Elle m’inspecte de ses gros yeux noirs. De haut en bas ; de bas en haut. J’ai l’impression qu’elle va me renifler, et j’ai envie de rire. Je me retiens ; je suis impressionnée. C’est la première fois – et peut-être la dernière – que je rencontre Brigitte Fontaine. “Et tu as acheté ça où ?”, m’interroge-t-elle. Je lui indique le magasin. Elle se retourne, passe à autre chose, s’assoit à la table. Pierre pose le magnétophone sur la table. L’interview commence... Soudain, on frappe à la porte. Brigitte se lève brusquement. “Vous pouvez couper votre engin ?”, demande-t-elle à Pierre. Il s’exécute, docile. On entend des rires, des petits cris. Arrivent dans la pièce les chanteuses Barbara, Clarika, Juliette et RoBERT... Je sais bien que Barbara est morte depuis longtemps... Alors, comment se fait-il qu’elle se trouve là, chez Brigitte Fontaine ? Serait-ce Pierre qui les a invitées pour me faire une surprise ? Je n’en sais rien. Lui, en tout cas, n’a pas l’air étonné. Moi, je suis comme paralysée. J’essaie de parler, de lui demander ce qu’elles font là, toutes ces chanteuses qui sont mes chanteuses préférées... mais aucun son ne parvient à sortir de ma gorge. Je suis tétanisée. Les quatre chanteuses ont les

bras chargés de cadeaux : Bon anniversaire ! se mettent-elles à hurler à l'endroit de Brigitte. Elles s'embrassent. On sonne à nouveau. Brigitte va ouvrir. "Devinez qui vient dîner ce soir ? annonce-t-elle. La Bernarde ! La Bernarde en personne"... Mais que vient faire mon copain La Bernarde dans cette assemblée ? Et que fais-je exactement à l'anniversaire de Brigitte Fontaine aux côtés de Barbara qui est morte depuis longtemps ? J'étais censée accompagner Pierre pour son interview. Et où est-il au juste, celui-là ? Il a disparu. Plus de magnéto sur la table. Il m'a laissée seule à l'anniversaire de Brigitte auquel je n'ai pas été officiellement invitée. Que vais-je faire ? L'angoisse... Il faut que je m'approche de ma copine La Bernarde. Je l'appelle : "La Bernarde ! La Bernarde ?", Mais il ne m'entend pas, pourtant, je suis tout près de lui... Pas de réponse. Comme si je n'existais pas ou que j'étais transparente... C'est affreux... "La Bernarde ! La Bernarde ?"... »

*

« Ça y est, elle parle à nouveau, se réjouit Pierre en s'approchant de la bouche de Géo. Mais que dit-elle ? On dirait qu'elle appelle La Bernarde... »

La Bernarde, l'un des meilleurs amis de Géraldine. La Bernarde, de son vrai prénom Bernard, est un homosexuel qui se déguise en femme pour chanter un répertoire de ses propres compositions, entraînantes et coquines chansons teintées de rock'n'roll. La Bernarde : un personnage haut en couleur. Un grand type filiforme, qui, en homme, ne paie pas trop de mine, mais, dès qu'il devient La Bernarde, distille une aura indéfinissable. Certains spectateurs mâles de ses shows – et pas les moins hétérosexuels –, peu au courant de la transformation de la créature, s'y sont déjà trompés. Et, après une séance de drague sauvage et s'être rendu compte du pot aux roses, s'en étaient retournés, la queue basse, honteux-qu'on-ne-l'y-prendrait-plus, vers leur maîtresse, leur épouse, leur compagne ou leur petite amie.

Géo avait fait la connaissance de La Bernarde dans un cabaret un peu chaud de la ville ; il présentait son spectacle plein d'excès, de déhanchements, de strass et de paillettes, devant un public de bourgeois légèrement avinés venus là pour s'encanailler. Géo, qui débutait, assurait la

première partie. Ils avaient immédiatement sympathisé. Il avait trouvé en cette grande fille une sœur de cœur ; elle avait trouvé en ce personnage le frère-sœur qu'elle n'avait pas eu. Lorsqu'ils se voyaient, ils parlaient de leurs créations, de leurs chansons, de leurs musiciens, des spectacles qu'ils étaient en train de concocter, mais également de fringues, fringues qu'ils n'hésitaient pas à s'échanger ou à se prêter bien que La Bernarde fût, on le comprend, un peu plus costaude que la fine Géo.

Pierre s'amusait beaucoup de les voir papoter des heures entières, rire aux éclats, se moquer du monde entier. Et, parfois, se retrouver sur scène pour reprendre en duo des tubes de Dalida, de Régine ou de Gainsbourg.

Avant de connaître Pierre, Géraldine n'entretenait quasiment de relations amicales mâles qu'avec des homosexuels.

— Après mon divorce, j'en ai eu franchement assez de me faire draguer toutes les cinq minutes, avait-elle avoué à Pierre qui s'étonnait, au début, de cet état de fait. Avec eux, au moins, je suis tranquille. Et ils sont souvent drôles, doux et très créatifs. De vrais artistes...

*

« *Et dire que je pensais qu'elle était en train de rêver de son nouvel amant* », constata Pierre, un peu honteux, toujours au chevet de la belle endormie.

Pierre se souvenait d'épisodes de leur vie en compagnie de La Bernarde. Décembre 2006 : l'hiver enveloppait le quartier Saint-Leu d'une brume froide et laiteuse. L'eau de la Somme coulait, paresseuse et frissonnante, dans tous ses rieux. La Bernarde traînait d'un bar à l'autre, jamais avare d'une excentricité ou d'une provocation, ce qui faisait bien rire Géo.

Pierre, lui, continuait de partager sa vie entre Géraldine et Lady V. qui venait encore le visiter. Elle lui demandait parfois des nouvelles du spectacle qui lui rendait hommage, à la fois ravie et légèrement inquiète.

— J'espère que tu n'as pas été trop précis dans ton texte, et que tu ne racontes pas notre liaison par le menu, s'enquérirait-elle.

— Ne crains rien, Lady. J'ai brouillé les pistes. Et tout cela, au fond, reste

de la fiction. Pas de la fiction pure, certes, mais de la fiction quand même.

Et c'était vrai. Pierre, journaliste modeste en délicatesse avec les faits bruts, l'information pure et la réalité, détenait, en revanche, une imagination florissante. Le texte du spectacle *Lady V.* n'était rien d'autre qu'une très longue prose nourrie de folies, d'excès, de délires, d'inventions dadaïstes qui procuraient à l'ensemble un air de conte surréaliste, érotico-pop, avec, par instants, des accents de fable. Un livre CD était en préparation. En attendant, le groupe répétait d'arrache-pied, à raison de deux à trois fois par semaine dans la maison de Bogdan, en bordure des hortillonnages. L'atmosphère était bonne. Le petit Loïc se révélait, au fil des semaines, joyeux comme un poulain, tapant sur les fûts de sa batterie avec une compétence rare. Bogdan régnait en maître sur le son, réglant le matériel, vérifiant l'acoustique et l'accord des instruments. Géo rayonnait dans ce climat de création musicale qui lui convenait si bien.

À la moindre pause, Pierre sortait de la maison, longeait les rieux qui entouraient l'habitation de Bogdan, scrutait les mouvements de l'onde, à la recherche de la présence de poissons. La pêche, passion dévorante, le poursuivait depuis l'enfance. Parfois Bogdan l'accompagnait.

— Qu'est-ce que tu cherches comme ça ? avait-il fini par lui demander par une belle fin de matinée de janvier, claire et glaciale.

— Des poissons. Il y en a, je suppose ?

— Bien sûr qu'il y en a ! C'est même très poissonneux. Je les traque de temps en temps. Tu aimes la pêche, toi aussi ?

— Pire que ça. J'adore.

— Demain, ils annoncent un redoux. Si le soleil se maintient, on pourrait tenter le coup au carnassier. Ici, c'est plein de perches ; il y a même des brochets et des petits sandres... Qu'est-ce que tu en dis ?

— Génial ! Demain, c'est OK.

— Pour les cannes, ne t'en fais pas ; j'ai tout ce qu'il faut. Et il y a un café qui vend des articles de pêche et même des vifs à deux pas d'ici.

— Super !

Le lendemain, le redoux annoncé par la météo était au rendez-vous. Le même temps ensoleillé, mais le vent du nord, cette saleté glaciale, avait

tourné.

Vers 11 heures du matin, dès la répétition terminée, Bogdan sortit les cannes ; ils coururent acheter quelques vifs. Une demi-heure plus tard, ils étaient en train de traquer le carnassier sous le regard plein de reproches de Géo.

— Je ne comprends vraiment pas qu'on puisse attacher des pauvres petits poissons par le dos ou par la gueule pour tenter d'en attraper des plus gros, lâchait-elle, mi-fâchée, mi-désespérée. Vous êtes vraiment des sauvages. Presque des chasseurs.

— Des chasseurs. De vrais chasseurs, la taquinait Bogdan. Des chasseurs d'eau douce !

— Ce n'est pas marrant, boudait-elle.

Ce fut à cette époque que Géo se fit embaucher au cabaret Les Années folles, à Gendremesnil, par Luigi. Cela la réjouissait car, grâce à ses prestations, elle allait pouvoir enfin accéder au statut d'intermittente du spectacle.

— Même si je dois préparer les plats, servir, nettoyer les tables, ça n'a pas d'importance et ça ne me fait pas peur, disait-elle à Pierre.

Et c'était vrai qu'elle s'y rendait avec entrain, à bord de son break vert dans lequel elle entassait ses valises contenant froufrous, bottines, perruques, maquillage, micros...

Pierre allait lui rendre visite ; il discutait avec Luigi, volubile, toujours de bonne humeur, blagueur. Il n'était pas rare que le patron l'invitât à dîner sur place. Il retrouvait également Bouly, le chanteur clavier, un colosse à la force herculéenne qui ne détestait pas la bagarre, et Furioso, le petit magicien clown, agitateur du « petit bonhomme en mousse » cher à Patrick Sébastien. Furioso, ancien ouvrier d'usine, était une manière de Géo Trouvetou, inventeur de machines singulières, d'objets délirants, de malles à double fond qui, bien sûr, servaient à ses nombreux tours.

Grâce à Géo, Pierre découvrait le monde fascinant et coloré du cabaret, un univers que, jusqu'ici, il ne connaissait pas du tout.

Géo n'en oubliait pas sa propre carrière de chanteuse et le projet *Lady V*. Le livre CD était sorti en avril 2007 ; Pierre était allé chez son éditeur, à

Pantin, pour y signer son service de presse. Il n'était pas peu fier de voir son long poème imprimé, son nom sur la couverture, et d'écouter, en boucle, les chansons qui avaient été enregistrées dans le home studio de la maison des hortillonnages de Bogdan.

Puis ce fut le premier vrai concert *Lady V.* du groupe, en dehors de celui donné à la Maison des jeunes de Soissons, lieu de résidence. Celui-ci fut organisé dans une salle de la ville, un ancien hôtel de luxe, alors occupé par une association subventionnée par la région afin de soutenir les projets de musiques actuelles. Le public était au rendez-vous. Parmi les spectateurs, la Lady, venue se rendre compte de ce que Pierre, Géo et leur équipe avaient fait de ce qui, à l'origine, n'était qu'un cri d'amour, transformé en long poème, puis en chansons. Puis en spectacle.

Elle était là, ombre brune, élégante, yeux de braise ; yeux de feu. Pierre l'observait de loin. Bien sûr qu'il la désirait. Il eut envie de la rejoindre, de l'entraîner dans son lit. C'eût été cruel car Géraldine n'était pas loin. Il la désirait, elle aussi. Plus exactement, il l'aimait. La vie lui semblait à la fois bien compliquée et délicieuse, pris qu'il était dans un étau entre celle qui était devenue, au fil des mois, presque sa jeune compagne, et celle qui ne cessait d'être sa maîtresse de chair, de folie, d'excès...

Les concerts *Lady V.* se succédaient ; ceux de Géo aussi. Il la suivait partout. Un soir, dans un bar homosexuel où elle se produisit en compagnie de La Bernarde, fardée, provocante. Pour tout dire : très amusante. Une espèce de grande créature complètement folle qui hurlait des textes coquins, voire cochons. Et leurs duos enchantaient le public qui retrouvait en elles des complices. Des amis de fête et de cœur.

Il l'accompagna également à Caen où elle donnait un concert dans un bar. C'était le printemps. Il faisait doux. Voyage en voiture sur l'autoroute. Pierre sentait en lui comme un parfum de vacances avec, à ses côtés, la femme qu'il aimait.

Fallait-il que tout cela se brisât ? Tout ce bonheur... Il s'en fallut de peu avec l'épisode des lunettes de Lady V. oubliées sur la table de nuit de Pierre. La réaction légitime de Géraldine ; sa colère. Pis : sa déception. Ils ne s'étaient pas compris, persuadé qu'il était d'avoir été clair quant à la poursuite de sa liaison torride avec la Lady.

Il n'était pas très fier de lui, non. Et paradoxalement, il ne parvenait pas à nourrir de véritables remords. Il regrettait d'avoir éraflé le petit cœur d'hirondelle de sa grande didiche, mais, finalement, se laissait porter par les situations et les décisions à prendre.

Il ne réfléchit pas longtemps, et abonda dans son sens lorsqu'elle lui proposa de chercher une maison. Une maison pour eux, dans laquelle ils vivraient.

— Sinon, je crois que je vais finir par te perdre définitivement..., lui avait-elle dit, un soir, à la fois souriante et désolée.

Il l'avait regardée, puis embrassée, puis lui avait dit oui.

Qu'avait-elle voulu dire exactement ? Était-ce une façon d'exprimer sa crainte qu'il ne continuât à accueillir dans son appartement la sulfureuse Lady ? Il n'en était pas sûr et ne voulait pas trop le savoir, de peur de raviver des dissensions désagréables.

Ils visitèrent donc quelques habitations. Et eurent un coup de foudre pour une maison – située dans une cité cheminote et ouvrière, dans la banlieue de leur ville –, tout en longueur, dotée d'un vaste jardin potager, et d'un grenier aménagé sur lequel Géa jeta, tout de suite, son dévolu.

— Ce sera ma salle de répétition ! hurla-t-elle de plaisir.

La passion pour son activité de chanteuse ne la quittait jamais.

Pierre, ce fut le jardin qui le séduisit. Il lui rappelait le jardin de son père, cheminot lui aussi.

— Je vais me remettre à jardiner. Je vais t'étonner, tu vas voir, fanfaronnait-il.

Après les tensions occasionnées par l'épisode des lunettes, leur amour reprenait force et vigueur. Il l'entraîna au Salon du livre de Deauville qu'il couvrait comme journaliste et auquel il avait emmené presque toutes les femmes qui avaient traversé son existence amoureuse. Presque toutes, oui. Sauf la Lady, trop occupée par sa vie conjugale et ses deux maîtresses. C'était un signe. Géa, elle, adora la station balnéaire chère à Françoise Sagan et à Bernard Frank.

Sur les planches, en l'enlaçant, elle lui dit qu'elle l'aimait. C'était le premier week-end de mai 2007. Il devait y avoir des élections. Lesquelles ? Il

ne s'en souvenait plus. Pierre se fichait de la politique, des urnes et des considérations citoyennes. Il était amoureux. C'était le plus beau des programmes. La politique du cœur.

Mercredi 21 décembre 2011 : 7 heures-8 heures

Il se penche à nouveau près de ses lèvres ; il écoute, tente d'y cueillir une parole-fleur, un éclat de pétale de rêve. Rien. Pas un son ; pas un mot. Elle ne ronfle même plus.

Il est un peu plus de 7 heures. L'heure à laquelle elle a l'habitude de se réveiller. Elle trouble le silence d'un léger soupir, puis pousse un petit grognement, ouvre les yeux.

— Quelle horreur ! fait-elle en apercevant Pierre.

— Je te remercie ; ça fait toujours plaisir.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, à me regarder comme ça ? Tu me fais peur.

— Je t'observais ; j'avais envie que tu te réveilles.

— Pour me harceler, c'est ça ? Pour me faire changer d'avis ?

— Ne sois pas parano, s'il te plaît, Géraldine.

— Pas parano, seulement réaliste.

Elle se lève, déplie son corps à moitié nu. Chemise de nuit transparente ; « *J'ai l'impression qu'elle n'a pas mis de culotte* », pense Pierre, intéressé. Longues pattes de hase interminables. Peau laiteuse de blonde, agrémentée de petites rougeurs dues aux positions du sommeil.

Elle saute pour apercevoir le dehors à travers le Velux.

— Quel temps fait-il ? Je crois qu'il va faire beau. Il ne doit pas faire chaud. C'est vrai que c'est l'hiver.

Quand elle a sauté, il a maté son cul. Pierre adore mater le cul des filles en général et celui de Géraldine en particulier ; c'est sa faiblesse.

— C'est l'hiver aussi pour notre amour, ne peut-il s'empêcher d'ajouter.

— Tu ne vas pas recommencer ?

— Je n'avais pas terminé, désolé.

Elle se frotte les yeux ; on dirait un petit animal au sortir du terrier. Il a envie de le lui dire, se retient ; elle lui rétorquerait qu'il considère les filles comme des petits animaux, des manières de proies que, concupiscent, il a constamment envie de renifler, d'attraper, de croquer. « *Tu n'es qu'un mâle dominant ; presque un macho* », lui dirait-elle. Il n'a pas envie d'entendre ces paroles ; il estime ne pas les mériter. Il se dit que les filles d'aujourd'hui sont vraiment très compliquées. « *Lorsqu'on les respecte, qu'on se contente d'apprécier, silencieusement, leurs charmes et leur beauté, elles affirment qu'on ne s'intéresse pas à elles, et elles finissent par aller voir ailleurs. Lorsqu'on leur dit qu'elles sont belles, charmantes, désirables, qu'on a envie d'elles, elles en concluent qu'on les prend pour des objets, des petits animaux... On leur ouvre la porte, elles trouvent ça vieille France et désuet ; on ne le fait pas, elles nous traitent de goujats. C'est affreux...* »

Elle fouille dans une commode à la recherche d'effets, d'une culotte, d'un soutien-gorge, le frôle, se retourne vers lui, et droit dans les yeux :

— Eh bien, mon cochon ! Tu ne t'es pas gêné cette nuit !...

— Quoi ? Que veux-tu dire ?

— Tu empestes la cocotte !

— La cocotte ?

— Ne fais pas l'innocent, je t'en prie ; ça te va très mal. Tu pues le parfum. Tu pues la fille. Tu as revu Lady V. ?

Il ricane ; il est heureux. « *Serait-elle jalouse ?* se dit-il. *Ce serait trop beau ! Je n'en reviens pas. Elle me reproche de sentir le parfum...* »

La rousse. Il l'avait oubliée, celle-là. « *C'est donc ça. Elle a flairé le parfum entêtant de Fabienne ; et son odeur de fille sensuelle, amoureuse de la vie, de la chair, du plaisir inouï. Et elle est jalouse ; elle ne supporte pas. C'est super ! C'est magnifique. Géa est jalouse comme une tigresse...* »

Il jubile. Se souvient de son ex-épouse. Dès qu'elle lui avait appris qu'elle avait l'intention de le quitter, malgré sa détresse, sa peine profonde, mû par un instinct grégaire, « *un bas instinct de mâle, de vieux matou* », eussent-elles dit, il s'était remis en chasse. Et avait couru après les poulettes. Sorties dans

les cafés dans lesquels, tant qu'il était marié, il ne mettait plus un pied ; passages nocturnes dans les boîtes ; longs séjours aux terrasses des cafés à boire, à mater le moindre jupon, à sourire aux filles comme un ravi, un benêt, un simple d'esprit, un crétin des Alpes. Le retour de ces pratiques n'avait pas tardé à se révéler payant. Un soir, ivre mort dans un bar de la petite sous-préfecture de la Picardie maritime où il résidait encore, il avait fait la connaissance de Léa, une adorable brunette de vingt-trois ans. Il en avait quarante-six. Coup de foudre subreptice. Ils se revirent ; elle devint presque immédiatement sa maîtresse.

Un après-midi de printemps, alors qu'il avait invité Léa à boire une coupe de champagne dans un hôtel de luxe, il avait croisé son ex-épouse qui n'en était pas revenue et qui tenta même – en tout cas, il en eut l'impression – de se rapprocher de lui. Dès le lendemain, elle le taquinait, le brocardait en des termes certes amusants, mais en fait peu amènes, qui trahissaient, selon lui, les effets de la jalousie. Il se souvenait en particulier d'un bon mot de son ex :

— Tu as vu le temps pourri ? N'oublie pas de mettre ta casquette, pépère !

C'était charmant. Pierre en souriait encore.

Il veut en avoir le cœur net. Se lance :

— Mais je rêve ? Ne serais-tu pas jalouse, Géraldine ?

— C'est toi qui rêves, mon pauvre ami ; je suis simplement surprise, mais, au fond, satisfaite car je constate avec plaisir que tu te remets très vite de notre séparation imminente.

Coup de massue ; ses espoirs s'effondrent. Sa joie de granit s'effrite comme du calcaire. Il se ressaisit. Réfléchit. « *Lorsqu'elle parle ainsi, de manière aussi précise, qu'elle pèse tous ses mots, qu'elle les choisit afin qu'ils soient les plus justes possible, c'est qu'elle n'est pas tout à fait naturelle. Elle doute d'elle-même ; elle est jalouse. Elle m'aime encore un peu ; il faut en profiter... Attaquons !* »

— Et moi je te dis que tu es jalouse, Géo.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ton nez.

— Quoi mon nez ? Qu'est-ce qu'il a mon nez ?

— Arrête, on dirait Johnny qui hurle « Quoi, ma gueule, qu'est-ce qu'elle a

ma gueule ? ».

— Idiot ! Alors, mon nez ?

— Il grandit quand tu parles, comme celui de Pinocchio quand il ment.

— Et le parfum, c'est celui de qui, de Lady V. ?

— Non ; je ne la vois plus, tu le sais très bien. Tu m'as assez fait la leçon pour que je ne la rencontre plus ; tu m'as expliqué que ça te faisait de la peine ; j'ai obéi. Je ne voulais pas lacérer ton petit cœur d'artiste sensible.

Elle sourit presque gentiment.

— Ça, c'est sympa.

— Je ne suis pas méchant.

— Ça dépend des moments. Alors, ce parfum ?

— Rien. Nobody.

— menteur ! Tu mens comme tu respirez, Pierre...

Elle réfléchit. Deux minuscules rides se forment sur son front de blonde ; elle est adorable, au sortir du sommeil, à moitié nue. Elle semble humer l'air. Et reprend...

— Je suis bête ! Ce n'est pas le parfum de la Lady. Je ne le connais que trop, son parfum. Ce n'est pas le parfum d'une brune de toute façon, ni d'une dame mûre ; c'est le parfum d'une quarantenaire, d'une jeune quinquà tout au plus.

— Bravo ! Quel sens de la déduction, Hercule Géa ! Tu ne souffres pas encore de cacosmie.

— Quoi ? C'est quoi, cacosmie ?

— La perception d'une odeur, souvent une perception hallucinatoire...

— Arrête d'étaler ta culture de plumitif. On a l'impression que tu as été médecin.

— Je l'ai été, oui, en Indochine.

— Idiot ! Alors, si ce n'est pas Lady V., qui est-ce ?

— Une quinquà rousse. Exactement. J'ai dansé avec elle une bonne partie de la nuit, à L'Empereur, sous les yeux étonnés de Paulo et de Myriam que je n'avais pas revus depuis des lustres...

— Et tu t'es consolé dans ses bras. Enfin, entre ses cuisses ou entre ses fesses, tel que je te connais, salopard !

Il réfléchit. Tout lui avouer pour la rendre un peu plus jalouse ? « *Non, ce serait maladroit et ça la ferait souffrir inutilement. Laissons-la dans le doute. Nions... Elle ne me croira pas de toute façon...* »

— Même pas. Nous avons dansé. Point barre.

— Tu ne sens pas que son parfum, à cette garce... Je ne vais pas te faire un dessin...

— Là, tu souffres de cacosmie.

Elle rit, cette fois à gorge déployée.

— Bien docteur, je vous crois.

« *Elle plaisante ; elle plaisante avec moi. Elle m'aime peut-être encore un peu... Elle m'aime comme il y a longtemps, en ces temps bénis où nous nous entendions si bien. Où les gens disaient de nous que nous formions un couple exemplaire. Te souviens-tu, Géraldine ?...* »

*

S'en souvient-elle de ce joli mois de juin 2007 ? Le printemps décline en pente douce, comme l'été, chez Pierre Pelot. Point de touffeur folle, ni cagnard estival. Un temps à se marier. C'était justement ce qu'étaient en train de faire Clothilde, la nièce de Pierre, et Benoît, longtemps en couple, qui avaient tenu à officialiser leur union dans une ville de banlieue lointaine. Pierre et Géraldine faisaient partie des invités. Les gens les regardaient avec bienveillance. Lui, vieux mais élégant avec sa veste sombre et sa chemise italienne ; elle, jeune, fraîche, dans sa robe légère.

Le repas du soir se déroulait dans une maison de maître louée pour l'occasion, située dans un parc arboré. Les mets et les vins rendaient l'atmosphère détendue. Les langues se déliaient ; les barrières tombaient.

Bientôt, les convives comprirent que Géo était chanteuse de profession.

— Une artiste, un beau brin de fille et, paraît-il, une belle voix. Vous ne trouvez pas qu'elle ressemble un peu à Jane Birkin ? estimait à haute voix

une vieille tante, amie des arts et des lettres. Ce serait bien de l'entendre chanter, non ?

Ce fut elle qui déclencha l'incendie des demandes pressantes. Toute l'assemblée s'y mit de bon cœur :

— Géa, une chanson ! Géa, une chanson !

Les joues de Géa rosissaient. De plaisir ou de gêne ? Peut-être un peu des deux.

— Bon, puisque vous y tenez. Mais une, juste une. Ce n'est pas moi la vedette aujourd'hui, ce sont les mariés...

— Arrête, Géa ! On n'attend que toi. Tu nous ferais tellement plaisir..., avait répondu Clothilde, sa taille de guêpe serrée par le taffetas immaculé de sa robe de mariée.

Une guitare acoustique traînait par là ; Pierre s'en empara.

— « L'école est finie », c'est bien, non ? proposa Géa.

— Parfait, grande didiche ! Sois la plus Sheila possible ! La plus belle pour aller chanter.

— Ça, c'est Sylvie Vartan, mais tu peux compter sur moi, répliqua-t-elle en l'embrassant tendrement au coin des lèvres.

Et elle se lança. Elle se fit rapidement des couettes, ce qui eut un vif succès auprès du public improvisé. Et tout le monde reprit en chœur cette blquette non dénuée de charme. Elle se démenait, dansait avec grâce.

— Elle est géniale et elle est si jolie ! s'exclamait la vieille tante amie des arts et des lettres. Et ils vont si bien ensemble. Un beau couple. Ce n'est pas comme à notre époque ; aujourd'hui, la différence d'âge, tout le monde s'en fiche. C'est même très bien...

Les vieux parents de Pierre, eux aussi, semblaient heureux. Ils devaient penser que le prochain mariage eût pu être celui de leur fils et de la délicieuse Géraldine que tous deux adoraient.

Pierre se demandait s'il restait quelque part des photographies de tous ces instants passés, perdus, évaporés. De ce mariage ; des images fanées de ces éclats de rire. Des images sont nécessaires ; des enregistrements des voix, des sons aussi et même des capteurs d'odeurs (celle, un peu douceâtre, du

champagne qui s'évapore comme une eau de Cologne bon marché ; celle, âcre, du fauteuil de cuir qui se trouvait dans l'une des pièces où les danseurs, épuisés par les valse, les rumbas et autres paso doble, venaient se reposer ; celle, entêtante, de bouquets de fleurs que la mariée contemplait d'un œil absent) afin d'éviter l'uchronie, cette reconstitution fictive de l'histoire.

En revanche, il se souvenait qu'il existait une photographie du déplacement qu'ils avaient entrepris dans le Nord, aux confins de la France et de la Belgique, dans le parc magnifique de la Villa Marguerite-Yourcenar où Pierre avait été invité en tant que journaliste. Géraldine l'avait suivi par un dimanche après-midi un peu triste qui sentait l'automne, avec son ciel bas, ses nuages penauds, prêts à pleurer comme ceux d'octobre. Où se trouvait-elle cette photographie ? Dans un tiroir de la commode de la chambre. Il la revoyait. Lui, dans son imperméable crème, boutonné jusqu'au col à cause du froid, à un stand de livres, sous un auvent. Un pâle sourire sous les lunettes. À ses côtés, Géraldine penchée sur une revue, lunettes de soleil relevées sur sa chevelure. Que faudrait-il en déduire ? Certainement quelque chose, mais quoi ?

De retour, ils commencèrent à chercher des cartons afin de préparer l'emménagement imminent dans leur maison de la ville ouvrière et cheminote. Période heureuse dans l'esprit de Pierre ; période de création aussi. Il avait écrit pour Géo un spectacle pour enfants, *Le Pêcheur infini*, une histoire de pêche inspirée par sa propre enfance. Ces longues parties de pêche, dans la Vesle, en compagnie de son cousin dans la propriété de ce château de la Marne où leur grand-père était jardinier. Le grand-père était mort ; le cousin aussi. Le texte de Pierre suintait la nostalgie, la mélancolie. Géo chantait et racontait. Pour étayer son spectacle, il leur fallait des photographies. Ils partirent un matin de la fin du mois de juin vers ce minuscule village de la Marne, entre Reims et Châlons-en-Champagne, que Pierre s'obstinait à nommer Châlons-sur-Marne comme au cours des adulescentes Trente Glorieuses. Leur ami photographe, qui avait adoré le texte, s'émerveillait des moindres détails, des moindres paysages. Il voulait tout savoir, tout voir, tout photographier. Là, un pont minuscule sous lequel était passé, un été des années 1960, un énorme chevesne. Là, une petite plage de graviers qui s'était formée dans une courbe de la rivière et où les vairons, vifs, ressemblaient à de noiraudes étincelles. Géo aussi questionnait Pierre.

Elle disait qu'elle voulait s'approprier les lieux, les sentir, pour mieux en restituer le suc et l'atmosphère. Cette terre crayeuse faisait monter les larmes aux yeux de Pierre. Il ne disait rien, silencieux comme un animal, mais il savait bien que rien n'était plus comme avant, que le merveilleux de l'enfance était mort. Mort comme son grand-père, comme son cousin. Il eût voulu visiter la propriété du château, remettre ses pas dans les leurs. Ses pas d'adulte dans ceux de l'enfance. Mais la châtelaine, vieille dame intraitable au cœur sec, n'avait rien voulu savoir et avait catégoriquement refusé qu'ils entrassent dans son domaine. Alors, Pierre s'était avancé dans un chemin creux recouvert par la végétation ; il ne menait plus à rien et, en tout cas, sûrement pas à l'enfance. Le layon longeait un haut mur blanc. Le potager, impeccable, propre et ordonné dans les années 1960, était maintenant envahi par les herbes. Il avait dû se frayer un passage entre les ronces et les taillis pour parvenir jusqu'au portail rouillé qui donnait sur la Vesle. Là, à travers le grillage, il avait aperçu au loin le virage de la rivière, endroit précis où il avait capturé son premier chevesne. Il entendait, au loin, un chien qui aboyait. Il avait cru aussi entendre la voix lointaine de son cousin, le pêcheur de nuages. Sa gorge s'était nouée ; il lui avait fallu beaucoup d'efforts pour ne pas pleurer.

Autre déception : ils avaient passé leur matinée à photographier le vieux bar désaffecté où son cousin et lui allaient boire des Vittel-Délices par les chaudes journées d'août 1964 ou 1965, et acheter les articles de pêche. Les jolies boiseries du bar existaient toujours. La tenancière reposait depuis des années au cimetière. Pierre était fou de joie de retrouver tout cela. Mais, dans l'après-midi, le mari de la descendante exigea que les photographies ne fussent pas utilisées. Il craignait, disait-il, que les boiseries n'intéressent les brocanteurs peu scrupuleux. Le présent âpre et ses réalités « modernes » et mesquines broyaient l'enfance en pente douce. Peu importait : Géraldine et Pierre étaient encore heureux à cette époque. On pourrait même affirmer que leur amour atteignait son point culminant.

Sur le chemin du retour, ils s'arrêtèrent à Reims. Pierre adorait cette ville ; Géraldine aussi. Lui se souvenait des escapades qu'il y faisait, en compagnie de son cousin, au cœur des *seventies*. Ville de champagne, avec ses bars louches, ses presque bordels dus à la présence des bases américaines. Il tint également à passer avenue de Laon pour constater, non sans amertume,

qu'aucune plaque ne mentionnait que son écrivain préféré, Roger Vailland, avait résidé, adolescent, dans l'une des jolies maisons avec bow-window.

— Tu vois, Géo, là-haut, dans cette chambre, Vailland invitait Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal à mener à bien quelques réunions secrètes et ésotériques du groupe des Phrères simplistes, en vue de fonder le Grand Jeu, mouvement littéraire et poétique parallèle au surréalisme... Et là, aucune plaque sur cette maison. Rien. Comme si tout cela n'avait jamais existé. La France n'a plus de mémoire. Ou, en tout cas, elle détient une mémoire sélective. Vailland avait été communiste, stalinien, libertin, consommateur de licornes, ces adorables petites putains délurées et vicieuses ; ça doit favoriser ce silence.

Elle l'écoutait, bouche bée, l'admirait peut-être. Elle n'acquiesçait pas, non ; elle l'écoutait. Était-ce lui, Pierre, qu'elle écoutait, qu'elle aimait en ces instants ? Était-ce le journaliste épris de littérature, d'histoire et de liberté ? Il ne le saurait jamais. Il se souvenait seulement de son regard azur, doux, dans la lumière de cette Champagne que tous deux aimaient tant.

Elle, elle se souvenait de sa vie d'avant, des années de jeune femme mariée qu'elle avait passées là, au côté de son époux. Une vie rangée, de surveillante de collège, puis d'enseignante de lettres.

— Une belle petite vie rangée, proprette, disait-elle, sans nostalgie particulière.

Elle demanda tout de même au photographe de les conduire dans la rue où elle avait habité. Personne n'échappe à ses souvenirs et au poids terrible du temps qui passe ; du temps qui fuit.

Le dimanche 1^{er} juillet 2007, Géraldine et Pierre faisaient l'état des lieux de leur nouvelle maison en compagnie du propriétaire, un homme charmant, ancien intermittent du spectacle, spécialisé dans l'éclairage des spectacles (de suite, il s'entendit très bien avec Géo), à la crinière neigeuse comme la toison immaculée de Portos.

— Vous allez être bien ici, très bien, leur dit-il, tout sourires.

Ils en avaient bien l'impression. Pierre s'imaginait déjà en jardinier modèle ; Géo rêvait d'investir la salle de répétition qu'elle avait projeté d'installer au dernier étage dans les combles aménagés.

Sur son agenda 2007, méticuleux, il avait même noté les numéros du compteur EDF (08100 30333) et GDF (0810 800801). En les additionnant, on trouvait respectivement 21 et 26. « *Les nombres du bonheur* », songeait Pierre, un peu niais.

Mercredi 21 décembre 2011 : 8 heures-9 heures

— J'ai faim ! dit-elle presque joyeusement.

« *Non, vraiment, ça ne lui coupe pas l'appétit* », pense Pierre.

Il la regarde s'éloigner. « *Quel cul ! Quel adorable petit cul ! Dire que je ne peux plus en profiter. Et peut-être que bientôt je ne le verrai plus. C'est affreux !* »

Il repense aux culs des filles qu'il a aimées, qu'il a possédées.

Celui de la Lady ; un cul de dame mûre, large mais élégant et encore ferme malgré les ans. « *Et cette exquise façon qu'elle avait de me l'offrir, de me le tendre comme une offrande. C'est, je crois, ce qu'elle préférait : m'offrir ses fesses.* » Des fesses blanches, laiteuses, agrémentées de taches de son ; « *des taches de vieillesse* », disait-elle, trop modeste.

— Mais non ! Arrête ! Tu as un cul splendide, répondait-il.

Et ce petit râle qu'elle avait toujours ; cette voix de gorge en couinant :

— Que c'est bon... Encore, encore... Que j'aime ça. Comme tu me prends bien...

Il lui léchait le dos, puis les perles de nacre de son collier de bourgeoise qu'il lui demandait de garder pendant qu'ils faisaient l'amour. Il adorait contempler les petites rides et les plis qui parcouraient le bas de son cou. Comme il la trouvait excitante, désirable...

Le cul d'Anita : haut, pommelé, à la peau ambrée, mate, due à ses origines espagnole et maghrébine. Le cul de Léa : juvénile, tendre et blanc, un cul de lolita. Et le cul de Fabienne, énorme, une croupe admirable de rousse flamboyante qu'il venait, quelques heures plus tôt, de dévorer. En repensant à Fabienne, un désir brûlant le traverse.

Il s'approche du lit de Géraldine, hume les draps ; ils sentent son odeur de grande didiche. Son odeur de nuit. Tous les souvenirs des culs de toutes ses filles, de toutes ses femmes, ses dames, se mélangent dans sa tête comme se seraient mélangées les fragrances des chairs et des plaisirs.

Il ne peut concevoir que Géraldine, sa Géraldine, l'abandonne ainsi. Il descend à son tour ; elle déjeune, se beurre un toast, boit une gorgée de café.

— Géraldine !

— Quoi encore ?

— Je ne veux pas que tu partes ; je ne veux pas que tu me quittes.

— Tu es têtu ! Tu ferais mieux de filer sous la douche.

— Pourquoi ?

— Tu sens la rousse de cette nuit.

— J'aime bien.

— Vieux pervers !

— Tu aimais ma perversité.

— C'est vrai.

— Tu ne l'aimes plus ? Tu disais pourtant qu'elle faisait partie de mon charme, et qu'avec ma perversité je te comblais.

Elle ne répond pas. Lui sourit doucement, presque gentiment. Elle pense à son nouvel amant. « *Que fait-il en ce moment ? J'ai terriblement envie de le revoir, de me donner à lui ; j'ai envie qu'il me prenne, qu'il me possède.* »

Elle referme les cuisses de peur que Pierre ne s'aperçoive de son émotion. « *Il pourrait penser qu'il en est à l'origine...* », sourit-elle encore, intérieurement cette fois-ci.

— Tu ne me réponds même pas. Tu penses à quoi ?

— À mon travail. Je dois répéter mon nouveau spectacle du cabaret. Luigi me l'a demandé avec beaucoup d'insistance. Et quand il insiste comme ça, tu le connais... Je n'ai plus qu'à obtempérer.

Elle a savouré son mensonge. Ce dernier l'a excitée encore un peu plus. Elle parle de son travail et ne pense qu'à son nouvel amant. Elle se sent dans la peau d'une garce ; ça lui plaît. Un frisson de désir la parcourt de la nuque

au bas des reins.

— Tu mens, Géraldine. Tu pensais à lui, à ton nouveau mec. Ose jurer que ce n'est pas vrai !...

— Non, pas du tout. Je rêve d'être seule pour pouvoir répéter. Lâche-moi, Pierre, tu deviens lourd.

Elle a légèrement haussé le ton pour faire semblant de se fâcher. Elle n'a pas du tout envie de se fâcher. Elle n'a qu'une envie : retourner se lover dans ses draps, penser à lui, à Jean, son accordéoniste. Et se caresser jusqu'à l'épuisement qui la rendrait presque amimique.

Elle beurre un dernier toast, l'engloutit.

— Alors, tu y vas ?

— Où ?

— Dans la salle de bains, pardi ! Tu en aurais bien besoin, je te dis.

— Non. Fiche-moi la paix avec la douche.

— Bon, alors j'y vais.

Elle se redresse, pousse la porte, s'enferme. Il entend le bruit de la douche. Il imagine l'eau qui dégouline sur le corps longiligne de la femme qu'il persiste à aimer.

Elle, elle ne pense plus qu'à Jean. Elle a terriblement envie de prendre le premier train pour Paris afin de le rejoindre. Elle l'appellerait, lui donnerait rendez-vous dans leur chambre de bonne de la rue d'Amsterdam. Ils feraient l'amour pendant des heures ; il lui donnerait du plaisir comme aucun homme à ce jour ne lui en a encore donné. Elle hurlerait ; il lui mettrait délicatement la main sur la bouche afin de ne pas ennuyer les voisins.

« J'ai envie de lui. Tellement envie de lui... J'ai envie qu'il me prenne... »

Elle place la pomme de la douche au niveau de sa nuque, laisse couler l'eau brûlante contre son corps. *« Que c'est bon... Il y a des mois que je n'ai pas été si heureuse. J'ai un nouvel amant, un homme mûr comme je les aime... Pierre, lui, je l'aimais comme un membre de ma famille. Comme un frère, un père, un cousin, un ami... »*

Pierre s'est assis devant le bol et les miettes de pain. La place est encore chaude. Il repense aux fesses de Géraldine. Sa chemise de nuit transparente ;

la culotte qu'elle n'a pas mise. Une bouffée de désir, une fois de plus, l'étreint, lui noue le ventre.

« Pense-t-elle à moi en prenant sa douche ? »

S'il savait. Mais il ne sait pas. Ou ne veut pas le savoir. Il est ailleurs... Au temps de leurs amours flamboyantes.

*

C'était en juillet 2007. Géo jouait en compagnie de Bouly, le claviériste du cabaret, dans un camping du Crotoy, station balnéaire de la côte picarde. Pierre l'avait accompagnée. Il faisait une chaleur étouffante. Devant la scène : une piscine. Pierre avait envie de se déshabiller et de plonger. Dans l'air : des odeurs de blé mûr, de chlore, de couscous bon marché qui sortent des tentes et des caravanes. Le public était familial, bon enfant. Géo interprétait ses grands succès du cabaret ; ses tenues étaient volontairement provocantes, très courtes robes, bas couleur chair, porte-jarretelles. Pierre la trouvait très sexy. Il n'y avait pas que lui. Les femmes la regardaient méchamment et surveillaient leur mari. C'était le jeu. Pierre, lui, contemplait ces femmes, ces mères de famille un peu blettes dont certaines ne manquaient pas de charme ; rien à voir, cependant, avec celui qu'instillait Géo, terriblement érotique. L'une d'elles, la cinquantaine bien tassée, le corps boudiné dans un maillot de bain une pièce orange, l'intéressait particulièrement. Non pas que cette femme fût plus attirante que les trois ou quatre autres dames qu'il avait repérées, non ; mais celle-ci, certainement dotée d'un fort tempérament amoureux, ou délaissée un peu plus que les autres par son mari, fixait Géo avec une telle méchanceté, une telle jalousie, que cela en devenait un cas d'étude.

Il commença par lui lancer un regard appuyé, plein de concupiscence. Comment allait-elle réagir ? Pour l'instant, elle ne l'avait pas encore repéré, entourée par deux marmots en bas âge, dont l'un portait un T-shirt à l'effigie de Johnny. Les gamins ne cessaient de brailler ; elle faisait à leur endroit de grands gestes, parfois menaçants, certainement dans le but de les faire taire.

« Ses enfants ou ses petits-enfants ? Certainement ses petits-enfants vu son âge, bien qu'on ait vu des quarantenaires devenir d'excellentes mamans.

Dans les deux cas, c'est intéressant : soit elle a commencé tôt ; soit elle repousse jusqu'aux limites de l'âge le plaisir et le désir. Dans les deux cas, cela témoigne d'une femme de cœur », songea-t-il, euphémique et un brin condescendant, manière d'anthropologue méprisable. « Je suis vraiment un fumier ; un vrai fumier. »

Cette dernière pensée n'était pas fausse. Mais Pierre avait deux excuses : le regard mauvais que jetait cette vieille garce vulgaire à sa chanteuse adorée ; le charme *cheap* que dégageait ce gros corps mal fagoté dont la chair-cellulite débordait de partout.

Il renouvela un sourire appuyé. Cette fois-ci, elle le vit. Elle hésita, puis lui répondit. Ses lèvres pulpeuses peinturlurées d'un mauve sombre pâteux s'ouvrirent pour laisser apparaître une dentition splendide. De grandes incisives écartées qui eussent pu faire penser à celles de la chanteuse Dani.

« On appelle ça les dents du bonheur. Ça promet ; j'ai tellement envie de m'amuser... »

Il s'avança vers la dame. Elle lâcha les mains de ses marmots, sourit encore à Pierre qui se présenta. Elle sentait le gel douche au monoï. Pierre crut reconnaître une odeur de chez Yves Rocher ou, peut-être, un savon entêtant de chez Roger & Gallet.

— Enchantée ! Je m'appelle Sue Ellen, fit-elle en tendant une main ornée de bagues dont certaines imitaient l'émeraude et d'une chevalière avec une tête de mort. (Pierre se dit qu'elle était peut-être fan des Rolling Stones en général et de Keith Richards en particulier.)

— Sue Ellen, comme le personnage de Dallas ?

— Oui, exactement. Mes parents adoraient cette série.

— Vous aimez la chanteuse sur scène ?

— Elle a du talent, une présence mais... comment dire ?

Elle cherchait ses mots.

— Comment dire quoi ? insista Pierre.

— Elle est si jolie. Trop jolie. Et cette gaieté, cette joie... c'est trop pour une seule femme. Il n'y en a que pour elle ; c'est gênant.

— Gênant ?

— Oui, gênant.

— Mais gênant pour qui ?

— Pour nous, les femmes et les filles du public. Nous qui nous levons tous les matins à 5 ou 6 heures pour aller bosser. Et elle, cette petite grue, je ne suis pas certaine qu'elle se lève aussi tôt...

— Et vous faites quoi dans la vie, Sue Ellen ?

— Ouvrière à la chaîne chez Brother & Turner, à Amiens. Pas très glorieux, crevant, mais je gagne ma vie.

— Ce sont vos enfants ?

— Vous êtes gentil... non. Mes petits-enfants. Ils n'arrêtent pas de gueuler ; j'en ai marre. Ce ne sont pas des vacances pour moi... Et pendant ce temps, ma fille et son mec vont danser en boîte. J'aimerais bien, moi aussi, danser en boîte plutôt que garder les mioches.

— Mais non, ils sont très mignons. Charmants... (Il hésita à franchir le pas, mais il avait tellement envie de s'amuser). Charmants comme leur grand-mère.

Elle sourit encore. Zoom sur ces belles dents écartées de Dani. Elle baissa les yeux. On eût dit que les tétons de ses seins énormes se dressaient.

— Merci, c'est très gentil.

Ses joues rosissaient.

« *C'est bon signe ; il faut continuer...* »

— Alors comme ça, vous iriez bien en boîte ?

— Oui, j'adorerais.

Elle observa un nouveau silence. Sembla contempler ses tongs vertes et les ongles de ses pieds vernis de noir. Puis...

— Vous savez, je danse encore. Même les slows. Et parfois avec des jeunes. Je plais encore.

— Je n'en doute pas un seul instant, fit-il d'un ton benoît. (Il se dégoûtait légèrement, se sentait dans la peau d'un salaud, d'un bêlître.) Vous voudriez que je vous emmène ?

— J'aurais adoré, mais avec ces deux-là ! répondit-elle, en désignant d'un

coup de menton les mioches qui trépignaient. Par contre, si vous voulez passer à ma caravane après le concert de la grue. Les deux lardons ont passé la journée à la piscine ; ils sont crevés. En un quart d'heure à peine, ils seront endormis. On pourra boire un verre et discuter. Mon mari ne revient que demain...

Pierre jubilait. Il tenait sa vengeance. En revanche, il sentait monter en lui comme une petite boule de regret de ne pas rejoindre cette grosse grand-mère dans sa caravane. (*« J'aurais, c'est sûr, passé un très bon moment... Mais non, je dois la punir, l'humilier, cette marâtre, cette Sue Ellen mauvaise comme une teigne, qui a pris en grippe ma Géo... »*)

Il la fixa d'un regard d'acier, de métal froid, glacial. Un regard de tueur fou.

— Cette grue sur scène, comme vous dites si bien, Sue Ellen, c'est la femme de ma vie. Vous ne méritez même pas de la voir sur scène. Vous la souillez avec votre regard de mégère.

Sue Ellen blêmit. On eût dit qu'elle était aphasique. Elle se reprit :

— Espèce d'enculé ! Que faisiez-vous alors à tourner autour de mes fesses ?

— Je n'ai aucun compte à vous rendre, Sue Ellen. Sachez seulement que je ne vous rejoindrai pas dans votre caravane, ni ce soir, ni jamais...

— Je vais tout raconter à mon mari ; il va broyer votre petite gueule !

— Racontez toujours. Je serai déjà loin. Adieu !

— Fumier ! Ordure ! Sadique !

— Pas mal vu ! Il y a de ça. Vous êtes sur la bonne voie, Sue Ellen, fit-il en s'éloignant après l'avoir gratifiée d'un rire sardonique.

*

Il se rendit à l'autre extrémité de la foule.

Entre deux chansons, Géo le regardait ; elle le trouvait séduisant. Sentait-elle que, quelques instants plus tôt, il l'avait si bien défendue ?

Lui aussi la couvait du regard. Romantique à ses heures, Pierre se disait

qu'il était en train de vivre une vraie histoire d'amour.

*

Il avait eu la même impression, quelques semaines plus tard, lorsqu'il l'avait suivie dans un studio de Creil, dans l'Oise, où ils avaient enregistré les chansons pour le spectacle *Le Pêcheur d'infini*. Pierre jouait les parties de guitare ; ils avaient trouvé des percussions dans le studio ; ce n'était pourtant pas prévu, mais ils les avaient insérées dans les compositions, et cela produisait le meilleur effet. Elle le félicitait, le trouvait inventif.

— J'aime les gens passionnés, ne cessait-elle de lui répéter.

Et elle se blottissait dans ses bras.

Pierre savourait ce bonheur simple qui, lui semblait-il, ne s'arrêterait jamais.

*

À la fin du mois d'août, Sue Ellen repassa en un éclair dans sa tête. Pierre assistait, dans une usine désaffectée d'un bourg paupérisé du presque Vimeu, au tournage d'un film dans lequel Géo avait trouvé un cachet de second rôle. Elle interprétait une jeune ouvrière. Une ouvrière comme Sue Ellen. Elle portait une blouse terne, bien boutonnée sur sa poitrine. Sa blondeur oxygénée contrastait avec l'environnement crasseux du bâtiment. Pierre, une fois encore, la trouvait charmante, désirable.

Elle l'était encore un peu plus, en ce début de mois de septembre 2007, quand ils décidèrent de prendre quelques jours de vacances. Destination : un petit hôtel des Vosges que leur avait conseillé leur ami Pierrot, un joyeux drille, vigneron, qui résidait dans un village près d'Épernay.

— Vous allez voir ; vous y serez comme des coqs en pâte ! C'est un coin très mignon, paumé, sauvage, et le cuisinier possède un talent fou.

Pierrot n'avait pas menti. D'emblée, Géraldine et Pierre tombèrent sous le charme des Vosges, montagnes douces et froides, plus modestes que les

Alpes et les Pyrénées, moins touristiques aussi. Pierre y retrouvait des atmosphères de la France de son enfance ; celles des Trente Glorieuses, d'une France d'avant qu'il aimait tant. Il ne se cachait pas pour ne point aimer la modernité et pour franchement détester les avant-gardes qu'il estimait « *prétentieuses et ridicules* ». Géraldine le brocardait gentiment, affirmant qu'il n'était qu'un vieux réactionnaire.

— Réactionnaire, peut-être bien ; ce que je sais c'est que je suis un Français définitif.

Un Français définitif. L'expression avait bien fait rire Géraldine qui, dès qu'elle n'était pas d'accord avec lui, lui lançait :

— De toute façon, toi tu n'es qu'un Français définitif !

Aucun des deux ne savait exactement ce que recouvraient ces deux mots.

Par la suite, dès qu'elle le traitait de « Français définitif », il ne pouvait s'empêcher de revoir ce minuscule village des Vosges où les dimanche 2, lundi 3 et mardi 4 septembre 2007, ils avaient été si heureux ; il revoyait, invariablement, la petite cascade située devant l'hôtel, exquise rémanence. Il retrouvait le goût de la cuisine traditionnelle que leur proposait l'établissement. Ils s'adonnaient à de longues promenades, insouciantes et légers, parmi les pins odorants qui recouvraient les pentes de ces montagnes ancestrales d'un bleu sombre qui lui rappelait le plumage des corbeaux.

Il ne s'agissait plus de vacances, mais bien de travail quand, deux mois plus tard, il entraîna sa compagne dans un reportage à Acy-en-Multien, dans le sud de l'Oise, sur les traces de Roger Vailland. Novembre et sa couleur de vieil étain correspondant si bien, dans la tête de Pierre, à Vailland. Il se souvenait de la lecture passionnée qu'il avait faite d'*Un jeune homme seul* dont il avait dévoré l'édition en livre de poche, au cours de la nuit du 6 au 7 octobre 1980. (La date était encore inscrite à l'intérieur de la couverture de l'ouvrage.) Longtemps, Pierre fut persuadé que la première scène, celle de l'accident du jeune narrateur, Eugène-Marie Favart, fils d'un ingénieur rémois, et d'un cycliste, ouvrier polonais, se déroulait en novembre. Il se fourvoyait ; la scène, d'une précision et d'une écriture remarquables, quasi minérale, se déroulait un après-midi de mai 1923. Jamais Pierre ne comprit pourquoi il s'était persuadé, pendant des années, que la scène se déroulait en novembre. La couleur fané de ce vieil exemplaire du livre de poche ? Le fait

qu'il l'eût lu en automne ?

À Acy-en-Multien, grâce à divers témoignages, Pierre réussit à retrouver la maison du père de Roger Vailland, géomètre de profession, franc-maçon. Il ne cessait de parler avec passion de l'écrivain, une sorte de logorrhée tissée d'admiration alors qu'il se trouvait là, devant la maison d'enfance du romancier, respirant le même air que lui.

Géraldine l'écoutait, subjuguée. Et devant la maison blanche et trapue du père de l'écrivain, il éprouva la même déception que celle ressentie, quelques mois plus tôt, devant l'habitation de Vailland adolescent, avenue de Laon, à Reims.

— Tu te rends compte, Géo ? Même pas une plaque signalant que Roger Vailland, l'un des plus grands stylistes français, est né ici même. C'est un scandale ! C'est honteux ! Mais que fait la Picardie ? Que font les élus picards ? Que font les enseignants de Picardie ?

— Calme-toi, mon Français définitif, fit-elle en l'embrassant tendrement avant qu'ils remontent à bord de sa voiture pour découvrir les délices de la vallée de l'Automne et les charmes médiévaux de Crépy-en-Valois.

« *Si ce n'est pas le bonheur, ça lui ressemble* », songeait Pierre en conduisant d'une main, alors qu'ils traversaient le petit village de Silly-le-Long. Sa grande didiche était à ses côtés ; il était bien.

Mêmes impressions, vingt jours plus tard, lorsqu'ils partirent, cette fois, sur les traces de Blaise Cendrars au château de Tilloloy, aux confins de la Somme et de l'Oise. C'est dans ce village que l'escouade de la Légion étrangère qu'il commandait combattit de février à mai 1915. Pierre arpenta l'entrée pavée du château de pierres et de briques, le livre *La Main coupée* en tête. Comme à Acy-en-Multien, il semblait ailleurs, l'esprit dans les étoiles de ses lectures adolescentes. Il se dirigeait, comme un zombie, habité d'une fièvre de connaissances, vers le potager. Géraldine le suivait sans rien dire. Il faisait froid. De la vapeur sortait de leurs bouches et de leurs narines.

Dans le potager, il écarta le lierre qui courait contre un mur blanc. Il se doutait de ce qu'il allait trouver. Une plaque mortuaire ; celle du soldat Eraso, que Cendrars nomme Rossi dans *La Main coupée*. Rossi, l'ours gourmand, éventré par une grenade allemande alors qu'il était en train de se goinfrer dans sa cagnat-tanière. Eraso, soldat du 3^e régiment de marche de volontaires

étrangers.

Devant sa découverte, un peu solennel, il prit la main de la femme qu'il aimait. Il la serra très fort. Et le silence qui s'ensuivit en disait bien plus long que le silence des plaques manquantes de l'avenue de Laon, à Reims, ou de la maison Vailland à Acy-en-Multien. Pierre détestait quand son pays manquait de mémoire. Oui, en cela, il était bien un « Français définitif ».

Mercredi 21 décembre 2011 : 9 heures-10 heures

Géraldine sort de la salle de bains. Elle a revêtu son peignoir blanc en éponge. Ses cheveux mouillés ruissellent. Des cheveux de blonde qui deviennent un peu plus foncés avec l'humidité. Pierre la trouve belle, désirable.

Il se traîne sous la douche. Repense à l'odeur de Fabienne ; lui ne s'en rend pas compte. Seule une autre fille peut la détecter. Il aurait presque envie de sourire. Les instincts basiques (pêche, amour physique, enquête journalistique poussée à la traque, etc.) l'ont toujours intéressé, voire diverti. Il n'en tire aucune gloire ; il sait même que ce n'est pas très reluisant. « *Qu'importe ; c'est comme ça ; je suis comme ça*, se dit-il. *Ce n'est pas pour rien que la petite Léa m'appelait Bad Guy. Sale type ; c'était assez amusant mais tellement juste, au fond...* »

Il tente d'avaler un toast. Ça ne passe pas. Pas faim. Une boule de nerfs lui noue la poitrine. Il a l'impression que cette boule est un gésier rempli de grains de stress comme ceux des volailles remplis de grains de blé et de cailloux minuscules.

La fatigue le mine. Ses membres sont engourdis ; pourtant, il n'a pas envie de dormir. Étrange sensation. Il n'a qu'un but : la convaincre de rester.

Elle passe devant lui, file dans le salon, se contemple dans la glace, ébouriffe ses cheveux avec une serviette verte sur laquelle est brodé en lettres italiques *Géraldine*, branche le sèche-cheveux. Bruit d'aéroplane qui lui rappelle les dessins animés issus des aventures de Tintin. Il veut lui parler. Attend qu'elle en ait terminé avec le sèche-cheveux. Il regarde ses seins qui pointent sous l'éponge du peignoir. Il a envie de les caresser.

Elle débranche le sèche-cheveux. Silence. Rien que le bruit doux et tiède du peigne dans ses cheveux.

— Géraldine ?

— Quoi encore ?

— Tu n'es pas très aimable.

— Je n'ai pas envie de parler. On s'est tout dit, je crois.

— C'est un peu court, non ? Tu veux partir, comme ça, me laisser, m'abandonner. Non seulement c'est un peu court, mais c'est aussi carrément léger comme attitude.

— Je ne te permets pas de me faire la morale.

— La morale ? Parlons-en de la morale. Tu as l'impression qu'elle est morale, ton attitude ?

— Et tu continues... La morale et l'amour n'ont jamais fait bon ménage.

— On dirait du Gide.

— Pardon ?

— On dirait du Gide, l'écrivain.

— Merci... je ne suis pas tout à fait sotte ; j'ai enseigné le français, tout de même...

— Je sais ; tu étais tellement heureuse de pouvoir quitter ton métier pour devenir artiste. Intermittente du spectacle.

— Tu te moques de moi ?

— Pas du tout. Je ne dis que la vérité.

— La vérité, c'est que tu voudrais me garder égoïstement à tes côtés, comme une bête de compagnie. Je suis ta petite chèvre ; tu es mon Seguin.

— Et le loup, c'est Jean, ton accordéoniste.

Elle se met à rire ; un drôle de rire, pas naturel.

— Et ça te fait rire ?

— Je ne vais tout de même pas pleurer. C'est drôle, reconnais-le.

— C'est ce que je disais, tu prends tout ça avec une incroyable légèreté. C'est un peu facile. On dit qu'on aime, qu'on adore ; on achète une maison. On se pacse. Un accordéoniste passe. Et tu envoies tout en l'air. Si ce n'est pas de la légèreté, qu'est-ce que c'est ? Dis-moi !

— Je n'ai rien à te dire de plus ; cesse de me juger. Tu me fatigues.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

— Répéter pour le cabaret. Je te l'ai dit : Luigi m'a demandé de travailler un nouveau répertoire.

— Je sais tout ça ; je ne parlais pas de l'immédiat. Qu'est-ce que tu vas faire, plus tard ? Après ?

— Après quoi ?

— Après ton éventuel départ.

— Pas « éventuel » ! Après mon départ. J'irai à Paris. C'est là-bas que tout se passe. Les producteurs, les maisons de disques, les salles, les cabarets intéressants. Tout, oui, tout est là-bas.

— Tu te fiches complètement de ce que je vais devenir sans toi ? Tu ne penses qu'à ta carrière, à ton art. Et à lui.

— Tu t'en remettras ; tu m'oublieras. Tu trouveras une autre fille.

— Facile. Reste ! Reste avec moi.

— Tu me harcèles à la fin ! J'en ai assez ; j'ai du travail.

Elle grimpe l'escalier quatre à quatre, le plante dans le salon. Il entend qu'elle branche son clavier, puis sa sono. Une mélodie de Fréhel rompt le silence. Géa pose sa voix par-dessus.

Pierre se laisse tomber sur le divan. Soudain, le chat Bébert bondit sur ses genoux, puis fonce vers Portos, lui mordille la queue et se sauve, les poils dressés sur la colonne vertébrale.

« Sacré Bébert ! pense Pierre. Dire que je risque de ne plus les voir, ces deux-là... Elle aime tellement les animaux qu'elle ne voudra jamais s'en séparer... »

*

Il pense à Russe, le vieux chat qu'il avait adopté quand il était encore marié. Russe avait d'abord séjourné chez son ex-épouse qui, allergique aux poils, avait dû s'en séparer, et le confier à un ami. Russe était un chat

exceptionnellement bon et très zen. Pierre, le plus sérieusement du monde, affirmait à qui voulait l'entendre que l'animal était bouddhiste. L'ami chez qui Russe s'était retrouvé avait un voisin, un ancien boucher, chasseur, qui l'avait pris en amitié, lui qui, pourtant, prétendait ne pas apprécier les animaux si ce n'était dans son assiette.

— Mais Russe est si sympa que je n'ai pas su résister, souriait l'ancien artisan. Parfois, j'ai l'impression qu'il réfléchit et qu'il va se mettre à parler.

Âgé d'une bonne quinzaine d'années, le pauvre Russe avait fini par contracter un sarcome. L'ami s'en était bien occupé, mais les frais de vétérinaire devenaient trop importants. Il avait donc proposé à Pierre de le reprendre, ce qu'il fit volontiers car lui aussi adorait ce chat bien singulier.

Il arriva un soir, dans la maison de Géraldine et Pierre, dans la ville ouvrière et ferroviaire. C'était en novembre. Pierre se souvenait parfaitement du temps humide, froid et brumeux. Russe, doté d'une mémoire phénoménale comme beaucoup d'intellectuels mystiques, reconnut sans peine son ancien maître, et le lui fit savoir en multipliant caresses et miaulements affectueux.

L'été, son grand plaisir était de faire la sieste dans les plants de pommes de terre que Pierre cultivait avec passion. Russe ne se reposait pas ; il méditait. Enfin, c'était ce que disait Pierre qui, parfois, allait le surveiller. Il n'eût pas été étonné de le voir tenir entre ses pattes douces, aussi douces que la chair des patates douces, un livre de Kierkegaard ou de Gurdjieff.

Le pauvre Russe vécut encore deux ans auprès de Géraldine et Pierre. Il mourut un soir de premier de l'an, victime d'une crise d'urémie. Ils en furent tous deux très affectés.

Quelques mois plus tard lui succéda l'inénarrable Bébert, humoriste de profession, taquin indécrottable, gentil tortionnaire du chien Portos.

Tant Russe que Bébert contribuaient à leur bonheur de couple. Un bonheur qui en cette année 2007 atteignait son apogée. Géa enchaînait concerts et spectacles ; elle gagnait correctement sa vie. Pierre s'entendait très bien avec ceux qu'il considérait comme ses beaux-parents bien qu'il ne fût pas marié avec leur fille. La mère de celle-ci voulut qu'on fêtât son anniversaire au cabaret où se produisait sa fille. Luigi, très en forme, leur fit un accueil tonitruant et italien. L'atmosphère était conviviale et joyeuse. Pierre se disait que tout cela jamais ne s'arrêterait. Que c'était impossible...

Il était heureux de retrouver l'équipe du cabaret ; cette sorte de cirque de campagne immobile. Bouly, grand, blond, carré, le visage poupin, éclatant de santé, chantait Elvis Presley et Michel Delpech avec entrain, martelant son clavier. Furioso, petit homme malicieux, bricoleur de génie, présentait son nouveau tour de magie. Au son d'une chanson de Johnny Hallyday, il démultipliait les baffles d'une sonorisation plus vraie que nature. D'une enceinte, il en sortait une autre, et cela se reproduisait au moins dix fois ! Claudine, la femme de Luigi, tout sourires, était aux petits soins pour la famille de Géo.

Le spectacle *Le Pêcheur d'infini* était demandé. En décembre, ils se produisirent dans un IME devant un public d'enfants en grande difficulté à qui ils procurèrent un peu de plaisir. Géo avait pris en affection une petite fille, douce, fragile et très blonde. Elle disait qu'elle eût pu être sa fille. Pierre trouvait cela touchant et se demandait s'il ne s'agissait pas là d'un appel pour qu'ils eussent un enfant. Il fut un peu déçu lorsqu'il lui fit part de ce qui lui trottait dans la tête. Non, Géo ne voulait pas être mère. Surtout pas !

— Avec ma vie de bohème, ce ne serait vraiment pas raisonnable, répondit-elle. En revanche, je l'adopterais bien, cette petite...

Malgré ses nombreux projets parallèles (*Le Pêcheur d'infini*, *Lady V.*, meneuse de revue au cabaret, etc.), Géo n'en oubliait pas pour autant sa carrière personnelle de chanteuse. Pierre gardait en tête l'émission de télévision qu'elle avait donnée à une station départementale de l'Aisne. C'était en janvier 2008 ; ils avaient dû se lever très tôt car l'émission était enregistrée à 7 h 25. Pourquoi 7 h 25 ? Mystère.

Pierre détestait se lever tôt ; il n'aimait pas l'aube qui lui procurait un malaise indescriptible, proche de la nausée. Un matin d'hiver, pâle, froid ; d'un froid sec mais non lumineux. Leur voiture sur la route nationale 44. Ils cherchaient les locaux de la radio. Géo à ses côtés, silencieuse, concentrée. Elle n'était pas encore habituée aux interviews. Pierre tentait de la rassurer. En vain : le tract la tendait.

— T'inquiète ! Ça va aller. Réponds le plus simplement possible, le plus spontanément ; ne réfléchis pas trop mais prends ton temps.

Elle ne disait rien ; elle le regardait gentiment, avec reconnaissance. Elle sentait bien qu'il faisait le maximum pour elle ; il ne l'agaçait pas encore à

cette époque-là. En janvier 2008. Leur amour avait encore de beaux jours devant lui.

Ce fut au cours du même hiver, quelques semaines plus tard, qu'ils furent invités à dîner chez Pépa, la copine peintre de Géraldine, et son compagnon Jean-René. Leur splendide maison, une ferme rénovée, se trouvait dans un village situé à une vingtaine de kilomètres de leur ville, en pleine campagne. Jean-René, un puissant homme d'affaires, leur fit faire la visite du propriétaire. Pierre semblait impressionné par le luxe, les murs ornés de tableaux de bon goût, la salle de musculation. Puis ce fut l'atelier de Pépa, s'y trouvaient des toiles où elle avait peint des nus de Géo. Pierre se demandait ce que pouvaient bien se raconter le peintre et son modèle dans ces moments d'intimité et de création. « *Parlent-elles seulement ?* », songeait-il. Il l'imaginait se déshabillant pour la première fois devant l'artiste, une brune magnifique. « *La brune devant sa toile ; la blonde prenant la pose dans une absolue nudité...* » Cette pensée le troublait.

Géraldine semblait très à l'aise, rayonnante et heureuse tout au long du dîner. Pépa et elle papotaient comme deux gamines. Pierre faisait connaissance avec Jean-René, un type solide, équilibré, plein de bon sens. Chasseur.

— Ça ne te dérange pas que je sois chasseur, au moins ? lui demanda-t-il. Je sais que les journalistes ne nous aiment pas trop, sauf ceux de la presse spécialisée.

— Bien sûr que non ! Moi, j'adore la pêche. On est donc un peu cousins de passion...

Ils se mirent à rire et se serrèrent la main tandis que Géraldine et Pépa, amies d'animaux, les regardaient d'un œil noir.

Les mets étaient de qualité. Le repas terminé, ils passèrent au salon. Ils s'enfoncèrent dans des divans moelleux et immenses ; Jean-René activa une chaîne dernier cri et capta ses nouvelles trouvailles sur Internet.

— Je suis abonné ; je paie. Je suis dans la légalité. Je pense aux droits des artistes, moi ! fit-il en gratifiant les filles d'un clin d'œil.

— Ça, c'est mieux que la chasse, crut bon d'insister Pépa.

— Je ne fais pas grand mal, tu le sais bien. C'est histoire de prendre un bol

d'air et de me promener avec mon chien...

— Ils disent tous ça ; toujours la même chose, protesta Pépa en se tournant vers Géo.

Puis, se tournant vers Jean-René :

— Rien ne t'empêche de prendre un bol d'air, de te promener avec ton chien, et de laisser les animaux tranquilles. C'est vrai ça, qu'est-ce qu'ils t'ont fait à la fin ? Tu ne manges même pas le gibier que tu massacres. C'est du sadisme !

— C'est faux ! J'adore le garenne, la perdrix, le lièvre, le sanglier... C'est toi qui refuses que je les cuisine et d'en manger.

— Tu n'as pas beaucoup insisté !

Jean-René lui décocha un sourire plein d'amour, puis haussa les épaules.

— On ne les refera pas, chuchota-t-il à l'endroit de Pierre.

Géraldine se mit à son tour à attaquer :

— Toi, en revanche, tu le manges ton poisson ! Et tu ne te gênes pas ; tu ne me demandes même pas si ça me tord le cœur ou pas. Tu n'es qu'un barbare !

— Il n'y a rien de plus fin qu'un filet de perche, qu'un sandre, qu'un brochet au beurre blanc... J'adore.

— Tu es un monstre. Tu devrais avoir honte ; tortionnaire ! Homme cruel !

Puis, à Pépa :

— Tu sais que quand il pêche au vif, l'hiver, il plante un énorme hameçon à trois dents dans le dos des petits gardons pour attraper les brochets ! Ce sont vraiment des pratiques d'un autre âge. Jamais une fille ne ferait ça ; nous sommes tout de même plus civilisées qu'eux, tu ne trouves pas, Pépa ?

— Ne m'en parle pas !

Pierre et Jean-René ne les écoutaient plus. Ils savouraient les chansons de quelques vieux groupes des *seventies* que J.-R. avait dégotées sur Internet : Jethro Tull, King Crimson, Gong...

— Notre jeunesse ! soupirait Jean-René tout en confiant qu'il regrettait d'avoir mené sa carrière dans le monde des affaires. Ce qui m'intéresse, c'est l'art, la musique, la littérature...

Pierre trouvait Pépa et Jean-René très attachants. En fait, il était ravi de faire la connaissance d'autres personnes, grâce à Géo. Ce fut le cas, quelques semaines plus tard, lors d'un concert de la chanteuse RoBERT, à Lille, où elle l'avait entraîné. Il savoura très moyennement le spectacle. En revanche, il sympathisa avec le garçon qui, à la fin du concert, vint héler Géo. C'était un type de son âge, doux et réservé qui, confia-t-elle par la suite, était terriblement amoureux d'elle. Tous trois s'étaient rendus dans une brasserie près de la gare. Le garçon, au début, était gêné par la présence du compagnon de la fille qu'il désirait depuis des années. Pierre le comprit vite et le mit à l'aise. Il était habitué à ce que d'autres courtisent et désirent sa grande didiche, sur scène toujours courtement vêtue et seulement un peu plus dans la vie quotidienne. En sortant de la brasserie, ils avaient pris un chemin sombre et lugubre qui longeait les voies ferrées. Puis ils s'étaient séparés là, le jeune homme seul, tel un personnage de Roger Vailland, reparti vers sa destinée.

— J'espère que tu n'es pas jaloux au moins ? lui demanda-t-elle sur le chemin du retour.

— Je devrais l'être ? plaisanta froidement Pierre.

— Pas du tout ; il m'aime mais je ne lui ai jamais cédé ; il ne s'est jamais rien passé entre nous.

— Ne t'inquiète pas ! C'est un type adorable et élégant. Jaloux ? Bien sûr que non !

Elle s'était approchée de lui, l'avait tendrement embrassé au bord des lèvres. L'asphalte de l'autoroute A1 brillait sous les lampadaires. Ils étaient en train de quitter Lille un soir de février 2008. Ils s'aimaient encore.

*

Fin de l'hiver 2008, Géo désespérait.

— Pas moyen de trouver un bassiste. Que vais-je devenir, Pierre ? exagérait-elle.

— Moi, j'en connais un.

— Qui ?

— Moi.

— Toi ?

— Oui. Je suis déjà guitariste. Je vais m'acheter une basse, prendre quelques cours pour le doigté. Et je deviendrai ton bassiste.

— Super !

Il tint parole. Début mars, il se rendit à Paris, dévisagea les vitrines de tous les magasins d'instruments de musique de Pigalle. (Cela lui rappelait ses seize ans ; il avait acheté, chez Victor Flore, une pâle copie de Gibson SG de marque Elie Sound ; des bouffées de bonheur lui remontaient à la tête. Une joie simple, enfantine ; une fierté aussi. Lui qui n'aimait que le rock et le blues avait dû faire des bals pour amortir la précieuse acquisition.) Cette fois, c'est la porte du magasin California, rue de Pigalle, qu'il poussa. Il souhaitait une basse légère, avec un petit manche qui ne demanderait pas trop d'efforts à ses doigts de guitariste. Il hésita entre une Epiphone Viola et une Höfner Contemporary. Ce fut avec cette dernière qu'il repartit.

— Regarde comme est belle ! Une vraie princesse ! fit-il en la sortant de son étui devant Géo.

— Superbe ! Magnifique ! Je suis si heureuse.

Et elle l'embrassa tendrement sur la joue. Ces effusions n'étaient pas rares à cette époque.

— Je sais maintenant ce qu'il me reste à faire...

— Quoi ?

— Prendre des cours. Je me donne trois mois pour acquérir les rudiments. Je vais aussi m'acheter un ampli d'occasion.

Une fois encore, il tint parole. Le vendredi 6 juin, il accompagnait Géo et Lame A, joueur de scie musicale et compositeur expert qui donnait souvent des concerts avec Géo. La prestation avait pour cadre un caveau de la rue des Martyrs. Il n'y avait pas foule ; une trentaine de personnes tout au plus. Qu'importait : Géo et Lame A furent ravis de ce concert. Pierre et sa belle Höfner avaient assuré la partie. La vie, pour eux, était belle. Ils s'aimaient en musique ; c'était délicieux.

Mercredi 21 décembre 2011 : 10 heures-11 heures

Pierre se lève du divan. A-t-il seulement pensé ? A-t-il dormi ? A-t-il rêvé ? Il ne sait plus très bien. Il entend les hauts talons de Géo qui frappent sur le plancher. Puis la mélodie de « Rouge-Rouge », la chanson de Christie Laume. Géo chante à gorge déployée ; cette mélodie joyeuse, *sixties*, lui va bien aux cordes vocales. Soudain, elle s'arrête. Et part dans un fou rire. D'habitude, cela aurait mis Pierre de bonne humeur et l'aurait fait sourire. Il sait que sa compagne, belle nature, s'ébroue souvent dans des fous rires incoercibles. Mais là, non... Il n'a pas envie de rire.

« Pourquoi rit-elle comme ça ? Mais pourquoi rit-elle dans des circonstances pareilles ? Elle se fiche de moi, ce n'est pas possible autrement », pense-t-il.

Il enjambe Bébert et Portos, monte l'escalier quatre à quatre. Le voici devant elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? fait-elle, effarée.

— Et tu oses me demander ce qui se passe ? C'est plutôt à moi de te le demander...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle s'assoit sur le tabouret devant le clavier de son synthétiseur. Il y a des plumes roses de son boa par terre. Pierre trouve ça craquant. Adorable. Mais il n'a pas envie de rire et encore moins de s'attendrir.

— Tu t'es entendue rire ?

— Quoi ? (Elle fronce les sourcils ; ses yeux azurins deviennent bleu acier, bleu de colère.) Je n'ai plus le droit de rire, maintenant ? C'est la meilleure ! Tu deviens complètement cinglé, mon pauvre Pierre. Il faudrait consulter.

— Je t'emmerde ! C'est toi qui devrais consulter. Tes fougades, tes lubies,

tes promesses, tes déclarations d'amour, puis tes déclarations de rupture... Je n'en peux plus.

— Je comprends bien. C'est pour ça que je m'en vais. Pour ne plus te faire souffrir, je te l'ai dit cent fois depuis mon retour de Paris, hier. Tu n'en peux plus ? Moi non plus. Ça tombe bien, non ? Quittons-nous et restons bons amis.

— Bons amis ? Quelle horreur ! Tu te fiches vraiment de ma gueule, Géo ! Tu prends cela avec une légèreté qui confine à la cruauté. Et pourquoi riais-tu comme ça ? Tu te fichais de ma gueule, c'est ça ? Allez ! Avoue !

— Tu es complètement barge ! Je riais à cause des paroles de « Rouge-Rouge », c'est tout. Je les trouve marrantes, ces paroles ; j'ai le droit, non ?

— Tu m'annonces que tu veux me quitter et tu rigoles en répétant. Ça ne te fait donc ni chaud ni froid qu'on soit sur le point de se perdre...

— Je n'ai pas dit ça, mais c'est comme ça. C'est la vie. Tu t'en remettras, je te dis.

— Et moi, je te dis que non. Je veux que tu restes.

Elle se met à rire de nouveau. Il a envie de la frapper. Se retient très fort.

« Je n'ai jamais frappé une fille de ma vie. Pourtant, j'en ai rencontré des emmerdeuses, des chiantes, des cruelles, des égoïstes, des dingues. Je n'ai jamais levé le petit doigt sur l'une d'elles. Un jour, j'ai préféré me fracasser le poing contre un mur. Jamais frappé une fille ; ce n'est pas à cinquante ans et quelque que je vais m'y mettre... »

En revanche, il se met à hurler :

— Tu te fiches de moi ! Tu mériterais que je...

— Que quoi ? Je mériterais quoi ? Tu me menaces ?

— C'est toi qui menaces de mettre les bouts. Cette idée m'est intolérable. Intolérable, tu m'entends ? Je ne te laisserai pas partir. Reste, je te dis !

Il hurle un peu plus fort ; elle pâlit. Elle se demande où cette situation va les mener. Il commence à lui faire peur. Ses yeux sont exorbités ; ses paroles hachées comme celles d'un homme ivre ou sous l'emprise de substances.

— Plus tu gueules, plus tu me dégoûtes ! Tu as l'air d'un enfant. D'un vieil enfant gâté.

Ces mots lui sont insupportables. Ils résonnent dans sa tête, se brisent sur les parois de son crâne.

— Un vieux gamin ? Tu es horrible ! C'est toi qui es horrible. Tu n'as pas de cœur, Géraldine. Tu n'aimes que toi, tes froufrous, ta musique, ta carrière ; il n'y a rien d'autre qui compte dans ta vie...

— Tu n'es vraiment qu'un enfant gâté ! Un vrai enfant gâté !...

Ces mots le rendent fou. Il s'avance vers elle, plus menaçant que jamais.

— Répète un peu pour voir ?

Elle est de plus en plus pâle. Il donne un violent coup de pied dans une valise qui contient de petits instruments de percussion. La peau d'un tambourin se crève dans un bruit mat ; des maracas vont valdinguer contre un mur en égrenant un bruit de pluie.

— Mon tambourin ! Sale type ! Tu as crevé mon tambourin !

Ce tambourin, il le lui avait offert, aux prémices de leurs amours. Il s'était rendu, un matin de printemps, au magasin d'instruments de la ville ; il avait passé presque une demi-heure à choisir l'objet. Il avait demandé au vendeur, un gros homme lippu au teint de porcelaine, de lui sortir tous les modèles qu'il avait en stock. Le type n'en revenait pas. On voyait bien qu'il se disait : « *Et tout ce temps perdu pour un simple tambourin !...* »

Il avait fini par lui dire :

— C'est pour la femme que j'aime.

Le vendeur n'avait même pas relevé ; il s'en fichait éperdument que ce modeste instrument fût pour la compagne d'un drôle de mec, plus très frais, pas très beau. Il rangeait ses tambourins et faisait grise mine ; il avait envie de ronchonner, se retenait. Pierre, qui s'en était rendu compte, avait, lui, envie de le gifler. Comme il a en ce moment précis envie de gifler Géo.

Il s'arrête de crier. Regarde le pauvre tambourin éventré, crevé, fichu. Comme leur relation. Pierre se rend compte que ce coup de pied a brisé les derniers bouts minuscules de leurs amours quasi défuntes. Il regarde Géo qui sanglote, la tête appuyée sur son clavier.

Il panique.

— Je me casse ! Adieu !

Il descend l'escalier. Elle relève la tête. Panique à son tour.

« Qu'est-ce qu'il va faire ? se dit-elle. Cinglé comme il est, il est bien capable de faire une connerie... »

Il regarde la belle lumière d'hiver à travers la fenêtre. Il se dirige vers la véranda, ouvre la porte, hume l'air. Il fait quasiment doux ; il devient fou.

« Un redoux, après le froid sec... Il n'y a rien de tel pour le brochet ! »

Il descend l'escalier de la terrasse, fonce dans l'espèce de petit local où sont entreposées ses cannes et ses affaires de pêche, marche dans la merde de chat. Jure comme un charretier.

« Encore un coup de Bébert ! Ce crétin n'aime pas l'eau. Il vient faire là quand il pleut ! Le porc !... »

Il remonte l'escalier de la terrasse, les bras chargés de sa goujonnière, de ses cannes, de sa musette lestée des hameçons, des bobines de fil, des cuillères, du dégorgeoir, du vieux paquet d'amorces Charlot. Il porte également la bourriche.

Il traverse la cuisine et le salon comme un possédé, claque la porte derrière lui. Le voici dans la rue. Il monte dans sa voiture. Démarre en trombe. Dans son bureau, Géraldine entend le moteur vrombir. Elle panique un peu plus, se penche à la fenêtre pour tenter de le voir. Trop tard ; elle ne peut apercevoir que l'automobile filer vers une destination inconnue. Elle a envie de téléphoner à Jean, son nouvel amoureux, ou à sa copine Pépa. Se retient. Elle sait bien qu'elle serait incapable de sortir trois mots cohérents.

« Il est devenu fou, songe-t-elle. Complètement fou. Il est bien capable de se flinguer... »

Il se dirige vers l'étang à très vive allure. Envie de musique. « She Said Yeah », des Stones ? « Never Mind The Bollocks », des Sex Pistols ? « Trop violent, trop rock'n'roll », se dit-il. *Il faut que je me calme...* » Envie de douceur.

Il opte pour « Puis-je ? », la version française de « May I » de Kevin Ayers. La voix de crooner du bel Anglais blond imprègne l'habitable. « J'étais perdu dans la rue / Fatigué et mal au cul. / J'ai vu un petit café / Avec une fille dedans / Et je lui disais... » Arrivée du sublime saxophone soprano de Lol Coxhill... Un son inimitable ; une lumineuse improvisation.

« Puis-je m'asseoir auprès de toi / Pour te regarder ? / J'aimerais bien la compagnie de ton soleil... » Arrivée de l'accordéon.

« *Mais qui est cet accordéoniste ?* », se demande Pierre.

Il se calme. Pense à Kevin Ayers qu'il avait vu, un soir de 1972 ou 1973 à la MJC de Noyon, dans l'Oise. Kevin, plus ivre qu'à son habitude, avait craqué son jean peau de pêche au niveau des fesses. Il en avait beaucoup ri. Cette évocation le détend. Il pense aussi à l'étang, au brochet qu'il espère bien capturer. Une étrange excitation animale l'étreint. Elle se mêle à des restes de colère. Le visage de Géa surgit. Puis disparaît. Il revient. Devient flou, se dédouble comme les petits personnages que l'orthoptiste diffuse dans son synoptophore. « *Géraldine, grande et jolie blonde, si seventies, pourrait être cette fille dans ce petit café du sud de la France où Kevin Ayers avait atterri, un jour des années 1970, du retour du Tibet...* », pense Pierre.

Et toujours la voix de Kevin ; cet accent anglais incroyable. Ce français qu'il manie, qu'il pétrir, comme il pétrirait les seins d'une fille, d'une jeune hippie française, dix-huit ans, vingt ans, du côté de Montolieu peut-être, dans l'Aude en tout cas. Oui, cette petite hippie pourrait être Géa.

« Je ne veux pas plus que ça / Non, ce n'est pas une grande histoire / Encore un beau sourire / Et après ça, je peux partir... Puis-je... »

Et cette basse, tenue par Kevin Ayers ; une basse ronde, précise, hanchue, mafflue comme la petite hippie qu'il convoite, dans ce café, au retour du Tibet...

« *Les seventies, toute une époque ; mon époque, rêve Pierre. Une atmosphère ; odeurs du bois tendre des guitares sèches et des douze cordes ; odeur de l'herbe douce, du shit, des Martini qu'on ingurgitait dans les arrière-salles des bistrots-dancings de province alors que les trains fondaient dans les nuits d'automne vers des destinations inconnues...* »

L'accordéon se mêle au saxophone soprano. Et cette basse bondissante, kangourou... Et le *talk over* de Kevin sur le solo fruité, langoureux et mélancolique de Coxhill.

Kevin : « Ah oui ! Je viens d'arriver du Tibet (NdA : il prononce "Tibête") ... Je suis vraiment seul ici... J'aimerais bien... Ce n'est pas que je veux t'emmerder... Je ne veux pas être entre tes reins tout de suite... Oui, oui... Ce n'est pas la peine de dire, pas la peine de parler... Je veux te voir, te

sentir... Oui, oui... Vive la banane ! »

La voix de Kevin Ayers... Le soleil qui se reflète contre le pare-brise. Il ralentit. La tête lui tourne. Il quitte la ville. La campagne resplendit sous le soleil d'hiver, éblouissant, laiteux. La tête lui tourne un peu plus ; il a l'impression d'être dans les années 1970. Géo naissait à peine, ou n'était-elle pas encore née... Son esprit s'envole...

*

Écoutait-il Kevin Ayers en ce mois de juillet 2008, au cours de la résidence qu'il avait effectuée dans le nord de la France, entre Lille et Dunkerque, à deux pas de la Belgique ? Il ne s'en souvenait plus. Ladite résidence consistait à animer des ateliers d'écriture journalistique à des enseignants. Un ami l'avait invité à postuler à cette activité agréable et bien rémunérée. Il était en compagnie d'un autre journaliste de Toulouse, Pedro, à l'esprit joyeux, positif, et à l'accent à couper au couteau, et un autre, Jean-Patrick, reporter dans un grand quotidien de centre gauche, pas antipathique au premier abord, mais qui, au final, se révéla assez fermé, en tout cas en matière culturelle.

Ils étaient tous les trois hébergés dans une maison de maître, propriété familiale d'une correspondante de guerre qui s'était distinguée au cours de la guerre d'Espagne, en 1936, puis au cours de la Seconde Guerre mondiale, pour faits d'armes dans la Résistance, puis en suivant les troupes alliées jusqu'au nid d'aigle d'Hitler. Elle avait ensuite couvert le conflit d'Indochine, puis la guerre d'Algérie, avant d'embrasser une carrière d'essayiste, de biographe et de mémorialiste. Décédée en 1984, cette grandeoureuse de la vie, de la bonne chère, de l'alcool, de la littérature et des hommes (son dernier petit ami était âgé de vingt-cinq ans alors qu'elle en avait soixante-douze) avait légué sa vaste propriété au ministère de la Culture afin qu'on y réalisât un lieu de résidence pour que des journalistes pussent y animer des ateliers d'écriture journalistique et, éventuellement, y mener à bien, en toute tranquillité, une œuvre écrite (rédaction d'un reportage au long cours, d'un livre, etc.).

L'idée avait séduit Pierre ; il avait postulé. Sa candidature, à son grand étonnement, avait été retenue. (Était-ce l'aide du camarade qui avait pesé

dans la balance ? Celui-ci, discret, n'en avait rien dit.) Ainsi, au cours des mois de juillet et septembre 2008, Pierre écrivait une série d'articles pour son journal ; ceux-ci constituaient une enquête en plusieurs volets sur la paupérisation des classes moyennes dans la société française, conséquences, selon lui, d'une gauche qui n'avait cessé, depuis le milieu des années 1980, de se « démarxiser » tout en se faisant le chantre irresponsable d'une économie libérale et capitaliste assez déplorable. Sa théorie, imparable, reposait en quelques phrases : « *Plus les riches devenaient riches ; plus les pauvres devenaient pauvres.* » Cela dit, il avait un peu honte d'écrire dans de si bonnes conditions, hébergé dans une chambre confortable, d'être si bien nourri grâce aux talents culinaires d'Agathe (cordon-bleu à l'ancienne, adepte d'une cuisine flamande un peu grasse, roborative mais délicieuse), et de pouvoir s'adonner à de longues promenades dans le parc boisé et dans les villages de cette Flandre souriante, généreuse, où les perches à houblon avaient bien plus fière allure que les horribles éoliennes qui déshumanisaient par leur métallique modernité les paysages de certaines contrées européennes.

En compagnie de Pedro, ils battaient la campagne, s'arrêtaient dans des estaminets perdus parmi les blés mûrs, dégustaient des potjevleeschs plantureux et des carbonades épaisses ; le Toulousain arrosait ces mets de bières d'abbaye, de Kriek, de gueuzes lambics, ou de simples pressions blondes à la mousse onctueuse, tandis que le Picard se contentait de bières sans alcool. Il résistait sans trop d'efforts aux appels du houblon ; il avait donné sa parole à ses proches. Il la tenait.

Les après-midi, il n'était pas rare qu'ils se rendent dans les musées environnants, et le soir à quelques concerts de rock ou de chanson. Pour tout dire, la vie à la résidence était un délice. Il s'en repaissait, conscient de la chance qu'il avait d'écrire dans de telles conditions.

Un seul incident assombrit le séjour. Un soir qu'ils étaient tous les trois à table, servis par Agathe, la discussion tourna à la littérature et au cinéma. Pierre crut bon de dire tout le bien qu'il pensait de Pierre Mac Orlan, de Pierre Benoit, des films des Charlots et de ceux où s'exprimait le regretté Louis de Funès. Jean-Patrick en fut fort courroucé.

— Tu oses défendre cette sous-culture de merde, ces expressions de bas commerce !

— Pierre Mac Orlan et Pierre Benoit étaient d'excellents écrivains, des conteurs remarquables. Louis de Funès et les Charlots continuent de me faire rire aux éclats, et ils ne font de mal à personne...

— De mal à personne ? Comme tu y vas ! Si, ils font du mal à la culture en général et à la pensée en particulier. Pendant que ces prétendus créateurs s'enrichissaient, accédaient aux jurys littéraires, ou obtenaient des récompenses auprès des critiques du cinéma et du public, Philippe Soupault ne vendait que sept cents exemplaires de ses livres dans la Blanche de chez Gallimard, Cioran était à peine lu, Claude Simon restait quasiment inconnu, et les grands créateurs de la Nouvelle Vague parvenaient à peine à réunir les budgets suffisants pour réaliser leurs films.

— Je n'ai rien contre Soupault ni Cioran, ni contre les cinéastes de la Nouvelle Vague ; ils ne sont pas incompatibles avec les créateurs que je viens de citer ; en revanche, j'en veux au Nouveau roman. Il est parvenu à effrayer les lecteurs populaires qui se sont, à cette époque, éloignés de la littérature française tellement elle devenait intellectuelle, élitiste, prétentieusement avant-gardiste. Chiantie pour tout dire !

Jean-Patrick, cramoisi, se leva de table, se dirigea vers son confrère Pierre. Voulait-il en découdre ?

— Tu injuries la culture française de qualité en défendant les marchands du temple !

— Et toi tu injuries la culture populaire !

— Je t'emmerde !

— Moi aussi, je t'emmerde !

Il s'en est fallu de peu qu'ils passent à des choses plus sérieuses, c'est-à-dire aux mains. Mais le bon Pedro veillait au grain : par ses mots fraternels, il calma les esprits. On passa au clafoutis qu'Agathe avait confectionné avec des cerises du parc ; on prit le café. Pierre et Jean-Patrick finirent par se serrer la main avant de regagner leurs chambres confortables.

*

Au tout début de la résidence, Pierre quitta la maison de maître pour se

rendre à Paris car il devait accompagner Géo et Lame A, qui donnaient un concert dans un club de la rue de l'Échiquier, près de la gare de l'Est. Il passa chez lui, prit sa basse Höfner et son amplificateur, et roula vers la capitale. Il faisait un temps magnifique ; il conduisait tranquillement, vitres ouvertes, profitait de ces instants. Ils étaient déjà sur place lorsqu'il arriva. Lame A astiquait la lame d'acier de sa scie musicale et tapotait sur le micro qui semblait défaillant. Pierre prit sa grande didiche par la taille ; elle se lova amoureusement dans ses bras. C'était presque le soir ; il faisait doux. Leur concert se passa dans la bonne humeur. Pierre était ravi de faire vrombir sa basse derrière les compositions très mélodieuses de Lame A, puis derrière celles de Géo. À la fin du concert, Pépa et Jean-René vinrent les saluer. Heureuses retrouvailles.

Ces instants étaient précieux ; il les savourait.

Puis il retourna dans le Nord, dans sa résidence studieuse. Géraldine, elle, partit, en compagnie de sa copine Françoise, dans le Sud, dans les Alpes-Maritimes, chez Simone et Paul, un couple d'octogénaires généreux, parents de leur copain Nico qui, entre-temps, était décédé, victime d'un accident cérébral. Son décès avait produit un choc terrible parmi sa famille et ses proches ; la visite des deux filles était aussi une façon de reconforter Simone et Paul qui souffraient en silence.

Géraldine appelait Pierre quotidiennement pour lui donner de ses nouvelles. Il s'isolait alors dans le parc, s'asseyait sous les charmes séculaires ; leurs conversations pouvaient durer des heures. Ils ne voyaient pas le temps passer. Parfois Pedro le surprenait au téléphone.

— Ah ! l'amour ! souriait-il du haut de son accent méditerranéen.

Puis il repartait d'un pas tranquille vers la maison de maître pour y terminer un article ou rejoindre un groupe d'enseignants qui suivaient un atelier d'écriture.

Un matin, Pierre reçut un appel extérieur ; il en fut étonné car personne n'était censé savoir où il se trouvait. C'était Lady V.

Sa voix, grave et sensuelle, le transperça d'emblée d'un désir pointu. Il ne savait y résister.

— Tu me manques, lui dit-elle.

— Toi aussi tu me manques.

— J'ai tellement envie de toi, chaton. Envie de ton corps, de ton odeur, de tes doigts sur moi, partout...

Pierre le savait ; il était incapable de résister aux appels rauques de sa vieille maîtresse.

— Puis-je venir te voir dans le Nord ? Juste un après-midi. Un après-midi pour nous deux. Rien que nous deux.

— Tu sais, Lady, ici les visites sont limitées, et l'accès aux chambres est un peu compliqué...

Il se faisait violence en lui parlant ainsi, car il mourait d'envie de la voir, de la prendre, de la suçoter et de se laisser faire sous les caresses expertes de la sexagénaire délurée.

— Je te paierai l'hôtel, mon chaton ; nous irons à Lille. Cette grande ville anonyme abritera nos amours illicites des regards indiscrets...

Au bout du combiné il entendait son souffle court ; on eût dit qu'elle haletait.

— Je t'en prie ; ne me dis pas non. Je n'en peux plus.

— Mais que font ton mari et tes deux maîtresses ?

— Mon mari joue souvent au tennis, et mes maîtresses sont en vacances.

— Je comprends...

— Alors ?

— Alors... viens, Lady ! Tu sais que je ne peux rien te refuser, et encore moins te résister.

— Tu es adorable, chaton... Vendredi, ça ira ?

— Parfait. Je t'attends de pied ferme.

Finalement, elle ne vint pas. Une amie proche était décédée, ce qui l'affecta profondément. Elle ravala ses désirs. Pierre retourna à ses travaux d'écriture journalistique et à ses ateliers.

Pierre commençait à s'ennuyer de sa grande didiche. Heureusement, elle vint le voir fin juillet, à la fin de la première résidence. Il alla la chercher en voiture à la gare du bourg. Elle descendit de l'autorail, joyeuse. Comme d'habitude, elle lui sauta au cou.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle. Tu as une mine magnifique. C'est même étrange comme tu as bonne mine. Tu rayannes !

— Merci, c'est gentil. Mais que sous-entends-tu en disant que c'est étrange que j'aie si bonne mine ?

— Je pense que soit tu n'en fiches pas une, soit tu as une ou plusieurs maîtresses. Tu en serais bien capable, salopard !

— Point, grande didiche ! Je bosse comme un fou, et je n'ai pas de maîtresses. Abstinence totale ! Je m'ennuie même de toi.

— J'ai une faim de louve !

— Une faim de moi ?

— Idiot !

— Filons à la résidence ! Agathe, la cuisinière, prépare une cuisine flamande délicieuse. Tiens, ça vient peut-être de là, ma belle mine !

— Dis tout de suite que je ne te fais pas bien à manger !

Ils se mirent à rire alors qu'il démarrait la voiture. Ils roulèrent à travers ces Flandres aux routes pentues et verdoyantes. Il faisait un temps magnifique. Il ne cessait de lui jeter des coups d'œil. Il matait ses jambes nues qu'elle croisait et décroisait avec grâce. Elle portait une robe d'été à motifs fleuris. À peine la revoyait-il qu'il avait déjà envie d'elle.

— Mais tu me mates ?

— Exactement ! C'est mal ?

Elle rit. Un rire sensuel.

— Bien sûr que non ; je trouve même ça mignon.

— Heureux de te l'entendre dire. J'ai l'impression d'être en prison et que ma femme vient me rendre visite. J'ai hâte qu'on se retrouve dans ma chambre, ce soir...

Elle rit encore ; Géraldine riait beaucoup.

À la résidence, il lui fit visiter la villa puis le parc. Géa trouvait l'endroit « délicieux ». Vers 19 h 30, ils passèrent à table. Pedro et Jean-Patrick lui firent un accueil chaleureux. (Depuis, Pierre s'était réconcilié avec ce dernier ; ils évitaient seulement de parler chanson, cinéma ou littérature.) Pierre eut même l'impression qu'il faisait la cour à Géraldine ; il ne cessait de la questionner sur sa carrière, le cabaret, ses concerts, ses compositions, et semblait intéressé par le fait qu'elle jouât de temps à autre avec Lame A, joueur de scie musicale et compositeur aussi progressif que dadaïste.

Agathe leur avait préparé des endives à la sauce blanche. Un vrai régal. Ils discutèrent jusqu'à fort tard dans la nuit. Et Pierre invita sa belle à monter dans sa chambre, sous les regards envieux de Pedro et de Jean-Patrick. Surtout de Jean-Patrick...

*

En août, il rentra dans leur maison de location de la ville cheminote et ouvrière. Il en profita pour aller à la pêche, lut beaucoup. Ils se rendirent à Paris car Géa était parvenue à décrocher un entretien avec le label-manager d'une grande maison de disques de la rue du Mont-Cenis, dans le XVIII^e. Celui-ci, un quadra brun et sympathique, avait écouté les maquettes qu'elle lui avait envoyées par la poste, et disait qu'il les avait appréciées. Il avait l'air sincère. Ils discutèrent une bonne heure dans son bureau dont les murs étaient constellés de disques d'or et de platine. Pierre et Géa espéraient la signature d'un contrat et la réalisation d'un disque. Le couperet tomba à la fin de l'entretien.

— Vous savez, la conjoncture économique actuelle n'est pas du tout favorable... J'aime beaucoup ce que vous faites, mais peut-être pas suffisamment pour défendre à fond votre talent. Restons en contact et, surtout, continuez à m'envoyer vos chansons...

Pierre sentait que Géa avait envie de pleurer. Lui se retenait pour ne pas morigéner ce label-manager qui, finalement, les avait fait se déplacer pour rien.

Malgré cela, le mois s'écoula paisiblement. Géa oubliait l'échec de la

maison de disques ; elle répétait un nouveau spectacle pour le cabaret et son propre répertoire. En septembre, Pierre retourna à la résidence dans le Nord. Cette fois, il était en compagnie de deux jeunes journalistes : l'une libanaise ; l'autre indienne. Adorables et gentilles toutes les deux. Il passa un mois dans une atmosphère féminine qui n'était pas pour lui déplaire.

À son retour, il travailla à la promotion de la carrière de Géo et lui trouva une interview sur une radio locale de Crépy-en-Valois. Ils partirent, un soir d'octobre, vers cette ville de l'Oise...

*

Pierre sort de ses pensées. Il a conduit sans y prêter attention, comme s'il avait été ivre ou sous l'effet de quelque psychotrope. Le soleil tape de plus en plus. Il se revoit encore au côté de Géo, lors du trajet en voiture qui les menait à Crépy-en-Valois. Les sombres forêts traversées ; ce chevreuil aperçu en bord de route. Cette soirée d'octobre noire et humide. Un sentiment de bonheur et d'insouciance. Comme si tout était encore à gagner. En chanson ; en amour. Un sentiment de bonheur et d'inconscience. Oui, plutôt d'inconscience que d'insouciance...

Insouciant, en cet instant présent, il ne l'est pas. Il emprunte un chemin plein d'ornières qui s'enfonce dans un bois. Des lapins de garenne se sauvent le long des talus sablonneux. Il passe sous l'autoroute. Il aperçoit la porte de l'étang. La perspective de la pêche le calme un peu. « *Tu n'es qu'un prédateur* », lui aurait dit Géraldine. Elle ne doit pas avoir tout à fait tort ; il le sait bien. Son cœur de pêcheur palpite comme celui d'un chasseur.

Mercredi 21 décembre 2011 : 11 heures-12 heures

L'étang, enfin. Pierre descend de la voiture. Laisse le moteur tourner. Des lapins se sauvent à toutes pattes en grappes rousses, duveteuses ; ils ont leur poil d'hiver. Il se trouve devant la porte, attrape le cadenas, compose le code (7952) ; le métal du portail vert est glacé. Pourtant, le soleil continue de briller. Il tente de compter combien de fois il a effectué ces mêmes gestes ; combien de fois a-t-il franchi ce portail ? Le portail de sa passion. Trente fois ? Cinquante fois ? Cent fois ? Difficile à dire. Il remonte dans la voiture. Son cœur, encore, palpite. La fatigue ? Le stress après la dispute qui l'a opposé à Géraldine ? L'excitation due à la pêche imminente ? Il n'en sait rien non plus ; ne veut rien savoir. Il est là, en pleine nature, à deux pas de cet étang auquel il a tant rêvé ces derniers temps. Il aperçoit l'eau qui scintille sous le soleil de presque midi. Rien ne bouge ; pas de vent. « *C'est bon signe, se dit-il. Ce redoux est idéal pour le carnassier.* »

Comme à son habitude, il emprunte le chemin cahoteux qui entoure l'étang. Il roule au pas, traquant le moindre détail, la moindre chasse de brochets ou de perches qui pourrait l'inciter à s'arrêter et à trouver la bonne place. Sa place. Rien ; pas le moindre frissonnement. La boucle est terminée. Il arrête son véhicule à l'endroit habituel, non loin du petit pont qui enjambe le fossé – un fossé fréquenté par des centaines de perches –, coupe le moteur, se munit de son matériel de pêche. Le voici qui se dirige vers la berge de l'étang. Il marche à pas de loup. « *On ne sait jamais, qu'un bec se trouve là, juste devant moi. Surtout ne pas l'effrayer ; rien ne doit indiquer ma présence...* »

Il commence par amorcer avec la Charlot, la plus classique, la meilleure selon lui. L'amorce de son enfance, quand il pêchait dans le canal de Saint-Quentin qui coulait dans la petite ville cheminote et ouvrière où résidaient ses

parents. Il se revoit en train de pêcher dans les pattes-d'oie, à cent mètres de l'écluse dont les chutes d'eau faisaient un bruit terrifiant. Il pêchait toujours dans la même patte-d'oie dans laquelle aboutissait un tuyau qui déversait un liquide dont il ne sut jamais la provenance. Ce qu'il savait, c'était que ce liquide provoquait des remous et que, grâce à l'amorce Charlot, il capturait des dizaines de goujons, des gardons, parfois des petites perches. Derrière son dos : les noisetiers qui, septembre revenu, donnaient des fruits à la coque presque rouge ; il s'en régalaît au goûter. Devant lui, le pont. Son père lui avait raconté que les Allemands y avaient installé des guérites dans lesquelles les sentinelles vert-de-gris contrôlaient les gens. Une espèce de ligne de démarcation. Sous ses fesses : les rails glacés des trolleys qui tractaient les péniches : toutes n'étaient pas autonomes car sans moteur, ce qui nécessitait qu'elles fussent tractées. Souvent, un vieux, ancien légionnaire devenu clochard, qui résidait dans une cabane située au cœur d'un petit bois peu éloigné, passait, portant sur son dos un sac de ferraille. Il s'intéressait à la pêche de Pierre. Quand il était saoul, il vociférait, prétendait qu'il avait appartenu à la division Charlemagne, pouvait être menaçant ; Pierre craignait la présence de cet homme hirsute, malodorant, couvert de cicatrices. (Le pauvre hère termina sa vie dans la mare d'une pâture, à côté d'un veau mort. Accident ? Meurtre ? Jamais on ne le sut ; il n'y avait pas eu d'enquête.) Parfois, des mariniers, à la barre de leurs péniches bataves ou belges, faisaient retentir leur sirène, émus peut-être de voir un si petit pêcheur. Pierre, à son tour, les saluait.

Cette bouffée de souvenirs d'enfance le comble. Il prépare l'amorce Charlot, en lance quatre grosses boulettes, déplie sa ligne à blanc (bouchon rondouillard, hameçon de dix-huit) et tente d'attraper petits gardons, rotengles ou brèmes minuscules qui lui serviront de vifs. « *L'eau est encore froide ; ce sera difficile. Ils sont tous au fond...* », songe-t-il.

Dix minutes passent. Soudain, une touche franche. Il remonte un petit gardon, le place aussitôt dans la goujonnière, relance aussitôt sa ligne à peu près au même endroit. Il n'attend pas longtemps : un autre gardon, un peu plus gros celui-là. « *Un gardon à brochet, pense-t-il ravi. Ils sont là, juste en dessous de mon bouchon ; ils sont tous là. Vive l'amorce Charlot !* » Il attend que sa goujonnière contienne une dizaine de poissons avant de se décider à monter la canne à brochet et celle à perche. Au bout de la première, il

accroche son plus gros gardon à l'hameçon à trois dents ; au bout de la seconde, équipée d'un hameçon simple de dix : le plus petit. Et il attend. « *J'ai assez de vifs* », se dit-il. Il range sa canne à blanc. Ses doigts sont poisseux à cause des asticots, précieux appâts qui ont éclaté sous le dard de l'hameçon de dix-huit, et à cause des écailles gluantes des vifs.

Il attend, contemple ses deux bouchons, le gros pour les brochets, le petit pour les perches. Le silence est troué par instants par les aboiements lointains d'un chien, par les piailllements de passereaux, par les plongées de cormorans, pêcheurs remarquables eux aussi, concurrents directs de Pierre et de tous les pêcheurs de la terre, car dévastateurs de la faune des étangs.

Jusqu'ici, il ne pensait plus à Géraldine ; le silence, l'attente, le fait de fixer ses deux bouchons conduisent son esprit vers la jeune femme. Il n'a plus de colère en lui ; la pêche le calme, l'a toujours calmé. Il se demande seulement ce qu'elle est en train de faire à l'instant présent. « *Répète-t-elle encore, la grande didiche ?* »

Exactement au même instant, elle pense à peu près la même chose : « *Mais qu'est-ce qu'il est en train de fabriquer ?* » Elle ne répète plus ; elle ne peut plus répéter. L'angoisse l'a envahie. Elle a peur ; une sorte de terreur noire, le sang noir de l'inquiétude tape contre ses douces tempes de blonde. « *Il est parti comme un fou ; il a claqué la porte. Il a fait vrombir le moteur de sa caisse. Il est à bout ; je sens qu'il va faire une bêtise. Il était tout pâle ; il n'allait vraiment pas bien. Suis-je allée trop loin ?* » Son esprit part en vrille. Elle l'imagine fonçant avec sa voiture droit dans le fleuve, vitres fermées, ou pendu à la branche d'un saule, ou le crâne perforé par une balle. « *Il pourrait emprunter un flingue ou un fusil à un de ses copains chasseurs sous un prétexte quelconque. Il ne manque pas d'imagination ; il pourrait raconter qu'il y a des rats dans sa maison, ou qu'il doit abréger les souffrances de son vieux chat malade, ou... que sais-je encore ?... Il pourrait aussi gober tout le contenu de sa boîte de Tranxène ou de Prozac... C'est si facile... C'est affreux ! Que vais-je faire ?... Je suis allée trop loin...* »

Elle ne sait plus quoi faire. Hésite à téléphoner aux policiers ou aux pompiers pour expliquer ce qui se passe. La prendrait-on au sérieux ? Téléphoner à ses parents ? Tout leur avouer ? Son désir de rupture. La fuite de Pierre à l'issue d'une grosse dispute. « *Non, ils ne comprendraient pas. Ils ne pourraient pas comprendre. Il y a peu de temps encore, chez eux, nous*

semblions si unis. Et ils nous aimaient tellement fort lorsque nous étions unis, l'un près de l'autre... »

Elle tourne autour de son clavier comme un cheval de bois autour de l'axe d'un manège forain. Elle regarde par la fenêtre, espère entendre le bruit de sa voiture. Que lui dirait-elle ? Ne craquerait-elle pas ? *« Je serais bien capable de lui dire qu'on repart, qu'il faut tout oublier... Je parlerai à Jean ; il comprendra... Non, c'est impossible ; nous sommes allés trop loin. Trop loin des deux côtés. Avec Pierre ; avec Jean. Je suis allée trop loin. C'est horrible. »*

Elle regarde ses robes de cabaret, ses costumes colorés, ses froufrous, ses bottines de demi-mondaine hautes et lacées comme celles des filles du Moulin-Rouge. Elle contemple son boa rose, celui avec lequel elle interprète avec brio *« La Grande Zoa »*, l'une des meilleures chansons françaises, œuvre du regretté Frédéric Botton. *« Pierre a raison, au fond ; je ne pense qu'à ma carrière. Je suis égoïste ; une artiste légère... Je me déteste. Je suis allée trop loin ; je lui ai fait trop mal. Il est brisé... »*

Lui vient l'idée de téléphoner à sa copine Pépa. *« Elle seule pourrait me comprendre, me conseiller... »* Elle compose le numéro sur son portable. Plusieurs sonneries dans le vide. Le cœur de Géo bat à cent vingt pulsations minute. Pépa finit par décrocher.

— Pépa ? C'est affreux !

— Quoi, ma chérie ? Que se passe-t-il ? Calme-toi. Respire !

— Pierre, c'est Pierre.

— Quoi, Pierre ? Que lui est-il arrivé ?

— Rien. Ou tout au moins, pas encore.

— Que veux-tu dire ?

— Nous nous sommes disputés. Une très forte dispute. Il est devenu comme fou ; il est parti en claquant la porte, et a filé en voiture je ne sais où. J'ai peur qu'il fasse une connerie...

— Et pourquoi vous êtes-vous disputés ?

— Je veux le quitter ; il ne l'accepte pas. J'ai peur, Pépa... J'ai tellement peur. C'est horrible !

— Calme-toi ! Calme-toi, Géo ! Il va revenir ; ne t'inquiète pas comme ça !

Pépa lui explique que ce type de situation lui est arrivé, il y a peu, avec Jean-René.

— On s'était engueulés si fort que lui aussi avait mis les bouts, très énervé. Et moi c'était encore pire car je savais qu'il avait son fusil de chasse dans la voiture...

Pépa raconte par le menu la dispute, et l'issue heureuse : le retour de Jean-René, calmé. Tranquille. Et même, pour détendre l'atmosphère, le câlin de réconciliation qu'ils firent tout de go.

Géraldine feint de se calmer mais, au fond d'elle, c'est toujours la tempête. Panique. Angoisse. Son estomac se tord ; sa bouche est sèche comme une pierre ponce. Pépa raccroche. Géo est seule avec la torture de l'inquiétude et le poids des remords de plomb.

Pendant ce temps, Pierre fixe toujours ses bouchons. Calme. Paisible. Il est bien, détendu, au bord de cet étang qu'il aime tant. Il entend les garennes qui détalent derrière lui. Il savoure l'odeur de vase qui se mélange à celle d'un feu de bois qu'un chasseur, un bûcheron ou un pêcheur a dû allumer non loin de là.

Il regarde ses bouchons. Son regard se trouble ; son esprit vagabonde...

Géo sur la scène du cabaret Les Années folles, à Gendremesnil. Il entend le rire aigu de Luigi, les notes virevoltantes du clavier de Bouly, les tours de magie de Furioso. Géo se rendait de plus en plus souvent au cabaret. Pierre avait l'impression que l'endroit l'aimait, l'aspirait comme une pieuvre clignotante, colorée, fluorescente. Il se demandait ce qu'elle y faisait au juste : « *Qu'est-ce qu'elle fabrique sans moi, loin de moi...* » Prémices d'une jalousie larvée ? Même pas. Il n'en était pas encore là, d'autant que, lorsqu'ils s'adonnaient à des projets en commun, tout se passait pour le mieux. « *Tout se rétablissait comme par enchantement* », songeait-il. Un exemple ? Le concert qu'ils donnèrent le samedi 25 octobre 2008 dans un club de Saint-Valéry-sur-Somme, en compagnie de Lame A et de sa scie musicale. Pierre adorait cette petite station balnéaire. Elle lui rappelait de doux souvenirs familiaux. Lorsqu'il était marié, sur les conseils d'un grand quotidien du matin qui avait publié une enquête sur les moules-frites des côtes françaises, avec classement, un restaurant du lieu avait tiré son épingle du jeu. Pierre

s'était empressé d'y emmener dîner sa femme et ses enfants. Ils avaient adoré les moules, très fraîches, cuisinées avec subtilité. Il gardait en mémoire le goût du remarquable muscadet sur lie. C'était si loin tout ça. Cependant, Pierre avait voulu retrouver l'endroit pour que Géo et Lame A puissent s'y régaler de moules. Les années avaient passé ; le restaurant était toujours ouvert, au même endroit, mais le décor n'était plus pareil. Le personnel non plus. Le chef était parti depuis longtemps. Ils avaient tout de même commandé des moules marinières. À peine sur la table, les fumets en disaient long. Une catastrophe. Une odeur indescriptible de pourriture. Pierre souleva le couvercle de la marmite. Tel un pilote d'essai, il tenta de goûter ; ce n'était pas mangeable ! Ils risquaient l'empoisonnement. Il appela le patron, lui dit ce qu'il pensait, l'homme en prit ombrage ; ils se disputèrent. Pierre, Géo et Lame A quittèrent les lieux. Pierre s'excusa pour ce contretemps. Géo, toujours positive, riait de bon cœur. Et alla jusqu'à le consoler car leur connivence était toujours au beau fixe.

Connivence encore lorsqu'elle l'accompagnait dans certains de ses reportages ; en décembre, il l'avait entraînée à Reims marcher dans les pas d'Yves Gibeau qu'il avait bien connu une vingtaine d'années auparavant. Il interviewa une dame, excellent écrivain, qui avait écrit sur Blaise Cendrars et avait très bien connu Gibeau, puis le patron d'une grande brasserie où le créateur de *Allons z'enfants* allait consommer des whiskys. (« *Au pays du champagne, lui, préférait le scotch !* », souriait le restaurateur.) L'homme en parla avec émotion, sensibilité. Et leur offrit du champagne. Géo était sous le charme... Elle le fut encore quand, le lendemain, ils se rendirent dans une commune des bords de Marne, dans le sud du département de l'Aisne, où ils interrogèrent un éminent photographe qui avait aidé Gibeau quand celui-ci connaissait des difficultés. Pierre adorait l'endroit ; il contemplait la Marne, large rivière aux eaux vert bouteille qui coulait entre les hectares de vigne. Il se souvenait que c'était dans cette commune que son regretté cousin, celui qui lui avait inspiré le personnage central du *Pêcheur d'infini* et qui s'était suicidé à l'âge de quarante ans, s'était marié. Il se revoyait en ce samedi de juin, ensoleillé et superbe. Son cousin, joyeux, heureux, en costume trois pièces avec, dans les yeux déjà, une légère lueur de tristesse qu'il dissimulait sous les rires excessifs... La dépression qui, au fil des années, le gangréna, et finit par l'abattre, était-elle déjà là, tapie en lui, tout au fond de son esprit ?

Il pensait à son cousin quand le photographe interviewé lui montra des photos d'Yves Gibeau, mais aussi, une, très belle, qui représentait l'écrivain et chroniqueur Bernard Frank, montant une route pentue, appuyé sur une canne, vêtu de son imperméable clair.

Sur le chemin du retour, en voiture, Géo confia à Pierre qu'elle envisageait de fonder un groupe yé-yé en compagnie du guitariste chanteur Lamfi, leur copain. Le groupe les Scoubidous était presque sur les rails... Géo se passionnait pour sa carrière ; elle rayonnait. Elle était encore attentive aux conseils de Pierre. Ils s'aimaient...

*

La pêche, toujours la pêche ; sa passion... Pierre repense à la résidence qu'il avait réalisée en compagnie de Géo et d'un guitariste comédien autour du spectacle *Le Pêcheur d'infini*. Elle se déroulait dans une ville moyenne, bourgeoise et commerçante, située à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de chez eux, non loin de la côte picarde. Pendant une semaine, ils s'y rendaient tous les matins. Les routes de ce début janvier 2009 étaient tantôt enneigées, tantôt verglacées. Pierre conduisait à vitesse réduite ; cependant, Géo était tendue, craignant l'accident de la route. Une autre fois, elle était encore plus tendue, et même carrément en colère. La raison ? Pierre avait oublié de refermer la fenêtre de leur chambre, et des chats de gouttière, peut-être des copains de beuveries du facétieux Bébert, s'étaient introduits dans la maison et avaient uriné aux quatre coins de la pièce. Puanteur insupportable ; odeur écœurante de baies de cassis écrasées, caractéristique des effluves de pisser des félins. D'où l'ire de la belle chanteuse. Pierre se sentait fautif ; il n'en menait pas large.

Heureusement, quelques jours plus tard, il se rattrapa aux yeux de son artiste en s'arrêtant sur la route pour secourir un goéland qui était gelé. Malgré les coups de bec et les battements d'ailes défensifs, il était parvenu à l'attraper, l'avait enrobé dans une petite couverture, et placé dans le coffre. Arrivés au centre culturel où avait lieu la résidence, Pierre s'était occupé de l'oiseau, l'avait réchauffé énergiquement, lui avait donné à boire et à manger. Dès que le volatile s'était remis d'aplomb, il l'avait relâché sous les yeux

reconnaisants de Géo qui, de ce fait, en avait oublié l'incident des chats pisseurs.

Un mois plus tard, Pierre était content d'étreindre sa jolie basse Höfner, en compagnie des Scoubidous, le groupe yé-yé que Géo avait eu l'idée de fonder avec le grand Lamfi, guitariste chanteur, Bouly, aux claviers et au chant, et Tonio, un Portugais multi-instrumentiste qui était ravi de s'adonner, pour ce projet, à la batterie, instrument qu'il jouait debout comme certains batteurs des *sixties*. Tous étaient heureux de se retrouver pour interpréter ce répertoire composé de reprises gaies, positives, légères. Parmi les bluettes, ils reprenaient « Sacré Charlemagne », « Papa t'es plus dans l'coup », « Da doo ron ron », « Mes mains sur tes hanches », « J'entends siffler le train », « Ticket de quai », « Twist à Saint-Tropez », « Souvenirs, souvenirs », « Comme un garçon », « Tu dis toujours oui », « Harley Davidson » et bien d'autres. Un vrai régal. Pierre y retrouvait les bien-aimées grilles et les douze mesures du blues, du rhythm'n'blues et du rock'n'roll car, souvent, ces chansons n'étaient rien d'autre que des adaptations françaises des standards américains ou britanniques.

Ce premier concert des Scoubidous eut lieu au Palais, l'un des restaurants de Paulo, le roi de la nuit, tenancier de L'Empereur. C'était une brasserie cossue qui, de temps à autre, accueillait des concerts. Dès qu'il eut vent de la création des Scoubidous et de la teneur de leur répertoire, il se manifesta.

— Je vous invite à venir donner votre premier concert au Palais. Je compte sur vous, avait-il dit à Géo et à Pierre. Et j'espère que vous me ferez du Sheila, du Sylvie Vartan, du Johnny et du Eddy... Toute ma jeunesse...

Ils avaient promis. Et avaient tenu parole. Le samedi 21 février 2009, les Scoubidous étaient prêts et installaient leur matériel près du bar, devant les tables des clients. Après s'être régalez d'une tête de veau sauce gribiche, spécialité de la maison, ils s'étaient lancés à l'assaut du public. Pour ce faire, ils avaient sorti le grand jeu vestimentaire : petits costumes années 1960, chemises à jabot et boots achetées chez Tim Bargeot, rue de Turbigo, à Paris, magasin de fringues spécialisé dans cette époque. Géo se faisait des couettes comme Sheila et portait de courtes jupes écossaises. Elle était adorable. « *Tout lui va, avec son corps de mannequin* », songeait Pierre qui adorait la frôler sur scène, lui tirer les couettes, la taquiner.

Le public, tout de suite, adhéra au projet. Les gens, des quinquas ou des sexas (mais aussi des jeunes découvreurs, curieux de cette musique qui leur paraissait exotique), dansaient, tourbillonnaient, applaudissaient à s'en fendre les paumes, réclamaient les chansons qui avaient bercé leur adolescence et sur lesquelles ils avaient connu leurs premières amours. Il en fut de même aux deux concerts suivants. Le premier eut pour cadre le cabaret Les Années folles car, tout comme Paulo, Luigi, le patron, n'avait pas résisté aux appels des sirènes du yé-yé. Il leur avait demandé un show d'une demi-heure. Ils avaient sélectionné cinq ou six morceaux phares ; là encore, vif succès, notamment grâce aux prestations courtement vêtues de Géo qui, le concert des Scoubidous terminé, fonçait dans les loges pour se draper des atours du cabaret Les Années folles et du french cancan. Pierre exultait, galvanisé par les succès du groupe, par les vrombissements de sa basse Höfner sur le manche de laquelle il effectuait des progrès notoires, par l'atmosphère chaleureuse, amicale, que dégageaient les membres du gang. Il était enivré par les parfums capiteux de Géo, par ses tenues extravagantes de belle diva des années 1960, tantôt starlette, tantôt femme fatale, tantôt gavroche. Artiste toujours et d'une générosité inouïe avec le public.

Le deuxième concert se déroula au restaurant l'Henri IV, un établissement situé tout près des hortillonnages, sur le chemin de halage de la Somme. Cent cinquante euros de cachet, certes c'était maigre, mais l'atmosphère était si singulière que personne n'y trouva à redire. C'était en mars ; le printemps approchait. À travers les fenêtres de l'établissement, ils apercevaient les eaux céladon de la Somme et des étangs sur lesquelles voguaient des barques encombrées de touristes. Les premières nuées de moustiques se formaient dans l'air. À l'intérieur du restaurant : une cheminée à foyer ouvert sur laquelle grillaient des perches et des bars... Géo rayonnait ; elle était fière de son groupe. « *C'est un peu mon bébé* », avait-elle confié, un soir, à Pierre qui en fut ému.

Ému, il le fut encore quand elle accepta de le suivre au Plessis-Bouchard, en banlieue parisienne, pour le baptême d'un petit-neveu de Pierre. Cette fois, le printemps était bien installé ; c'était en avril. Géraldine évoluait, délicieuse, dans sa robe légère. Ces instants « *de vrai couple* », comme il les appelait, lui étaient précieux. Et sa grande didiche semblait, elle aussi, les apprécier. Il en serait tout autrement quelque temps plus tard...

« *Un vrai couple* », c'était ce que pensaient également les consœurs et confrères du journal pour lequel Pierre œuvrait. Le responsable du comité d'entreprise, un Alsacien qui ressemblait à Brian Jones, avait eu la gentillesse de demander aux Scoubidous d'animer la fête du personnel au cabaret Les Années folles. Une façon de témoigner son amitié à Pierre et son admiration pour le talent de Géo. C'était le jeudi 30 avril 2009 ; il y avait un monde considérable dans le cabaret. Pierre s'était placé à l'entrée, près du vestiaire, et saluait, un peu gêné, les amis de travail. Il savait que, dans un instant, il devrait jouer devant eux. Cela à la fois le réjouissait et l'inquiétait. Qu'allaient penser de lui ses chefs de service, ses supérieurs hiérarchiques, en le voyant sur scène, habillé dans son petit costume des années 1960, le torse comprimé dans sa chemise rose fuchsia à jabot, et, aux pieds, les boots Black Suede Shoes pointues ? Lui qui s'efforçait, dans son travail, dans son attitude, de montrer un sérieux irréprochable... En fait, il s'inquiétait pour rien : leur set se déroula à merveille ; le personnel du journal fit une ovation aux Scoubidous. Pendant « L'école est finie », un ancien secrétaire général de la rédaction, ami de Pierre, monta sur la table et chanta à tue-tête, ravi d'entendre cette chanson qui avait bercé ses vingt ans. C'était indéniable : le groupe avait du succès ; son répertoire plaisait, changeait des « modernités » ambiantes, souvent froides et répétitives. Géo, une fois de plus, avait vu juste.

Un technicien de l'imprimerie du journal vint voir Pierre à l'issue du show, le félicita et le baptisa « Bassiste fou » ; une manière de lui faire savoir qu'il avait apprécié le jeu de scène de son ami journaliste.

Bassiste fou, certes, mais aussi mentor de sa belle. Lorsqu'elle se mit en tête de concocter un album, il se souvint qu'un de ses anciens amis, Julien Bressan, critique de rock, dandy, chanteur punk en 1977, menait à ce moment-là une carrière solo appréciée par l'intelligentsia parisienne.

— Sur ce disque, j'aimerais qu'il y ait un duo avec ta chanson « Les Mars ». Mais avec qui ? Et comment faire ? s'enquit-elle auprès de Pierre.

Ce dernier ne réfléchit pas longtemps.

— Excellente idée de reprendre « Les Mars » ; je l'ai écrite pour un duo, effectivement.

— Je sais, Pierre, mais un duo avec qui ?

— Julien Bressan.

— Bressan ? Tu le connais ?

— Je l’ai très bien connu. Je sortais de l’école de journalisme au milieu des *seventies*. Un stage dans une revue de rock. Je l’ai croisé. On a commencé par s’engueuler au sujet des Stones, et on s’est réconciliés autour des Them, des Flamin’ Groovies, et d’une certaine variété française qu’on aimait tous les deux. Je vais l’appeler...

— Tu ferais ça pour moi ?

— Pour Géraldine, non, car Bressan a du charme et j’aurais peur de la perdre. Pour Géo et sa satanée carrière, oui, je le ferais...

Une fois encore, elle lui sauta au cou. Elle lui sautait souvent au cou à cette époque-là.

Le mardi 9 juin 2009, à 10 heures, Géo et Pierre frappaient à la porte de l’appartement de Julien Bressan, à Pigalle. Il les avait invités afin d’enregistrer leur duo dans son home studio. Des guitares partout, des Gretsch, des Framus, des Gibson rares, des Fender, des Burns introuvables, des Martin sèches, une douze cordes inconnue, des percussions, un vieux piano, à terre des pédales de toutes sortes (distorsion, violin, fuzz, etc.) ; ils eurent tout juste la place de s’asseoir et d’attraper les micros. Géo semblait intimidée ; elle n’en menait pas large. Les retrouvailles entre Bressan et Pierre Chaunier étaient pourtant détendues. Ils évoquèrent les années punks, la dispute dans un café de la rue de Port-Mahon, à cause des Rolling Stones, alors qu’ils étaient ivres tous les deux, dispute qui fut interrompue par l’autorité naturelle du rédacteur en chef qui descendait dans le bar boire une bière pression. Et la littérature (Huysmans, Barbey d’Aurevilly, Remy de Gourmont et quelques autres) qu’ils aimaient un peu en cachette mais avec passion.

Julien Bressan était habillé comme au tout début des *seventies* ; nous étions pourtant en 2009. Bressan s’en fichait ; il cultivait son aspect dandy et s’était forgé une gueule à coup de speed et de shoots d’héroïne, substances qu’il avait su arrêter tout juste avant de sombrer. Son téléphone portable se mit à sonner ; myope comme quatre taupes dans le vent de Liverpool, il dut ôter ses Ray-Ban aviateur et coller son nez sur l’écran pour voir qui l’appelait de si bon matin. Il conversa quelques instants, sortit une Lucky Strike, et son Zippo. S’adressa à Géo pour lui demander ses intentions artistiques et

comment elle voyait leur duo. Elle osait à peine répondre. Pierre souriait intérieurement et la trouvait très craquante.

Ils commencèrent à chanter. Mais, à cause de soucis de micro, ils décidèrent de se revoir pour une autre séance d'enregistrement.

— Et pourquoi tu ne viendrais pas chez nous ? Moi aussi, j'ai un home studio. Qu'en penses-tu ?

Pierre était désarçonné par cet accès subit d'aplomb de Géo. Elle avait dû chercher tout au fond d'elle-même pour surmonter son trac ; Pierre trouvait cela attendrissant.

— Pourquoi pas ? Je regarde ça, et on s'appelle.

Chaunier n'en croyait pas ses oreilles ; il allait peut-être accueillir dans sa lointaine province Bressan le dandy qui avait la réputation de ne jamais quitter Paris.

— Il y a une gare, chez vous ? les interrogea-t-il sur le pas de la porte.

*

Ce fut en revenant de Paris que les soupçons de Pierre se cristallisèrent. Il trouvait que, depuis un certain temps, Géo était « ailleurs », absente, surtout à ses retours du cabaret où elle se rendait de plus en plus souvent. Il la soupçonnait d'entretenir une liaison avec Armand Duchamp, un technicien du son, arrivé depuis peu au cabaret. Pierre l'avait croisé deux ou trois fois. C'était un trentenaire athlétique, charmeur, entreprenant et dragueur. Un tombeur de filles. Pierre avait cru déceler entre eux une complicité qui l'avait interpellé. Lui qui n'était pas jaloux habituellement, même pas du tout (il était souvent mal placé), ressentait les premiers assauts du terrible sentiment. Il n'en dit rien à Géo ; il se retenait. Il se souvint d'avoir écrit à la page du jeudi 9 juillet 2009 de son agenda : « *Géo a-t-elle un amant ?* »

Pour l'heure, ils préparaient leurs vacances imminentes en Camargue, à Vauvert. Pierre oubliait d'être jaloux. Ce fut au cours du trajet de retour d'un concert des Scoubidous, dans un pub de Mers-les-Bains, qu'il s'entretint avec Géraldine. Il roulait sur l'autoroute par une nuit sans lune. L'atmosphère dans la voiture était tendue.

— Tu t'entends bien avec Armand Duchamp, je trouve...

Elle parut décontenancée. Ne répondit pas immédiatement. Silence... puis...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je trouve qu'il te regarde avec beaucoup d'instance et que tes yeux se troublent quand tu le regardes...

— Tu es complètement fou ! Que veux-tu insinuer ?

— Qu'il est ton amant !

La phrase était tombée comme un couperet. Pierre s'attendait au pire. Un hurlement ; une terrible colère...

Elle éclata de rire.

— Il me trouve charmante, il me l'a dit.

— Il ne t'a dit que ça ?

— Tu es bien curieux, Pierre.

— Tu l'étais lorsque je côtoyais Lady V. d'un peu trop près !

— J'avais de bonnes raisons ; c'était avéré. Tu te souviens des lunettes noires sur la table de nuit ?

— Tu ne vas pas remettre ça ? Alors ?

— Alors quoi ?

— Il t'a juste dit que tu étais charmante ? Tu te moques de moi ?

— Il m'a dit que j'avais un adorable petit cul...

Elle se mit à rire de nouveau.

— Et ça te fait rire ?

— Je pensais qu'il avait du goût ; c'est ma pensée qui me faisait rire...

— Vous avez couché ensemble ?

— Non, mais...

— Mais quoi ?

— Rien.

Pierre eut vraiment l'impression qu'elle allait ajouter : « *Non, mais ça ne devrait pas tarder...* »

Il tenta d'en savoir plus, ils se disputèrent ; Géraldine ne lâcha rien. Ils terminèrent le trajet dans le silence absolu. Pierre avait la terrible impression que quelque chose, entre eux, était en train de se briser. Il n'avait pas tout à fait tort.

Dix jours plus tard, à peine étaient-ils arrivés dans leur maison de location à Vauvert qu'une terrible dispute les opposa, toujours au sujet d'Armand. Pierre l'avait trouvée songeuse au cours du voyage. Le même air absent que celui qu'elle arborait en rentrant du cabaret depuis plusieurs semaines. La même lueur dans les yeux aussi ; une lueur qui avait ressurgi dès qu'il lui avait reparlé de Duchamp.

La scène se passait à l'étage d'une maison camarguaise perdue au milieu des vignes.

Géraldine avait très mal réagi aux suspicions de Pierre. Elle avait fini par convenir qu'elle et Duchamp avaient entretenu une brève aventure.

— Pas de l'amour, rien que pour le plaisir, avait-elle fini par lâcher.

Maladroit, il avait continué à la harceler pour tenter d'en savoir plus. Ce n'était pas très malin, d'autant qu'il n'était pas vraiment jaloux ; il comprenait que sa grande didiche allât chercher des sensations fortes dans les bras bien plus musclés que les siens du beau technicien trentenaire. Là n'était pas le problème ; il perdait tous ses moyens car il craignait que l'histoire sensuelle ne se transformât en réelle histoire d'amour et qu'elle l'abandonnât.

La colère de Pierre, au fil de la soirée, avait décuplé. Ses yeux devenaient effrayants ; il menaçait de se faire mal, « *très mal...* », ajoutait-il avec un sourire gris de désespoir. Le désespoir lui allait mal au teint ; intérieurement, il n'en dis convenait pas.

— Je suis ta prisonnière ! C'est exactement ça : je suis ta prisonnière ! s'était mise à hurler Géraldine à bout de forces.

Elle était assise sur le rebord du lit, effondrée. Torpide.

Soudain, n'en pouvant plus, persuadé qu'il venait là de massacrer leur amour, rongé par l'angoisse, il était parti dans la nuit. Elle avait tenté de le suivre, de le retenir, craignant qu'il ne fît une bêtise ; il l'avait repoussée, et avait couru dans l'obscurité. Il s'était égaré dans les vignes, avait fumé cigarette sur cigarette. Puis avait pris, une demi-heure plus tard, le chemin de

la maison.

À son retour, alors que Géraldine avait laissé la lumière allumée sur le parvis, il avait découvert une longue couleuvre qui se prélassait sur la pierre encore chaude de la cour. Il l'avait observée. Elle le voyait mais n'avait pas bougé. Étrangement, cette rencontre impromptue l'avait rasséréné.

Il était monté à l'étage, craignant le pire. Géo était là, allongée sur le lit. D'abord, il ne dit rien, l'observa. Ce corps de blonde, à peine recouvert d'une jupe d'été légère et d'un T-shirt immaculé. Comme d'habitude, elle était belle, à la fois fragile et forte.

Il se lança.

— Tu sais qui j'ai croisé ?

Elle ne réagit pas, laissa passer une bonne minute. Et répondit :

— Non, qui ?

— La couleuvre. La couleuvre du logis. Une énorme bestiole d'au moins un mètre...

Elle se redressa, tout ébouriffée, magnifique dans sa détresse ; avec ses yeux gonflés par les pleurs, elle ressemblait à une petite lionne. Et à Charlotte Rampling.

— Quelle horreur !

Et elle se mit à rire. Pierre comprit que rien n'était encore tout à fait perdu.

Elle le regardait et le trouvait beau, malgré son grand nez, les cernes qui lui dévoraient le visage, la barbe de deux jours, les deux ou trois cicatrices qui lui barraient les joues et le front. Il y avait plusieurs mois qu'elle ne l'avait pas trouvé aussi séduisant. « *Surtout depuis que j'ai rencontré Duchamp* », pensa-t-elle.

Il fallait qu'il dise quelque chose.

— Tu sais, Géraldine ; je ne t'en veux pas. Tu es jeune, très belle ; je suis vieux, pas très beau. Cependant, j'ai une chose à te demander...

— Quoi ?

— Jure-moi que ce n'est que physique entre vous.

— Je te le jure. Intellectuellement, il ne t'arrive pas à la cheville. C'est un beau garçon, voilà... Je me sens faible et sotte tout à coup...

— Arrête, Géo ! Je t'en prie. C'est moi qui me sens con, minable... Je n'ai aucun droit sur toi ; en aucun cas tu n'es ma prisonnière...

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, exactement au même moment.

— Merci ! lui dit-elle.

— Merci pour quoi ?

— Merci pour nous...

— Merci à toi, ma chérie.

Ils s'embrassèrent avec effusion, et firent l'amour avec une infinie douceur.

Pierre gardait de cette nuit un souvenir inoubliable.

Les jours qui suivirent furent à l'aune de leur nuit de réconciliation. Géraldine ne cessait de se lover au creux de ses bras ; ils s'embrassaient pour un oui ou pour un non. Tout était prétexte à faire des câlins, surtout en début d'après-midi alors que la chaleur camarguaise se faisait étouffante et moite. Moiteur de leurs corps enlacés ; douceur de leurs caresses, des gestes tout simples d'un amour qu'ils avaient l'impression de réinventer.

Ils assistèrent à une corrida, parcoururent la région, allèrent se prélasser sur les plages du côté du Grau-du-Roi, s'arrêtaient dans les bars de charmants villages, s'installaient aux terrasses, sur des places minuscules bordées de platanes aux odeurs musquées ou de tilleuls odorants, commandaient des pastis, sans alcool pour lui. Puis ils rentraient à la maison ; Pierre cuisinait des mets épicés. Ils prenaient un café, et filaient au lit où ils faisaient l'amour. Duchamp était sorti, semble-t-il, de leurs têtes. Pierre, parfois, se demandait si elle souhaitait le revoir. Il pensait ensuite à autre chose, se disant que tout ça, finalement, n'avait guère d'importance. Sa belle lui était revenue ; c'était l'essentiel.

Quinze jours passèrent, d'amour quasi fou. Puis ils prirent la direction des Alpes-Maritimes où Simone et Paul, les parents de leur copain Nico, trop vite disparu, les attendaient. Là encore, ils passèrent un séjour idyllique, fait de longues promenades, de lectures (Pierre dévora les nouvelles et contes de Maupassant). Et d'amour.

— Et dire qu'on a failli se quitter..., lâcha-t-elle sur le chemin du retour.

La gorge de Pierre se serra ; il eut bien du mal à endiguer la montée de larmes qui, soudain, l'envahit.

Mercredi 21 décembre 2011 : 12 heures-13 heures

Soudain, un départ fulgurant du gros bouchon. Il remonte, puis replonge à nouveau pour ne plus réapparaître. Le cœur de Pierre s'accélère. Il adore ces montées d'adrénaline que lui procure la pêche. Il comprend qu'un brochet vient d'attaquer son vif. Il ne sait rien, encore, du poisson. Un gros ? Un moyen ? Un petit ? Pêcher, c'est plonger sa main dans un seau de sciure pour en remonter une pochette surprise. Tout un mystère.

« *À voir l'intensité du départ, il doit être de belle taille* », songe-t-il. Il tente de rester calme ; c'est le plus difficile. Ne pas se presser ; ne pas être impatient. Ne pas ferrer trop tôt ; lui laisser le temps d'avaler, « *d'autant que j'avais accroché un gros gardon* », se dit-il.

Il ne pense plus du tout à Géraldine, à sa cruelle décision. Il est là, au bord de l'étang, à surveiller son bouchon. À ses pieds, deux poules d'eau plongent, réapparaissent puis décollent en effectuant un bruit d'aérogليسeur.

« *Il est temps ; c'est le moment...* », admet-il. Il ferre sèchement. Le poisson résiste ; le fil se tend. La canne se plie mais ne rompt pas. « *C'est un gros* », sourit-il. Il jette un coup d'œil à sa droite : l'épuisette est bien à portée de main, sur la berge. Il tente de savoir de quel côté la bestiole est piquée. À droite de la gueule ? Au centre ? À gauche ? « *Comme ça, je pourrai tirer de la manière la plus efficace possible...* »

Il fatigue le brochet, prend son temps. C'est un coriace. Il a hâte de voir son bec, puis son dos pour évaluer sa taille, son poids. Précieuses informations qui l'aideront à le remonter. Ça y est ; il l'a vu.

— Quatre-vingts centimètres environ, quatre à cinq kilos, marmonne-t-il.

Le combat dure un quart d'heure. Une longue lutte. Rusé, le brochet ne s'en laisse pas conter. Il reprend des forces en se laissant tirer. Dès qu'il

aperçoit le pêcheur, il donne un violent coup de queue, replonge dans les profondeurs. Pierre se demande si son fil va tenir. « *Heureusement que j'ai mis un bas de ligne en acier* », se rassure-t-il. Enfin, le voici ; il rend les armes. Le poisson est dans l'épuisette ; il est parvenu à ramener son rival sur la berge. Pierre pousse un cri de victoire comme un chevalier eût pu en pousser après avoir désarçonné un adversaire au cours d'un tournoi. La bête se débat sur l'herbe maigre et glacée. Il la contemple. Un très beau brochet : ventre laiteux, nageoires orange, robe mouchetée comme le pelage d'un chat de gouttière. « *Un lointain cousin de ce fou de Bébert...* », constate-t-il.

Bébert, la maison, Géraldine. Il évacue très vite cette dernière pensée. Il veut profiter jusqu'au bout de cette partie de pêche improvisée, de cette capture inespérée. L'eau, au fond, lui a toujours réussi ; l'eau douce, plus que l'eau salée. Il se souvient que, jeune homme, il avait failli se noyer au cours d'une tempête de vent sur une plage de l'île de Syros, en Grèce. Piètre nageur, il n'en aime pas moins l'eau. Se baigner est pour lui un plaisir précieux. L'eau : une manière de mystère féminin, initiatique. La pêche, comme la nage, lui a toujours procuré un plaisir inouï. « *Comme lorsque je suis dans le corps d'une femme...* » Une excitation terrible, une montée de désir provoquée par l'espoir d'attraper un brochet, une tanche, ou de plonger dans l'eau pour s'adonner à la brasse, au dos crawlé ; puis un apaisement rédempteur, vital, comme après l'amour. La renaissance par l'eau. « *L'eau m'a donné ce beau brochet... Je me sens mieux...* » L'eau : la calme douceur de l'eau. Le feu : la passion. Le feu, lui, finira toujours par s'éteindre...

Il regarde sa montre : 12 h 30. Il range ses affaires, se dit qu'il doit retenter sa chance plus loin car le baroufle provoqué par la capture du gros bec a dû effrayer ses congénères. Il marche sur la berge, les bras encombrés par son matériel et par le brochet qui tient à peine dans la bourriche. Il sent la fatigue l'envahir, jette un coup d'œil sur la surface de l'eau. Autour de bois noyés, un banc de perches chasse des alevins qui sautent et retombent en pluie d'argent dans l'étang. « *Ici, ce sera très bien*, se dit-il en reposant lourdement son équipement. *Je vais tenter de choper une zébrée, et l'endroit est exposé au soleil ; je commence justement à avoir un peu froid...* »

Il lance ses deux lignes : celle à brochet, et celle à perche lestée d'un minuscule gardon pour s'aligner à la taille des alevins qui semblent bien plaire aux « piquantes ». Le soleil se fait plus intense ; un beau soleil d'hiver

qui diffuse une lumière blanche et vanillée, presque poudreuse. Pierre se sent las, mais bien. Calme ; apaisé. « *Pêcher me fait un bien fou* », constate-t-il à nouveau. Il fixe les bouchons à tour de rôle. Mais, bientôt, son esprit est ailleurs. Sa vision se trouble. Va-t-il s'endormir, là, sur la berge de l'étang, assis sur le panier à matériel qui lui sert de siège ? Rêve-t-il ou pense-t-il ? Il n'en sait rien. Son état approche la léthargie.

La pêche, encore, revient en lui.

C'était précisément le samedi 19 septembre 2009. Pierre était parvenu à faire inviter Géo à une émission musicale de France Musique animée par Maxime, un écrivain qu'il connaissait et qu'il appréciait.

L'animateur, très littéraire, avait demandé à Pierre d'intervenir à l'antenne. Il l'avait invité à parler de ses passions (Chaunier avait tout de suite cité la pêche à la ligne, ce qui fit bien rire Maxime) et l'avait présenté comme le mentor de la jeune femme.

— Et vous, Pierre Chaunier, vous n'êtes pas seulement le petit ami de Mlle Géo, mais aussi, de temps à autre, son parolier ; vous lui trouvez des concerts et même des émissions de radio. La preuve car, ne le cachons pas à nos auditeurs, nous nous connaissons.

Pierre avait confirmé sans ambages ; Géo, elle, semblait gênée par cette révélation de Maxime qui n'était pas prévue. « *Mentor... mentor... Je passe un peu pour une godiche... Une petite protégée...* », pestait-elle. Pierre, lui, n'avait rien contre cette affirmation ni ce rôle qui, quelque part, était le sien. L'essentiel n'était-il pas qu'elle fût interviewée, que cinq ou six de ses chansons pussent passer à l'antenne de cette radio de qualité ? Devant la mine froissée de sa compagne, il tenta d'adoucir les faits :

— Son mentor ? Oui, un peu... mais des paroles, Géo en écrit régulièrement et je les trouve épatantes...

Gentil garçon, Maxime renchérit, citant au passage les cinq dernières chansons qu'elle avait écrites et qui figuraient sur les enregistrements fournis.

Même si le mot mentor l'agaçait un peu, Géo appréciait l'aide que lui prodiguait son compagnon. Leurs amours connaissaient de beaux jours après la période de turbulences des vacances à Vauvert, puis la réconciliation. Leurs projets étaient nombreux ; la renaissance de leur couple en quelque sorte. Tout au moins dans l'esprit de Chaunier.

À la faveur d'une petite rentrée d'argent imprévue de Pierre, ils envisagèrent même de s'acheter une maison et de se pacser. Il était fou de joie. Pour lui, il s'agissait d'un engagement de la part de sa grande didiche.

Pour eux, quitter leur maison de location de la ville cheminote et ouvrière ne se fit pas sans un pincement au cœur ; ils y avaient vécu des moments heureux. Des moments d'amour, des répétitions flamboyantes avec les Scoubidous, notamment. Mais ils sentaient qu'ils devaient partir.

Ils visitèrent des dizaines d'habitations. Certaines, étonnantes ; d'autres, inquiétantes ou affreuses. Ils éprouvèrent un coup de cœur commun pour une maison mitoyenne tout en hauteur, à deux étages, située sur l'avenue principale d'un quartier de retraités paisibles et de cadres tranquilles. Géraldine apprécia la luminosité de l'endroit ; comme chaque fois, elle s'assurait qu'elle eût pu y installer sa salle de répétition. Sa salle de musique. Pierre fut, lui, fasciné par la plaque qui ornait la façade ; elle rendait hommage à l'un des premiers résistants de la ville qui avait péri lors du bombardement de la prison locale par les Alliés, dans le cadre de l'opération Jéricho.

— La maison d'un grand résistant ! C'est génial ! se réjouissait Pierre.

— Ton côté patriote qui réapparaît... C'est vrai que ce n'est pas anodin, reconnaissait Géraldine.

La maison en elle-même ne manquait pas de charme. Une façade en briques ocre et en pierres bien ouvragées ; une véranda qui donnait sur un petit jardin arboré, jouté par un verger. Pierre s'imaginait déjà consacrer une parcelle à un potager, comme il l'avait fait dans leur maison de location.

Pour ce faire, il leur fallut réaliser des démarches auprès d'organismes de crédit, d'un courtier et de banques. Période d'effervescence et de joie comme toutes celles qui marquent un renouveau. Un nouveau départ.

Cette joyeuse dynamique fut endeuillée. Le chat Russe, félin calme, gentil et bouddhiste, tombât malade. Un nouveau sarcome s'était développé ; il avait très mal supporté l'opération. Il fallut l'hospitaliser chez le vétérinaire. Le 1^{er} janvier 2010, alors que Géraldine et Pierre regardaient *L'Amant de lady Chatterley* à la télévision, le téléphone retentit. C'était le vétérinaire qui leur apprenait, bien embarrassé, que Russe le bouddhiste, victime d'une crise

d'urémie, venait d'entrer au paradis des félins.

Ils en furent très peïnés. Pierre revoyait des pans entiers de sa vie d'avant, de sa vie familiale. Des images revenaient, en boucle : ses enfants jouant avec lui ; ses siestes dans les plants de pommes de terre ; sa démarche nonchalante. Ce regard à la fois serein et résigné qu'il portait sur la vie, sur les gens, les choses et ses congénères, souvent, plus épais et plus belliqueux que lui. Russe était un sage.

Le samedi 2 janvier, Pierre l'enterra dans la grasse terre du Santerre du jardin du père de Géraldine. Il faisait un froid sibérien que Russe eût aimé. La bêche s'enfonçait difficilement dans le sol. Pierre avait les yeux brouillés par le chagrin.

— Adieu, mon pépère ! fit-il en lançant sur son pelage les premières pelletées.

Il se disait qu'il était trop sensible.

Géa passait beaucoup de temps à répéter son répertoire personnel et au cabaret. Pierre, de son côté, mettait à profit des moments de liberté pour effectuer des recherches sur le résistant qui avait résidé dans la maison que, sous peu, ils allaient acquérir. Il chercha dans les archives officielles, contacta les associations d'anciens résistants, visita de nombreux sites sur Internet. Rapidement, il en sut un peu plus sur l'illustre habitant de la maison.

Qui était-il, ce courageux résistant de la ville ? Un modeste employé de la préfecture, fils d'instituteurs, socialiste, membre de la SFIO et de la Ligue des droits de l'homme. Par recoupement, il rencontra un homme de quatre-vingts ans qui avait été le fils d'une amie très proche du héros. L'homme sembla surpris qu'on vînt le questionner sur un monsieur dont il se souvenait très bien.

— J'étais encore un enfant, ou tout au moins un très jeune adolescent quand je l'ai connu ; il venait voir ma mère, expliqua-t-il à Pierre. Il était gentil, attentionné. Un petit homme, un peu bossu, qui pouvait être Monsieur Tout-le-monde...

Pierre contemplait l'intérieur de la maison de cet octogénaire qui, apparemment, vivait seul. Veuf ? Célibataire ? Difficile à dire. Des photographies sépia sur le buffet. Un vieux calendrier des Postes. Des boîtes de médicaments.

Il lui fit savoir que le résistant avait été rédacteur à la préfecture, au service de la main-d'œuvre et du travail, service qui devint par la suite l'inspection du travail et qui fut installé, après la guerre, dans un baraquement situé près du cirque municipal, car la ville avait été fortement endommagée par les bombardements successifs.

— Dans ces bureaux transitaient les dossiers des travailleurs à destination de l'Allemagne, issus de la Kommandantur, poursuivait l'homme qui revivait des moments cruciaux de sa vie d'adolescent. Ces dossiers étaient falsifiés et truqués par certains employés qui établissaient de fausses cartes de travail, des certificats de complaisance, de faux dossiers de santé... Notre homme était de ceux-là ; il était l'un de ces employés résistants... Souvent, il partait dans d'autres villes et villages diffuser des bulletins de liaison et des tracts. Il était bossu mais discret et pouvait passer à travers les griffes des Allemands dans les trains ou dans les bus...

Il fournit à Pierre la photocopie d'une coupure de journal datant de juin 1946 ; il y était relaté qu'une plaque avait été apposée sur la façade de son ancienne maison lors d'une cérémonie inscrite dans la fête du quartier. Le maire de l'époque, socialiste, au cours de son allocution, affirmait : *« C'était un camarade que j'estimais personnellement. Je le considérais comme un patriote né, un Français simple qui trouvait tout naturel de rendre service et d'obéir aux ordres donnés pendant la clandestinité... »*

Géraldine l'observait de loin, amusée par la passion que déployait son compagnon pour se livrer à ses recherches. *« C'est bien d'être passionné, pensait-elle. Lui, c'est l'histoire de son pays qui le passionne ; moi, c'est mon métier d'artiste. »*

Elle se disait que Pierre était un bien étrange individu, pas tout à fait comme les autres garçons, les autres hommes qu'elle avait connus jusqu'ici. Était-ce l'homme dont elle avait rêvé ? Elle n'en était pas certaine. En tout cas, à cette époque, pour rien au monde elle n'aurait souhaité ne plus le voir, le quitter. L'aimait-elle encore de passion ? Là encore, elle n'en était pas très sûre ; et elle savait que, tout au fond d'elle-même, la passion des débuts s'était progressivement transformée en amour, puis en tendresse.

Oui, Géraldine pensait à tout cela alors que se profilaient, avec lui, l'achat de leur maison et leur pacs imminent...

*

Le mercredi 13 janvier 2010, à 10 h 30, ils se rendirent chez l'agent immobilier qui leur avait proposé l'habitation. Son bureau se trouvait dans un bourg situé à une quinzaine de kilomètres de leur ville.

Pierre exultait ; Géraldine paraissait un peu plus inquiète. Heureuse, mais inquiète. « *À quoi pense-t-elle ?* », se demandait-il.

Il neigeait fort quand ils montèrent à bord de la voiture de Pierre. La campagne était immaculée ; il ne faisait pas très froid.

— Tu es contente ?

— Bien sûr... pourquoi ne le serais-je pas ? La maison est belle, lumineuse, avec un jardin pour nos animaux. Je vais pouvoir y installer ma salle de répétition au premier étage. Que demander de plus ?

— Je ne sais pas...

— Quoi, tu ne sais pas quoi ?

— Je ne sais pas... juste une impression. L'impression que quelque chose te préoccupe...

— Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher ?

« *Il me connaît bien, très bien, trop bien ; je ne peux rien lui cacher, avoir un jardin secret...* » Voilà ce à quoi songeait Géraldine à cet instant précis. « *Bien sûr que l'achat de cette maison et le pacs constituent un sacré engagement. Un engagement qui me fait peur, terriblement peur. Une peur bleue d'être prisonnière, de ne pas pouvoir mener à bien mon expression artistique... Je crains qu'il n'ait compris...* »

Tout en conduisant, Pierre observait sa compagne. Il la trouvait de plus en plus soucieuse. Absente.

— Est-ce que tu m'aimes encore ?

Cette parole, abrupte, inattendue, la désarçonna. Elle hésita huit ou dix secondes avant de répondre :

— Bien sûr ! Quelle question !...

Elle sentait qu'il fallait qu'elle ajoutât deux mots. Lui aussi attendait une ou deux phrases de plus qui l'eussent réconforté. Il tenta de rester calme ; il

sentait que quelque chose d'important était en train de se jouer.

— Tu crois vraiment, Pierre, que si je ne t'aimais plus, je me trouverais ici, à tes côtés, dans ta voiture pour aller signer le compromis de vente de notre future maison ?...

Pierre se rendit compte que le ton qu'elle avait employé sonnait faux. Elle se forçait ; c'était indéniable. Il ressentit une grande tristesse, un abattement, mais choisit de n'en laisser rien voir.

— C'est vrai, tu as raison, Géo ! Je suis vraiment con...

— C'est toi qui le dis, rit-elle aux éclats.

Mais, là encore, son rire sonnait faux.

Il neigeait quand Pierre gara la voiture sur la place de la mairie du bourg. Ils marchèrent. Les semelles de leurs chaussures crissaient sur la neige collante.

En traversant un pont, Pierre s'arrêta ; il posa ses mains sur la rambarde glacée et contempla les flocons qui s'éteignaient dès qu'ils touchaient la surface de la rivière.

« *L'eau, toujours l'eau. L'eau, l'univers féminin...* »

Il tenta de ravalier la boule de mélancolie qui lui pesait au creux de la poitrine ; il n'y parvint que difficilement.

Mercredi 21 décembre 2011 : 13 heures-14 heures

Les perches ne mordent pas. Boudent-elles ? Le gros brochet capturé a-t-il eu le temps d'alerter les autres poissons ? Plus rien ne bouge ; la tension retombe. L'excitation aussi. Il se demande ce que fait Géraldine à cet instant précis. Il s'en veut d'être parti sur un coup de colère. Une vague de tristesse l'envahit ; pire : de désespoir. « *Que vais-je devenir si elle me quitte ? Je ne supporte pas la solitude. Cette grande maison pour moi seul avec, dans chaque pièce, l'ombre de celle que j'aime... Pourquoi, mais pourquoi donc persiste-t-elle à vouloir me quitter ? Que lui ai-je fait ? Je ne crois pas que sa seule rencontre avec Jean soit à l'origine de sa décision... Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Ou que n'ai-je pas fait et que n'ai-je pas su dire ?* »

Tout se bouscule dans sa tête. Une attaque de panique lui tord l'estomac ; le jus noir de l'angoisse lui inonde le cerveau. Il ne sait plus quoi faire, ni où aller. Il allume une cigarette qui lui brûle la gorge, la jette dans l'eau, marche le long de la berge. Au-dessus de sa tête, deux corbeaux passent en croassant. Il a toujours adoré les corbeaux et n'a jamais su pourquoi. Il lève les yeux, les observe ; ils disparaissent dans le ciel clair, jaune et glacé comme un sorbet au citron. Cette observation a fait cesser la crise de panique. « *Pourquoi cette saleté d'angoisse ? La fatigue ? Le fait que j'aie pensé à Géraldine ?* »

Il doute ; il doute de tout. Il ne sait plus.

Très étrangement, comme un lendemain de cuite ou pendant une fatigue intense, il se sent envahi d'un puissant désir sexuel. « *Il me faut une femme. Une femme, là, tout de suite, sur-le-champ, pour oublier Géo et ne pas retomber dans l'angoisse ; c'est trop douloureux. Juste l'amour physique. Une femme, une fille, là, tout de suite... Mais qui ?* »

Il sort son téléphone portable, compose le numéro de Lady V. « *Mais que me dira-t-elle ? Acceptera-t-elle de me voir, moi qui ne lui ai plus donné de*

mes nouvelles depuis des mois ?... » Elle ne répond pas.

Léa ? Pas de réponse.

Anita ? *« Pas la peine, elle n'est pas là ; elle se trouve à Prague. »*

Fabienne, rencontrée la nuit même à L'Empereur ? *« Excellente idée, oui. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Mais je n'ai pas son numéro... Merde ! Je suis coincé... »*

Il réfléchit. *« Il faut que je trouve Paulo. Quelle heure est-il ? 13 h 10. Avec un peu de chance, il est en train de superviser le ménage de la boîte. »*

Il range ses affaires de pêche à la hâte, monte dans sa voiture et fonce vers L'Empereur ; le désir sexuel lui noue le ventre.

*

Au même moment, Géo tourne en rond dans sa salle de répétition. Elle, ce n'est pas le désir sexuel qui lui noue le ventre mais l'angoisse. L'inquiétude. Elle marche à grands pas, écarte le rideau de la fenêtre, espère qu'elle va apercevoir la voiture de Pierre. Mais non, rien. *« Qu'est-ce qu'il fiche ? Je n'en peux plus. Ce salaud me fait souffrir à sa manière ; il se venge. Il pratique au fond un odieux chantage ! »*

Elle se ravise. *« Et si ce n'était pas un chantage ? Et s'il était vraiment au bout du rouleau et qu'il mettait fin à ses jours ? L'idée que je le quitte doit lui être insupportable. Je crois qu'il m'aime. En tout cas, il me l'a dit. Ça doit être dur pour lui : la maison qu'il ne pourra peut-être pas garder, les animaux qu'il ne verra plus... Les soucis de pognon qui se profilent... Et la solitude. La solitude qu'il déteste autant que je l'aime... »*

*

Pierre conduit. Il est pressé, pressé de voir Paulo, le patron de L'Empereur, pour qu'il lui procure le numéro de téléphone de Fabienne. Il est pressé, certes, mais roule lentement. À cela, deux raisons : le chemin qui traverse le bois où se trouve l'étang est plein d'ornières, de branches mortes et de lapins

de garenne qui détalent sur son passage et qu'il n'a aucune envie d'écraser. D'autre part, la fatigue physique – malgré le désir, ce n'est pas incompatible – le mine et risquerait de le pousser à la faute.

Le chemin goudronné, enfin ; il repasse sous le pont de l'autoroute. Il ne roule pas plus vite, mais son attention peut se relâcher.

Il se revoit à Paris, au côté de Géo, le mardi 23 février 2010.

— C'est le plus beau cadeau que tu puisses me faire, Pierre ; tu es adorable !

Elle lui tenait le bras, ce qui, ces derniers temps, était devenu rare.

— Je t'en prie, ma chérie. Je suis tellement heureux de te faire plaisir. Et, en fait, je ne fais que mon travail.

Le journal l'avait envoyé interviewer Brigitte Fontaine qui allait se produire dans leur ville trois semaines plus tard. But de la manœuvre : écrire un article pour annoncer le concert de la chanteuse, en l'agrémentant de propos recueillis. Pierre savait que Brigitte Fontaine était l'une des chanteuses préférées de Géo ; peut-être même sa préférée. D'où sa joie matinée de reconnaissance.

Ils sonnèrent à l'appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Île, dans le IV^e arrondissement, sur l'île Saint-Louis. Brigitte Fontaine leur ouvrit, égale à elle-même : à la fois méfiante, bourrue, bienveillante, amusante.

— Pierre Chaunier ; je viens pour l'interview. Géo, ma compagne, chanteuse, qui adore ce que vous faites ; elle est vraiment fan de vous.

Elle les contempla l'un après l'autre, s'attardant sur le visage et la tenue de Géraldine (adorable petit manteau à carreaux bleu tendre de belle étoffe ; robe de laine très courte sur ses longues jambes de mannequin protégées d'épaisses chaussettes de laine ; bottines).

— Entrez !

(Géo avait été un peu gênée lorsque Pierre l'avait présentée comme une fan. C'était pourtant ce qu'elle était ; elle n'en disconvenait pas, mais elle eût voulu que cela fût dit de façon moins abrupte au cours de leur rencontre, en tout cas pas dès leur arrivée.)

Elle les fit asseoir à la table de la cuisine. Pierre sortit son magnétophone.

Posa des questions. Il tentait de cerner ses intentions artistiques alors qu'elle venait de sortir un nouvel album. Brigitte Fontaine ne cessait de fumer. Pas nerveusement, non ; avec un certain calme, tout en se livrant au jeu de l'interview. Géraldine les écoutait, silencieuse, buvant les réponses de la chanteuse. Elle se disait que Chaunier avait du métier, qu'il assurait. Lui ne pensait pas à grand-chose, heureux tout de même de faire la connaissance de l'artiste. Heureux, surtout, de satisfaire sa compagne.

Ce fut vers la fin de l'entretien que Brigitte se leva. Elle demanda à Géo de se lever à son tour. Pierre s'interrogeait sur les intentions de la chanteuse.

— Montre-moi ça ! Mais c'est superbe ! Il est magnifique ce petit manteau...

— Merci, c'est gentil.

— Non, ce n'est pas gentil ; c'est vrai. C'est adorable. Tu peux l'enlever, s'il te plaît ?

Géraldine, confuse mais flattée, s'exécuta. Brigitte Fontaine l'observait de la tête aux pieds comme l'eût fait un grand couturier en face d'un mannequin. Elle se mit à toucher la robe de laine qui épousait sensuellement les courbes du corps de Géo et lui donnait de délicieuses formes.

— C'est quoi ? Du mohair ?

— Oui, c'est du mohair.

— Du mohair de France ?

— Je ne sais pas exactement.

Brigitte tourna autour de la grande didiche, lui fit baisser le cou et chercha l'étiquette au niveau de la nuque duveteuse et blonde ; elle ne la trouva point.

— Tant pis ! Et puis merde ! En tout cas, ça te va vraiment bien ! J'adore. Et ces longues chaussettes te vont à merveille. Ça jette ! C'est vrai qu'il ne fait pas très chaud...

Brigitte n'avait plus l'air de se soucier de Pierre, de l'entretien, de son dernier album et de ce qui devait représenter pour elle un acte de promotion. On eût dit deux midinettes en train de comparer leurs parures. « *C'est très mignon !* », songea Chaunier.

Géo avait l'art de plaire, voire de fasciner les autres artistes. Comme un

don, une aura. Il en fut de même le dimanche 21 mars 2010 quand Julien Bressan vint enregistrer, dans le home studio de Géraldine, ses parties vocales pour le duo. « *Il a tenu parole* », se réjouissait Pierre alors que le critique rock et chanteur descendait du train et arpentait le quai de la gare de leur ville terriblement ferroviaire.

Lunettes noires, pourpoint très fin XIX^e – « *symboliste, digne de Barbey d'Aurevilly* », se dit Pierre –, largement ouvert sur une chemise à jabot rose – « *très Ray Davies* » – Lucky Strike entre les lèvres, démarche de fox-terrier blessé à une patte arrière, Bressan arborait, par ce matin gris de Picardie, un look singulier. Rock'n'roll.

Il salua chaleureusement Pierre. Pas d'embrassades ; une poignée de main ferme à l'ancienne qui eût pu donner l'impression qu'elle transmettait le flux de vieux souvenirs de rock'n'roll, de journalisme et d'un Paris *seventies* disparu. Une poignée de main de condoléances joyeuses et fraternelles en quelque sorte.

— Je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit ; j'étais au Bus Palladium avec des bébés rockers. Philippe Manœuvre était là également. On a bien ri...

Le train redémarra en direction de la grande ville, puis de la mer. Pierre se demanda quel temps il faisait à Boulogne ou à Calais. Temps gris plomb comme ici ? Pierre Chaunier et Julien Bressan marchaient côte à côte sur le quai, silencieux. Ils montèrent à bord de la voiture. Dix minutes plus tard, ils se trouvaient dans la cuisine devant un café.

— Des bébés rockers ? Je croyais que le mouvement était terminé depuis longtemps, questionna Chaunier.

— Il y a toujours des retardataires. Je peux utiliser ta gratte ?

Julien s'empara de la guitare sèche de Pierre qui se trouvait contre le buffet. Et il commença à égrener quelques accords et chanter « *Où va-t-elle ?* », une chanson de Ronnie Bird. Il enchaîna sur un morceau d'Antoine. Chaunier prit son harmonica Marine Band en *do* et se mit à jouer. Le résultat de leur duo était assez tonique. Pas très fin, certes, car totalement improvisé, mais joyeux et généreux, mâtiné de blues et de rhythm'n'blues. Bressan n'avait jamais chanté juste ; c'est ce qui faisait son charme, prétendaient certains critiques rock, car sa voix, grave et sensuelle, avait ce qu'il est convenu d'appeler un grain. Comme une photographie en noir et blanc.

Après le repas, ils se dirigèrent vers Les Années folles où Géo allait se produire. Luigi se plia en quatre pour faire un accueil royal à Bressan qu'il avait vu plusieurs fois à la télévision. Ce dernier semblait fasciné par ce cabaret perdu parmi les plaines picardes. Il discuta longuement avec Géo ; ils évoquèrent la chanson qu'il devait, de nouveau, interpréter le soir dans le home studio. Dans le fond de la salle, il aperçut Armand Duchamp, le technicien son que Géraldine avait côtoyé de très près, planqué derrière les consoles et la table de mixage de la sono. Lorsqu'il vit Bressan, le fan de rock qui sommeillait en lui se réveilla. Il ne put résister. Il s'avança vers eux.

— Julien Bressan, salut ! dit-il d'une voix douce et soumise. J'adore ce que vous faites.

— Les articles, les bouquins ou les chansons ? se rengorgea Bressan.

— Tout, tout... j'adore tout. Je vous lis ; je vous écoute. Je vous regarde à la télé. Le rock français vous doit tellement... Vous êtes épatant !

— C'est vous qui le dites, répliqua Julien que l'on sentait, au fond, flatté.

Pierre connaissait assez bien Julien dont la personnalité était, à dire vrai, diversement appréciée. Certains affirmaient à son propos qu'il était une sorte de visionnaire, de précurseur, doté d'illuminations qui projetaient ses inclinations à des années-lumière de celles de la *vox populi*. (Au cours des années 1970, alors que les rocks symphoniques et progressifs ainsi que le jazz-rock battaient leur plein dans une France giscardienne proprette, lui écoutait les Stooges et Iggy Pop, ce qui le conduisit un peu plus tard à fonder le premier groupe punk français dès 1976.) D'autres le traitaient de cabot, de dandy plein de morgue, de plagiaire. Quant aux adeptes de belles voix justes et efficaces, ils ne goûtaient guère ses approximations mélodiques et rythmiques ou encore ses longs *talk overs* gainsbouriens. Chaunier appréciait Bressan car il savait que, sous les chemises à jabot roses ou mauves, se cachaient un bon cœur et une générosité qu'il tentait de dissimuler sous une attitude provocatrice. Il aimait aussi le fait que Julien ne négligeât pas une certaine variété française et les perles des yé-yé, genres que lui-même adorait. Ils avaient également une passion commune pour la littérature et les auteurs de la fin du XIX^e.

— Oui, renchérit Armand Duchamp. Vos goûts m'impressionnent ; votre lucidité aussi. Vous m'avez fait découvrir des groupes épatants que j'écoute

toujours. Savez-vous que j'ai toute la collection de la revue dans laquelle vous avez débuté ?

— Beast ?

— Exactement, j'ai tous les numéros de Beast. J'avais même commandé les classeurs en cuir cartonné vert de belle facture. Comme ça, tout est classé par année. C'est épatant !

Pierre se dit qu'Armand aimait le mot « épatant », car il l'employait à tout bout de champ. Jusqu'à présent, il n'avait pas encore pris le temps de le saluer, fasciné qu'il était par le phénix Bressan. Avait-il seulement envie de le saluer ? Était-ce par mépris ou par gêne ?

« *Sait-il que je sais ? Sait-il que je suis au courant de ses aventures avec Géo ?* », se demanda-t-il avant de prendre la décision de le fixer afin d'attirer son attention. Une façon de lui dire : « *Je suis là, tête de nœud ! Pourquoi tu ne me salues pas ?* »

Le stratagème fonctionna. Troublé, Duchamp finit par croiser le regard de Chaunier.

— Euh ! pardon... Bonjour, comment vas-tu ? Je ne t'ai pas salué, je crois. J'étais concentré, ce n'est pas tous les jours qu'on a un Bressan dans notre cabaret...

Pierre lui tendit une main ferme tout en continuant de le fixer. Il finit enfin par sourire. Armand sembla souffler.

— Je peux vous prendre en photo, fit-il en brandissant son téléphone portable. Ça me fera un souvenir.

Ravi, une fois de plus, Julien s'avança devant le bar et posa.

— Toi aussi Luigi, et toi aussi Pierre.

Ils s'avancèrent à leur tour à côté du critique rock et chanteur adulé.

— Tu n'invites pas Géo pour la photo ? ironisa Chaunier à l'endroit de Duchamp qui parut gêné.

Luigi (lui aussi, était-il au courant des aventures de son technicien son avec sa meneuse de revue ? Les avait-il surpris ? L'un des deux protagonistes de l'histoire s'en était-il ouvert à son patron ?) ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Elle est dans les loges ; elle se prépare... Mieux vaut ne pas la déranger. Vous savez, les filles, quand elles se maquillent...

Pierre n'insista pas. Duchamp prit trois clichés avec son portable, et les montra à Julien qui, gentil, reconnut que les photographies étaient de qualité.

— Et que nous vaut l'honneur de votre visite au cabaret ? s'enhardit Armand.

— Je fais un duo avec Géo. C'est Pierre qui m'a contacté. On doit enregistrer la chanson, ce soir, dans son home studio.

— Super ! Super ! Je vais écouter ça... C'est épatant ! Oui, épatant ! exulta-t-il, pas très naturel.

Pierre se demanda si Géraldine lui donnerait un album quand celui-ci sortirait.

Le soir, en revenant vers la maison de la petite ville ferroviaire et ouvrière, Pierre fit un détour par le quartier d'Amiens où se trouvait la maison qu'ils allaient, sous peu, acquérir avec Géraldine. Il voulait la montrer à Bressan.

— Regarde, c'est celle-là, avec la plaque sur la façade. Elle a été habitée par l'un des premiers résistants du coin. Je l'adore. Elle est mignonne, non ?

— Oui, très mignonne, répondit Julien.

Pierre ne savait pas encore tous les soucis que celle-ci lui procurerait quand Géraldine l'eût quitté et qu'il fallût qu'il acquitte, seul, les mensualités de remboursement du prêt. Mais une femme nouvellement amoureuse ou qui, au contraire, n'aime plus du tout, se sent si loin de ces basses considérations matérielles.

*

Le vendredi 30 avril 2010, ils emménagèrent dans la maison du premier résistant de la ville, celle qu'il avait tenu à montrer, non sans fierté, à Julien Bressan. Ce n'était pas sans une pointe de tristesse qu'il quittait celle qu'il louait dans la petite ville cheminote. Il se souvenait que, les soirs d'été, il laissait volontairement la fenêtre de sa chambre ouverte afin d'entendre le fracas des trains qui fondaient dans la nuit tiède. Cela lui rappelait la localité

de son enfance, un autre nœud ferroviaire de Picardie, mais dans l'Aisne celui-là.

Ce déménagement, cette acquisition plutôt, rendait Chaunier fou de joie. Il y voyait une renaissance, une nouvelle vie, peut-être un nouveau tournant dans son existence. Un nouvel engagement. Le pacs qu'il venait de sceller avec Géraldine l'autorisait à y penser. Mais il ressentait un sentiment bizarre, sa joie, si forte fût-elle, se teintait souvent d'une pointe d'inquiétude, voire d'angoisse. Il ne parvenait pas à savoir pourquoi. Pierre passait son temps à réfléchir sur ce qui allait se passer. Sur son avenir. Sur leur avenir. De couple. Il réfléchissait aussi sur la mentalité des femmes d'aujourd'hui. En cela, il se rendait bien compte qu'il était un homme du passé, attaché aux vieux schémas des couples qui durent. Comme ceux de ses parents ou des membres de sa famille.

Le déménagement ne se passa pas comme il l'eût souhaité. Il ne put guère se rendre disponible à la suite d'une charge de travail insupportable au journal. Plus la retraite approchait, plus il se disait que le travail n'était rien d'autre qu'un esclavage, une aliénation qui contribuait à brouiller, voire ternir les petits plaisirs de l'existence. Il pensait que Coluche avait bien raison quand il se demandait pourquoi les chômeurs demandaient du travail, alors qu'au fond, ce qu'il leur fallait, c'était simplement de l'argent.

Aménager ensemble leur nouvelle maison eût pu être l'un de ces petits plaisirs de l'existence. Il n'en fut rien. Il fut contraint de laisser Géraldine se débrouiller seule à nettoyer de fond en comble. Les anciens propriétaires, certainement pour se venger – ils étaient parvenus à négocier le prix –, avaient laissé les lieux dans une saleté indescriptible. Ces petits salopards avaient même arraché les poignées des portes.

Avec l'aide de sa mère, Géraldine lavait les sols, lessivait les murs, frottait les parquets. Lui rentrait le soir, aussi lessivé que les murs, tentait d'aider, mais la fatigue le contraignait à s'arrêter. Il en nourrissait des remords, et Géa quelque amertume.

— Tu n'es pas souvent là ; c'est dommage, lui avait-elle dit un soir, presque sur un ton de reproche.

— C'est vrai que ça tombe mal, tout ce boulot qui arrive...

— Dommage, oui... vraiment dommage.

Elle avait un air bizarre en prononçant cette phrase. Pierre se disait que la vie dans leur nouvelle maison ne débutait pas sous les meilleurs auspices.

Finalement, tout rentra dans l'ordre et leur bonheur reprit ses droits. Ce fut d'abord un concert dans une grande brasserie de Saint-Quentin, avec les Scoubidous. Un concert qui connut un vif succès. Puis, début juillet, Géo tourna le clip promotionnel de son nouvel album au cabaret Les Années folles. Elle exultait, radieuse, charmeuse, quasiment nue dans ses tenues affriolantes qui rendaient Pierre complètement fou ; il en était de même pour tous les participants mâles présents sur les lieux du tournage.

Et ils filèrent, heureux, en vacances dans un chalet niché sur les hauteurs d'une forêt vosgienne, près de La Croix-aux-Mines. Géraldine insista pour qu'ils emmènent avec eux le chien Portos et le chat Bébert. Ce dernier, félin citadin, déboussolé par le fait de se retrouver en pleine nature, se déplaçait au ras du sol, le pas lent et méfiant, dans une sorte de marche reptilienne.

— La marche vosgienne, décréta Chaunier, tandis que sa grande didiche riait aux éclats.

(C'était maintenant indiscutable : le chat Bébert était un comique, presque un humoriste.)

Son rire se répercutait en écho contre les parois de ces Vosges en pentes calmes, brunes et vertes qu'ils aimaient tant. Un rire en écho comme des volutes d'amour qui se dispersent dans l'air du temps qui passe pour finir par totalement disparaître.

Cet été-là, au cours de ces vacances pourtant paisibles, Pierre ressentait comme un danger. La crainte sous-jacente que tout ce bonheur eût pu un jour finir. Que Géraldine qu'il aimait eût pu le quitter. Alors, pour ne plus y penser, il entreprit de travailler à la promotion de sa carrière. Il lui proposa de contacter les radios locales des environs. Elle accepta de bonne grâce, ravie de cette initiative. Conséquence : elle se rapprocha une fois de plus de lui. Elle paraissait plus douce, moins ailleurs, moins happée par sa musique. Elle développait à son endroit comme une reconnaissance. « *Mais la reconnaissance est-elle cousine de l'amour ?* », ne pouvait s'empêcher de philosopher Chaunier.

À leur retour de vacances, elle donna un spectacle de son cabaret de poche, comme ils le surnommaient, à la fête foraine d'un minuscule village de

l'Aisne où résidait un ancien batteur qui avait joué avec leur regretté copain Nico. Il vint les saluer, discuta surtout avec Pierre. Tout tourna autour de la disparition prématurée de Nico. Chétif, souffrant d'une grave maladie de cœur, ce camarade n'avait jamais travaillé de sa vie ; il s'était consacré, dès son plus jeune âge, à la batterie.

— Tu te souviens comme il s'inquiétait pour ma santé ? finit-il par dire à Pierre. Et aujourd'hui, c'est lui qui n'est plus là. Et moi, je suis toujours en vie, et je dirais même que je suis en forme... Ce n'est pas juste...

— C'est la vie.

— Non, c'est la mort.

Le soir tombait sur la fête foraine malingre qui sentait le nougat, la barbe à papa et les pommes d'amour. Les pétarades des tirs à la carabine concurrençaient les crissements des roues des autotamponneuses. Ils regardaient dans le vague et leurs regards s'échouaient sur les corps enlacés de couples qui dansaient un slow sur « A Whiter Shade of Pale », de Procol Harum. Ils étaient mélancoliques en repensant à leurs adolescences. Ils avaient le cœur gros.

En août, elle donna le même spectacle dans un hôtel-restaurant perché sur les hauteurs des falaises du Bois de Cise, à Ault-Onival. Au cours de la soirée, une dame mûre, qui dînait en compagnie de son mari ou de son amant, ne lâchait pas Géo des yeux. Pierre se demandait si ce regard était censé transmettre de l'admiration ou de la jalousie. Cette dame et son compagnon partirent dans les premiers afin d'avoir le temps, sournoisement, de laisser un commentaire assassin à l'endroit de la prestation de Géo. C'était bien la jalousie que véhiculait le regard de cette femme fanée, agacée devant la grâce de Géo. Cette dernière en fut si affectée que Pierre la retrouva au bord des larmes, dans le couloir de l'hôtel, assise sur l'une des enceintes de sa sono. On eût dit une petite fille désemparée. Il fallut beaucoup d'arguments à Chaunier pour lui remonter le moral. Mais ce fut pour elle une blessure...

Mercredi 21 décembre 2011 : 14 heures-15 heures

Il aperçoit l'enseigne de L'Empereur, gare sa voiture sous les platanes. Hume l'odeur musquée de l'écorce qui brille sous le soleil d'hiver. Il s'arrête un instant devant la façade de la boîte, hésite à entrer. Pense à Géo.

Celle-ci vient de descendre de son bureau ; elle s'est assise sur le divan. Portos a sauté sur ses genoux, lourdaud, pataud. Cela l'a agacée.

— Tu m'as fait mal avec tes grosses papattes ! Tu es maladroit, Portos !

C'est rare qu'elle crie. Cela trahit son malaise, l'angoisse qui n'a cessé de l'étreindre depuis que Pierre a claqué la porte.

« *Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Il ne revient pas... Que se passe-t-il ?* »

Elle ne sait pas que son compagnon se trouve maintenant exactement devant la porte de L'Empereur, qu'il est sur le point de sonner. Et qu'il pense exactement à elle. Toutes ces exactitudes qui, au final, s'annulent et finissent par dérégler la pendule de leurs amours écorchées. Il sonne. Myriam lui ouvre. Elle porte un foulard rouge sur la tête qui lui va à merveille, et tient un balai dans la main droite. (Elle lui fait penser à Paulette de Wolinski et Pichard.)

— Encore toi ? Tu ne nous quittes plus !

— Je t'aime, que veux-tu ! Tant que tu ne m'auras pas cédé, je viendrai gratter à la porte de L'Empereur. Tu as de la chance que je ne pisse pas aux quatre coins de la boîte pour délimiter mon territoire pour que les autres matous ne viennent pas t'importuner...

— Monsieur est poète ! Monsieur a mangé un clown !

— Exact, et avec un nez rouge rempli de Tranxène, comme un œuf de Pâques en chocolat pourrait être rempli de bonbons ou de tout petits œufs blancs gorgés de liqueur ; tu vois ce que je veux dire, Myriam ?

— Quoi ?

— Rien.

— Le maître est là ?

— Oui, à l'intérieur ; il fait ses comptes. Je vais l'appeler, si tu veux.

— Non, je viens avec toi.

Pierre suit Myriam qui se dirige vers le bar. Il ne peut s'empêcher de mater le cul de la jolie blonde qui le tortille avec talent. Elle ne porte qu'une chemise de garçon dont l'un des pans retombe sur un jean délavé et très moulant. « *Elle ne manque pas d'allure* », songe Chaunier, incorrigible. Ils traversent la piste de danse. Le bar, contrairement à la nuit, est crûment éclairé. Paulo est assis devant une table basse, encombrée d'un tas de papiers, d'une bouteille de champagne et d'une coupe.

— Pierre, encore toi ?

— Ça fait plaisir comme accueil ! Myriam vient de me faire à peu près le même.

— Arrête tes conneries ! Tu es le bienvenu, toujours le bienvenu. Tu prends une coupe avec moi ?

Pierre résiste. Paulo déguste un Drappier 100 % pinot noir, le champagne du général de Gaulle. Un régale.

— Non, merci. Tu es le diable en personne. Tu sais bien que j'ai arrêté de picoler... Du reste, ça se passait chez toi, mon dernier verre. J'étais en compagnie d'une poulette. Un verre de vodka. Depuis, plus rien. C'était il y a cinq ans...

— Le champagne, ce n'est pas de l'alcool ; c'est un plaisir. Et le Drappier, ce n'est pas un champagne : des bulles de vie ; de l'art de vivre en liquide...

— Je sais tout ça, Paulo ; je l'adorais autant que toi, si ce n'est plus, ce champagne, dans mon autre vie...

— Qu'est-ce qui t'amène ?

Pierre hésite à lui parler, à tout lui balancer. À se confier. Il entretient avec Paulo des relations tissées de confiance et de fraternité. Celles-ci sont nées il y a bien longtemps au cœur de la nuit. Après minuit, les sentiments sont cachés, présents mais cachés, par pudeur, bêtise, ivresse, cela à la faveur des

plaisirs de la chair, de la séduction et d'une certaine légèreté entretenue. Cependant, il se lance :

— Géa... c'est Géa qui me tараude l'esprit et le cœur.

— Tu as du cœur et un cerveau, toi ?

— Ne déconne pas, Paulo ; c'est sérieux.

— Sorry ! Alors ?

— Alors, je ne supporte pas qu'elle veuille me quitter ; je ne sais plus quoi faire. Je reviens de l'étang où j'ai chopé un brochet. Je pensais que la pêche au carnassier allait me calmer. Que dalle ! Je suis toujours aussi mal que lorsqu'on s'est engueulés, c'est-à-dire il y a quelques heures.

Il sait ce qui pourrait le calmer. Une fille. Et pas n'importe laquelle. Fabienne. Comme si Paulo détenait la clé du harem. La clé, c'est le numéro de téléphone de la rousse délurée. Rien à faire, les mots ne sortent pas ; il n'ose pas lui demander son numéro de portable. Il ne sait pas exactement pourquoi. « *Il faut laisser venir...* », pense-t-il. Il a raison...

— Moi, je sais ce qu'il te faut.

— Quoi donc ?

— Une fille, une souris, une gonzesse. Mais pas d'amour, non ; le sentiment ne ferait que t'encombrer un peu plus la tête ; tu n'as pas besoin de ça, abruti ! Ce qu'il te faut, c'est une bonne partie de fesses, avec une fille qui te comble et que tu combles. Tu verras, après, tu te sentiras mieux. Et tu pourras affronter ta Géraldine.

— À ce propos... justement...

— Justement, quoi ?

— Tu n'aurais pas le numéro de Fabienne ?

— Fabienne de cette nuit ? Monsieur est amoureux ?

— Arrête tes conneries. Alors, ce numéro, tu l'as oui ou merde ?

— Of course.

Il tire un carnet d'adresses de la poche intérieure de la veste de son blazer bleu marine impeccable. Et lui énonce lentement les dix chiffres.

— Merci, tu es adorable.

— N'exagérons rien !

Il s'éloigne légèrement du comptoir afin de s'isoler, compose le numéro. Elle décroche aussitôt.

— Fabienne ?

— Oui ?

— C'est Pierre.

— Pierre ?

— Pierre de cette nuit.

— Ah oui, Pierre ! Ravie de t'entendre à nouveau. Quel beau moment, n'est-ce pas ?

— Magnifique ! J'ai adoré.

— Moi aussi. Que me vaut ?...

— On peut se revoir ?

— Quand, mon chéri ?

— Tout de suite.

— C'est que je ne suis pas en ville. Je suis dans mon bled. Le temps de sauter dans mon bain, de faire démarrer la camionnette. Je serai là dans une demi-heure, garée au même endroit que cette nuit. Ça te va ?

— Parfait !

— Tu as l'air d'avoir faim, mon Pierrot...

— Pire que ça, ma belle. Pas besoin de te laver. Arrive tout de suite, je t'en prie !

— Tu es vraiment infernal ! Un vrai chat de gouttière en rut !

— Ça me rappelle quelqu'un, ton expression...

(Lady V. ne cessait de l'appeler chat de gouttière, ou chaton, selon l'intensité de leurs câlins et selon que c'était elle ou lui qui dominait. Et elle dominait souvent, la vieille panthère.)

— Quoi ?

— Rien. Saute dans ta camionnette !

— Je saute tout de même dans mon bain et j'arrive. Je ferai une toilette de

chat pour mon chat de gouttière.

— Amusant !

Elle raccroche.

— Alors ? s'inquiète Paulo en se servant une autre coupe de Drappier.

— Alors quoi ?

— Fabienne ? Elle rapplique ?

— Elle sera là sous peu.

— Super ! Tu vas voir que tu te sentiras mieux. Cette fille est une bombe à plaisirs. Un délice !

— Je sais... Tu y as goûté, vieux cochon ?

— No comment !

Ils se mettent à rire ; Myriam, plus désirable que jamais, rit aussi. Des petites gouttes de sueur perlent sur son front où trois mèches blondes se sont échappées du foulard. « *Elle est de plus en plus sexy*, pense Chaunier. *Je me la taperais bien en attendant Fabienne. Je suis monstrueux...* »

L'excitation qui l'étreint est à son comble. Il ne comprend pas bien pourquoi. Comme si une vague de rage l'emportait. Une rage de désir ; une rage de se sentir quitté par la femme qu'il aime. La rage de l'incompréhension. Comme un sentiment d'injustice qu'il a envie d'échanger contre une monnaie vierge de tout sentiment et tout en plaisirs, dussent-ils être crus et salaces. « *L'antibiotique du désir commence à faire son effet ; je ne pense plus vraiment à Géo* », tente-t-il de se rassurer. Mais il sait très bien que c'est faux. Son cerveau muet vient de prononcer son nom. Il se sent piégé. Impuissant. « *Ce n'est pas le moment* », sourit-il.

Paulo replonge dans ses comptes ; Myriam retourne à son balai et à sa pelle à poussière. Pierre ouvre le quotidien régional qui se trouve sur le comptoir, histoire de passer le temps.

— Je peux fumer ? demande-t-il à Paulo.

(Il allume sa clope sans attendre la réponse du patron de L'Empereur.)

— Fais comme chez toi, mon grand ! répond ce dernier sans même relever la tête.

Vingt minutes passent. Son portable sonne.

— Je t’attends, mon chéri. Je suis prête. Prête et brûlante de désir rien que pour toi...

Il salue ses amis, sort de la boîte. Se dirige d’un pas de hussard vers la camionnette de tous les plaisirs. Le soleil brûle le trottoir. On se croirait en été. Il regarde les guirlandes de Noël qui se balancent sous l’effet d’un petit vent doux. « *Je suis à Menton !* », songe-t-il. Il ne manque que le parfum des citronniers. Il ralentit le pas. Pense. Plus à Fabienne, non. À Géraldine.

*

Il se revoit au cours de cet été 2010. Les Scoubidous ne cessaient de tourner. Succès total ; on les demandait un peu partout. Le *revival* yé-yé et *sixties* battait son plein ; ils en profitaient. Géo était de plus en plus passionnée. Non pas par Pierre ; par la musique, ses chansons, son groupe, « son bébé » : les Scoubidous. Le temps était maussade sur la côte picarde ce vendredi 27 août après-midi. Pierre était en train de coincer son amplificateur entre la vitrine du restaurant de Mers et la batterie de Tonio. Il s’amusait à lire à l’envers l’affichette apposée contre la vitre par le patron : « Moules frites à toute heure. » Il n’était pas loin de 15 heures ; il eût dû avoir faim. Faim de ces moules qu’on pouvait manger à toute heure. Mais non, Pierre n’avait pas faim. Il contemplait Géo qui se préparait, abritée du regard des clients par un paravent en rotin. Il la désirait ; elle le regardait à peine, concentrée sur le show imminent. Il avait l’impression que seules la musique et sa carrière comptaient dans sa vie. Elle s’éloignait ; il le sentait bien. Que pouvait-il y faire ? Que faire quand l’amour s’en va à tout petits pas, sans crier gare ? Il tentait de jouer du mieux qu’il le pouvait, faisait vrombir sa basse avec l’efficacité d’un presque professionnel. Les autres musiciens l’encourageaient ; mais ce qu’il voulait, lui, c’était l’admiration de Géo. Celle-ci ne venait pas.

À l’entracte, il s’assit, seul, à la terrasse, commanda une bière sans alcool et jeta un œil sur le départ de la course des garçons de café. Il y avait dans l’air comme un parfum de fin de vacances. Les rares touristes traînaient la patte ; ils savaient que dans une semaine ou deux ils reprendraient le boulot en banlieue parisienne ou en banlieue de Lille. La grisaille de cette fin août

concurrent la noirceur de leur moral. Celui de Chaunier n'était guère mieux. Pourtant, il devait assurer le répertoire yé-yé dans la bonne humeur. Faire semblant ; donner le change. Ne rien laisser paraître, surtout aux yeux de Géo.

Le soir, ils se produisirent à une quinzaine de kilomètres de Mers-les-Bains, au casino de Cayeux-sur-Mer. La nuit tombait doucement lorsqu'ils arrivèrent. Les galets devenaient noirs, comme la mer. Quelques gouttes de pluie tombaient sans conviction. Géo, elle, chantait et dansait avec conviction. Le public en redemandait, joyeux, tonitruant.

— Allez, on enchaîne avec « Sacré Charlemagne » ! lançait-elle en remuant ses couettes de Sheila.

Le grand Lamfi raccordait sa Fender Telecaster. Et la machine des Scoubidous repartait de plus belle, merveilleusement bien huilée. Derrière les rires feints, les gesticulations scéniques, le look rock avec chemise à jabot et lunettes noires, le cœur de Pierre était grippé par le sable de la tristesse.

« Twist à Saint-Tropez », « Laisse tomber les filles », « Harley Davidson », « Le Pénitencier »... Le répertoire fusait dans l'air tiède du casino comme un feu d'artifice de fin de règne. Lorsqu'ils s'arrêtaient de jouer, ils entendaient le ressac sur la plage ; les galets qui s'entrechoquaient dans la nuit aussi noire que ses idées. Bouly tentait de le faire rire avec quelques plaisanteries. Il répondait par un sourire ; le cœur n'y était plus.

— Tu as vu comme elle a assuré, ta grande didiche, dans « La poupée qui fait non » ? J'espère qu'à toi elle te dit toujours oui...

— Elle a intérêt, sinon, je lui coupe les couettes...

Bouly riait de bon cœur en caressant le clavier de son orgue Farfisa. Pierre se retournait, faisait claquer la grosse corde *mi* de sa basse Höfner et attaquait le riff de « J'irai twister le blues ».

Quinze jours plus tard, au cœur de septembre, ils prirent le train pour Paris afin de se rendre chez un ami écrivain de Chaunier. Un cinéaste, spécialisé dans le film court, les y attendait ; il demandait à des artistes de se laisser filmer pendant quatre ou cinq minutes en plan fixe et dans le silence absolu. Libre à eux de faire ce qu'ils voulaient. Aucune directive ; aucun synopsis sinon celui de la liberté totale. Le court-métrage était ensuite diffusé sur YouTube et Dailymotion. Géo, en tant que chanteuse, avait été conviée. Elle

s'en tira avec une grâce infinie, prenant la pose devant l'œil de la caméra. Le cinéaste leur demanda ensuite de s'adonner au même exercice mais en couple. Pierre se lança. Il joua le rôle du vieux pigeon déplumé qui fait la cour à sa belle, gonfle son jabot, roucoule... Elle riait d'un rire jaune. Étaient-ils encore « un couple » en ce mardi 14 septembre 2010, vers 22 heures, filmés dans cet appartement de la rue de la Briqueterie, dans le XIV^e arrondissement ? Pierre n'en était pas persuadé. Et elle, Géo, qu'en pensait-elle ? Y pensait-elle seulement, trop concentrée qu'elle était sur sa prestation de chanteuse qui attirait l'œil de la caméra comme une lampe attire les papillons de nuit, les soirs d'été ? Lui avait l'impression de n'être plus, auprès de sa belle, qu'un vieux clown en train de faire son dernier tour de piste.

Cela ne l'empêchait pas de continuer, dès qu'il avait une heure devant lui, de travailler à la promotion de la carrière de sa compagne. Il lui trouva une émission, une interview sur Radio Enghien au cours de laquelle, comme à son habitude, Géo excella. Avant de repartir, ils effectuèrent une longue promenade au bord du lac. Le ciel d'octobre donnait à l'eau une couleur de minium gris ; il eût voulu entraîner Géraldine à un bain forcé afin de protéger leurs amours diaphanes de la rouille délétère du temps qui fuit. Ils ne se donnaient plus la main, parlaient peu. Ils croisaient de vieilles personnes lentes et lasses, presque des fantômes, qui eussent pu se rendre, résignées, vers la mort. Pierre sentait bien que quelque chose entre eux se délitait. Il éprouva la même impression, en novembre, lorsqu'ils fêtèrent l'anniversaire de leur rencontre. Fêter, c'était un bien grand mot pour une si pâle cérémonie. Pierre avait souhaité qu'ils se promènent au bord de la mer, sur la côte picarde. Ils déjeunèrent dans un restaurant de Fort-Mahon ; les fruits de mer étaient sans saveur. Comme les sourires qu'ils s'efforçaient d'échanger, pour faire comme si, en cet automne atone, tout, entre eux, pouvait recommencer.

Mercredi 21 décembre 2011 : 15 heures-16 heures

Il aperçoit la camionnette dans la même rue que cette nuit. Il fait presque chaud. « *Quel drôle de temps* », se dit Pierre en levant le nez vers le ciel lumineux et d'un bleu écrasant. « *Un temps de fou.* » Il vient de passer devant des maisons dont les façades étaient recouvertes de guirlandes clignotantes. Sur une autre habitation, le mannequin flasque et rouge d'un Père Noël dégoulinait d'une fenêtre comme un monte-en-l'air surpris par le propriétaire, tiré comme un lapin, ensanglanté, à moitié mort. « *Quelle drôle d'époque ! ronchonne-t-il. Époque de cinglés. Et moi aussi, je suis complètement cinglé. Qu'est-ce que je fiche ici, devant la camionnette d'une fille que je connais à peine, que je n'aime pas, qui m'excite, et tout ça pour en oublier une autre que j'aime et qui veut me quitter ?...* »

Il hésite à faire demi-tour. « *Ce serait lâche, dégueulasse vis-à-vis de cette fille qui m'attend... Lâche, je l'ai été assez comme ça, notamment avec Géraldine. Tous ces mensonges petits ou grands... ces non-dits...* »

Son appétit pour le corps de Fabienne a décliné. Il n'a plus que Géo en tête. Envie de pleurer, puis envie de vomir. Il se demande s'il doit gober un Tranxène. « *Ce ne serait pas raisonnable... Ma tête va finir par exploser...* »

Il passe d'un état à un autre, d'une pensée à une autre. Il marche droit devant, vers la camionnette, comme s'il avançait vers la guillotine. Mais là, le bourreau, c'est lui-même. Il se transporte vers un au-delà censé le sauver. Une sorte de paradis qui pourrait être son enfer. Il ne sait plus rien, ne comprend plus rien. Se questionne, racle ses émotions, ses pensées, ses sentiments, les parois de sa boîte crânienne, comme il raclerait le fond noirci d'une casserole qui a attaché. Il est là, à cinquante centimètres du véhicule de Fabienne. Il se retourne, s'apprête à faire demi-tour quand les effluves d'un parfum fort, entêtant, lui chatouillent les narines. C'est celui de Fabienne. Il

repense à la nuit d'amour physique, à ses cuisses laiteuses, à son sexe de rousse, à son cul imposant, excitant et délicieux. Il jette un coup d'œil à l'avant, côté conducteur. Elle ne s'y trouve pas. « *Elle doit être à l'intérieur. Elle m'attend... Parfumée et offerte...* » Il cogne trois fois, un coup lent, deux coups brefs comme s'il avait demandé l'entrée du temple de tous les plaisirs. Bruit de portière. Elle ouvre.

— Entre, Pierre ; je t'en prie. J'avais peur que tu ne viennes pas... J'ai tellement envie...

Elle n'a pas la même voix que la nuit. Sa voix de jour est plus douce, plus veloutée, plus rassurante. Elle lui parle. Il s'allonge sur les coussins. Ferme les yeux. L'écoute. Bruit doux de la voix de Fabienne. L'excitation quasi bestiale qui étreignait Pierre, peu de temps avant encore, se transforme en désir d'amour. Il lui caresse l'avant-bras droit ; elle a un frisson. Pierre trouve ça mignon. Elle se prend au jeu de la séduction. Ralentit son rythme, ses gestes. Ils ne sont pas pressés ; ils prennent leur temps. Tous deux savent qu'ils vont s'aimer dans cette camionnette. Cela pourrait être sordide, mais non. Tout est question de rythme, de douceur, de plaisir, de voix, d'intonations. De regards. De mots. Ceux qu'elle emploie sont doux et ronds comme les seins d'une nourrice. Protecteurs. Pourtant, les sujets qu'elle aborde ne sont pas très joyeux. Elle lui parle, sans haine, de son mari qu'elle n'aime plus. De son village perdu dans les plaines grasses de Picardie. De cette boulimie d'amour qui, souvent, l'étreint, l'étouffe ; boulimie qui la rend folle lorsqu'elle n'est pas en mesure de l'assouvir. De ces amants, jeunes, souvent jeunes, plus vieux, « *comme toi, Pierre* ».

— Je sais, je ne suis plus un perdreau. Plus très frais.

— Arrête, tu es très bien ! Pas très beau, mais beaucoup de charme.

— Merci.

Elle est si douce. Si apaisante. Que se passe-t-il ? Il venait là, dans la camionnette, pour la prendre, l'attraper, se goinfrer rapidement, avidement, de ses chairs. Et il ne l'a même pas encore déshabillée. Il ne comprend pas. Ne se comprend pas ; ne se comprend plus. Il savoure cependant ces instants de répit. « *Et si c'était ça, le bonheur. L'anesthésie qui consiste à être au côté d'une fille qu'on n'aime pas forcément, mais qui parle, vous écoute, vous apaise. Une fille qui ne partirait pas pour un oui, pour un non. Pour la*

moindre broutille. Pour la moindre anicroche ; la moindre dispute... » Il ne pense presque plus à Géraldine. Ou, quand il y pense, cela lui fait moins mal. Il ne ressent plus ce poids au creux de la poitrine. Il ne se projette plus, dans quelques jours, quelques semaines, lorsqu'elle va faire ses valises ; lorsqu'elle va déménager pour un ailleurs improbable. Et quand il se projette dans ce futur imminent, inéluctable, jusque-là insupportable, le film qui se déroule dans sa tête – les boas roses du cabaret qu'elle entasse dans une valise en carton ; sa sono qu'elle range avec précaution dans les housses ; ses froufrous parfumés qu'elle empile dans des cartons ; et cette solitude qui reste quand la maison se vide, quand il ne reste plus qu'une odeur et des paroles muettes, sans voix, qui finissent par s'éteindre comme des bougies dans la brise des souvenirs amnésiques – ce film qui, peu de temps avant, l'angoissait au plus haut point, là, au côté de Fabienne, ce film qui se déroule dans sa tête lui semble moins douloureux, presque acceptable.

Elle l'embrasse doucement sur la bouche, sans effusion, sans hâte. Il ferme encore les yeux. Hume son parfum, puis son odeur de rousse. Elle lui retire sa chemise. C'est elle qui le déshabille, lui mordille le torse comme le ferait une chatte. Il la caresse à son tour. Remonte tout doucement la jupe de son tailleur d'hiver. Les bas résille apparaissent. Il se tend. Son sang afflue dans tous ses membres ; son cœur bat un peu plus fort.

— Viens ! lui dit-elle. Prends-moi.

Elle est nue. Presque belle. Émouvante. Digne dans sa douleur. Ils sont dignes dans leur douleur, leur désespérance. Deux corps qui, doucement, paisiblement, vont s'étreindre, vont s'aimer.

Ils s'étreignent ; ils s'aiment dans le silence de cet après-midi d'hiver. Dans trois jours, ce sera Noël. Les fêtes. Les leurs seront tristes, sans joie. Ils le savent déjà. Le va-et-vient de leurs corps qui s'emboîtent les réconforte. Un rai de lumière d'hiver perce à travers le rideau qui masque les vitres arrière de la camionnette.

Soudain, cette même lumière jaillit dans leur cœur, dans leur tête. Un éclair jaune pâle. Exactement au même instant. Ils crient en même temps. Synchronisation parfaite de leur jouissance désespérée. Pierre retombe, le corps lourd, sur les coussins de velours incarnat. Elle attrape sa tête, la laisse reposer contre ses seins énormes dont les tétons mauves et dressés pourraient

éjaculer un lait noir.

Cinq minutes de silence passent.

— Que s'est-il passé avec ta compagne ces derniers temps ? Dis-moi.

— Te dire quoi ?

— Tout ou partie ; ça n'a guère d'importance. L'important, c'est que tu me parles.

Alors, il parle, parle. Évoque les derniers mois de leurs amours meurtries.

*

Leurs amours sombres. Une image lui vient à l'esprit. Noire. Un cimetière du Santerre, niché au bout d'un champ nu balayé par un mauvais vent d'hiver. Glacial. Au bout : en hauteur, l'autoroute avec ces voitures et ces camions fous qui filent on ne sait où, déterminés comme des insectes décervelés. Le cortège funéraire s'étire sur un chemin mal bitumé. Dans le corbillard, un cercueil qui contient le grand corps de Rémy, l'arrière-grand-oncle de Géraldine. Quatre-vingts ans passés. Un très brave homme, ancien employé des chemins de fer. Il adorait danser ; il la faisait tourner lors des repas de famille. Il n'était pas peu fier de valser avec son arrière-petite-nièce, chanteuse, blonde comme les blés du Santerre où il résidait et où il avait fait toute une partie de sa carrière de cheminot. Il habitait une belle maison qui avait appartenu aux parents de son épouse, donc la mère de la grand-mère de Géraldine. L'homme était maréchal-ferrant ; sa femme tenait un petit café accolé à l'atelier. Géraldine racontait à Pierre comment cette rude femme au grand cœur, haute Picarde aux cheveux clairs, patriote dans l'âme, avait refusé de « donner » sa cuisinière aux Teutons, en 1941.

— Je préférerais mourir que de vous la donner, ma cuisinière ! avait-elle lancé aux soldats de la Wehrmacht qui n'avaient pas insisté ; ils étaient repartis vers leurs chambres non chauffées.

L'incident se fût passé tout autrement avec la Gestapo ; elle eût pu finir en camp car les barbares aux uniformes bruns ne plaisaient pas avec les patriotes français, fussent-ils des femmes.

— Il paraît que, physiquement, je lui ressemble, confiait Géraldine à

Pierre.

— Moralement, aussi. Toi, ce n'est pas aux Boches que tu tiens tête mais à tous ceux qui pourraient se mettre en travers du bon déroulement de ta carrière de chanteuse. Tu as la chanson chevillée en toi, comme ton arrière-grand-mère avait son pays chevillé au corps.

Elle riait ; elle aimait quand Pierre lui parlait ainsi ; elle ressentait encore à son endroit des sentiments amoureux.

Par un été à la chaleur sèche, parfumée au blé mûr, Géraldine et Pierre avaient rendu visite à Rémy. Pierre adorait déambuler dans une sorte de garage où subsistaient des outils du maréchal-ferrant : un boutoir, des affûtoirs, un brochoir, une enclume, une pince à parer, un tablier en cuir tout craquelé. Pierre pensait au groupe de rock progressif Ange qui avait consacré deux albums au maréchal-ferrant de Saulnot, en Haute-Saône : Émile Jacotey.

— Avec tout ça, on pourrait faire un écomusée, disait-il à Géraldine.

Il aimait aussi se promener dans le jardin potager que Rémy entretenait avec soin et passion. Les pieds de tomates, dans la tiède fraîcheur du soir, développaient des effluves sucrés et appétissants.

Ce fut au cours du printemps 2011 que Géo commença à s'exiler de plus en plus souvent à Paris. « *Pour ma carrière* », disait-elle. Pierre souffrait de son absence. Il tentait de ne rien laisser paraître. Peine perdue.

— Tu es trop fusionnel, lui reprochait-elle. Laisse-moi vivre ! Laisse-moi respirer...

Ses paroles lui faisaient mal, mais il obtempérait : il la laissait vivre, c'est-à-dire partir des jours et des jours à la capitale. Qu'eût-il pu lui dire ? Elle se fût braquée ; leurs relations, déjà tendues, se fussent un peu plus distendues. Jusqu'à la rupture. Pierre n'était pas tout à fait dupe ; il sentait bien que celle-ci, sous peu, pointerait son vilain nez. Il tentait de rester calme et patient pour gagner du temps. Sentait-il vraiment que leurs amours étaient condamnées ? Inconsciemment, oui, mais jamais il ne se le fût avoué. Il résistait, comme le premier résistant local dont ils habitaient maintenant la maison.

Pierre aussi se rendait de temps en temps à Paris, pour une interview. Un chanteur de rock de leur ville, qui avait réussi, lui avait accordé un entretien. Il s'y adonna sans goût, sans passion. Pourtant, l'artiste l'avait très bien reçu

dans son appartement de la rue Tiquetonne. À l'issue du jeu des questions-réponses, ils s'étaient mis à parler des filles, des ruptures. Pierre avait senti monter en lui une bouffée de tristesse qui l'avait gêné car il avait peur que le chanteur guitariste s'en fût rendu compte. Mélancolie et lassitude, oui... Pourtant, le rocker lui avait sorti toutes ses guitares, de vieilles Gretsch, des Gibson superbes, des Fender *made in USA*. À un autre moment, Pierre s'en fût émerveillé comme un enfant. Là, il était contraint de simuler la joie et la surprise afin de ne pas vexer son interlocuteur. Peu à peu, à l'image de Géo, la joie et la puissance de vie s'en allaient sur la pointe des pieds.

Il tenta de l'inviter à la mer. C'était le 17 mai 2011 ; la plage de Fort-Mahon, immense comme une petite sœur de celle de Knokke-le-Zoute, ne leur avait jamais semblé aussi triste, pâle, tout en sourire jaune, sourire de clown mélancolique, sourire de Gelsomina, dans *La Strada*. Il n'y a rien de plus accablant qu'une lumière fade de printemps. Dans celle-ci, comme dans une charogne, naissent les microbes des pressentiments. Ceux qui attaquaient Pierre dévoraient tout espoir de l'amour éternel.

Une semaine plus tard, elle se rendit dans le sud de la France, chez un chanteur-comédien, sosie de Gainsbourg, qui cherchait une Jane Birkin pour l'accompagner sur scène. Géo était l'artiste qu'il lui fallait ; elle fut immédiatement embauchée dans ce nouveau projet. À son retour, il lui fit cadeau d'un flacon de Chanel eau de parfum. Mais il savait qu'il était déjà trop tard. Tous ses gestes, ses attentions, ses baisers, ses sourires ne servaient plus à rien.

Le plus terrible se passa lors d'un concert des Scoubidou, au Zénith de Lille, alors que le groupe yé-yé se produisait en première partie d'une tournée de chanteurs des *sixties*. Cette prestation eût dû le combler. Les combler. Géo, bien sûr, rayonnait, ravie de jouer dans une telle salle, devant des milliers de spectateurs. Elle montra cependant si peu d'attention, si peu d'intérêt à Pierre que celui-ci avait l'impression de n'être plus pour elle qu'un bon copain musicien. Le bassiste du groupe. « *Elle ne m'aime plus du tout, se disait-il. On ne se dispute même plus ; pas de cris. Plus rien. Tout ce vide entre nous...* »

Ce fut à la fin du mois de juin 2011 qu'elle lui annonça pour la première fois qu'elle voulait le quitter.

— Tu connais un autre mec ?

— Non, même pas, mais je crois que je ne t’aime plus suffisamment. Je t’aime comme un membre de ma famille.

Ces propos – qui eussent pu suggérer un sentiment d’inceste – lui étaient insupportables. Déjà, il fit tout pour la retenir. La tentation de l’alcool le reprenait. Vieux démon qui se réveillait à chaque chagrin, à chaque saison dépressive. Pour contrecarrer le mal, il gobait Prozac, Tranxène et Stilnox. Curieux mélange qui, certes, le calmait, mais le laissait abasourdi, pâteux. Gueule de bois chimique qui n’avait rien à envier à celle engendrée par l’alcool.

— Tu as quelqu’un d’autre dans ta vie, Géo ? insistait-il.

— Non, même pas. J’ai envie d’être seule ; je tiens trop à mon indépendance.

À ce moment précis, elle disait vrai. « “J’ai envie d’être seule” ; *elles disent toutes ça quand elles nous quittent* », se lamentait Pierre. Après... après la vie reprend le dessus.

Cette première tentative de rupture l’atteignit au plus haut point. Il ne savait plus que faire, n’avait plus goût à rien. Déambulait dans la maison, tentait de lire quelques pages d’un roman qu’il abandonnait aussitôt. Il n’avait plus qu’une envie : prendre ses cachets de Prozac, de Tranxène, et dormir. Il fumait deux paquets de Marlboro light par jour. Ses mains tremblaient, ce qui, à force, finit par inquiéter Géraldine.

— Pourquoi trembles-tu comme ça ? Qu’est-ce qui ne va pas ? avait-elle le toupet de lui demander.

Dans ces moments-là, il avait envie de la gifler.

— À ton avis ? se contentait-il de répondre, mi-désespéré, mi-ironique. Cherche, tu vas trouver ce qui ne va pas en moi. Ou plutôt ce qui ne va plus.

Elle le contemplait, tristement, paraissait ne pas tout à fait comprendre. Se reprenait.

— Qu’est-ce qu’on va faire, Pierre ? Qu’est-ce qui m’arrive ? Qu’est-ce qu’on va faire pour nous, pour la maison, pour les animaux ?

« *C’est à toi qu’il faut le demander, grande didiche. Moi, je n’ai rien demandé ; je continue de t’aimer comme ma compagne, comme ma pacsée, et*

pas comme un membre de ma famille... »

Il se taisait, gobait ses cachets, allait se coucher. Brisé, il n'avait plus envie de rien.

Que se fût-il passé s'il ne s'était pas rendu au Salon du livre de Mers-les-Bains le samedi 9 juillet 2011 ? Près du stand d'un écrivain qu'il appréciait, il croisa le regard de Roberte, blonde, médecin, la cinquantaine. Des yeux d'un bleu délavé, étonnants, qui dégageaient une grande douceur, beaucoup d'apaisement. Ils se mirent à discuter, firent connaissance. Il lui proposa de lui faire découvrir le funiculaire du Tréport. Elle accepta de suivre ce drôle de type à la tête cabossée.

Lorsqu'elle lui fit connaître son prénom, il ne put s'empêcher de dire :

— Roberte ? Comme la Roberte des Mauvais Coups, de Vailland ?

Elle avait lu Vailland. Et ce roman en particulier. *Les Mauvais Coups* : ça forgeait une relation. Ça l'imposait, lui procurait de solides fondations.

Elle sortit de son sac un paquet de madeleines, en offrit une à Pierre, et lui proposa de prononcer leurs prénoms la bouche pleine. Il se plia au jeu. En mit partout sur la table de l'écrivain favori qui éclata, lui aussi, de rire.

Le bleu de ses yeux, une madeleine et Roger Vailland ; voilà ce qui présida à leur rencontre. Un peu plus tard, elle lui avoua que c'était l'immense tristesse qu'elle avait lue dans son regard qui l'avait incitée à lui parler. Pourtant, Pierre, dès qu'il la vit, oublia momentanément, non pas Géraldine, mais la souffrance que l'annonce de la rupture avait déclenchée en lui.

Roberte était médecin dans une grande ville de l'Oise. Divorcée, passionnée de littérature et d'écriture. Deux grands enfants et un chien énorme qu'elle avait baptisé Staline, ce qui ne pouvait que plaire à Pierre. Après avoir fait les fous dans le funiculaire, ils promirent de se revoir.

Amoureux ? Coup de foudre ? Non, pas vraiment. Mais le plaisir rassérénant de se trouver aux côtés de Roberte. Le fait de ne plus songer à Géo grâce à une sorte de bonne fée blonde constituait un miracle.

— Tu sais, je suis un peu sorcière, lui avoua-t-elle en descendant du funiculaire. On se rappellera ?

Cela allait de soi. Et lorsqu'il partit seul rejoindre son copain Pierrot dans ses vignobles champenois (tandis que Géo et sa copine Françoise passaient

leurs vacances dans les Alpes-Maritimes, invitées par les parents de Nico), ils ne cessèrent de s'appeler. Grâce à Roberte, Pierre avait l'impression de reprendre des forces. Et même de reprendre vie.

Mercredi 21 décembre 2011 : 16 heures-17 heures

Il a parlé, parlé. Raconté les derniers mois de sa relation avec Géraldine. Il a toujours la tête contre les seins de Fabienne. Il relève le nez ; elle s'est endormie. « *Normal, avec la nuit qu'on a passée... Elle n'a pas dû se reposer longtemps...* »

Il s'éloigne tout doucement du corps de cette maîtresse du réconfort, lui donne sur le front un tendre baiser. « *Je lui dois bien ça... Si elle me voyait si doux, si câlin, elle n'en reviendrait pas, pense-t-il. Peut-être qu'elle voudrait me suivre, m'accompagner...* » Il ouvre délicatement la porte de la camionnette. La lumière hiémale commence à décliner. Les platanes de l'avenue ont un air grave. Il jette un coup d'œil à la façade de L'Empereur, repense à Paulo et à Myriam. Aucun signe de vie de l'extérieur. « *Ils ont dû quitter l'établissement, retourner à leur quotidien, penser au réveillon imminent, à leur vie de famille. Et moi, je vais retourner chez moi voir si la femme que j'aime veut toujours me quitter...* »

Il hume l'air qui semble imbibé du fade parfum des fêtes tristes. Toute sensation, tout sentiment, bonheur comme tristesse, est décuplé au moment de ces périodes de festivités de fin d'année. Quelques voitures roulent au pas, indécises, comme si elles cherchaient quelque chose. Un homme seul, le visage défait, le croise. « *Où va-t-il ? se demande Chaunier. Il semble un peu plus triste que moi.* »

Pierre remonte dans sa voiture. La dernière image de Géraldine qu'il a gardée à l'esprit est celle de son visage angoissé. Il avait hurlé, puis claqué la porte de son bureau, descendu l'escalier comme un fou. « *Si je ne la revois plus jamais, cette image restera ancrée dans ma tête.* » Il se rend compte qu'il envisage de ne plus revoir la jeune femme. « *Sera-t-elle encore là quand je serai de retour à la maison ?* » Il s'habitue à la douleur lancinante, à

cette boule de plomb qui lui noue l'estomac. Il démarre, roule lentement comme s'il voulait reculer l'instant de rentrer chez lui et, éventuellement, de la retrouver. Il longe la petite rivière, aperçoit le parc dont les grands arbres aphyllés font penser à des fantômes calcinés dans cette lumière gris cendre de soirée. Il passe le premier pont, se souvient qu'un jour (« *Quand ? Je ne situe plus la date, ni le moment, moi qui, pourtant, me souviens de presque tout avec précision ; je n'ai gardé qu'une image de cet instant* »), alors qu'il revenait du journal, il avait croisé Géo. Elle promenait Portos. Elle était penchée sur la rambarde, semblait regarder l'eau. Que scrutait-elle au juste, elle qui ne s'intéressait pas à la pêche ni aux poissons ? Il s'était arrêté, l'avait embrassée, lui avait proposé de monter dans la voiture. Elle s'était assise sur le siège arrière avec Portos sur ses genoux.

— En route, chauffeur ! À la maison, s'il vous plaît ! avait-elle plaisanté.

Elle avait ri aux éclats, de ce rire aigu et cristallin qui la caractérisait. Ce rire aussi était resté gravé dans sa mémoire. Ce n'était plus des dates, ni le temps, ni l'agenda scrupuleusement analysé, mais des images et des sons. La mémoire affective est un livre d'images que l'on colorie à l'envi et dont les couleurs passent au fur et à mesure que le soleil décline. Le temps passe sur les couleurs des souvenirs et celles-ci passent ; la mélancolie, elle, ne passe pas. Elle s'accroît, sournoise, acidulée, citronnée, délicieuse car décapante et nécessaire au détartrage des sentiments nés au cours de tous ces instants qui, déjà, ont fui.

Ce premier petit pont lui rappelle qu'il n'est pas loin de chez lui. Son ventre se tord un peu plus ; un début de nausée le surprend, comme une remontée acide. « *Trop de Tranxène, songe-t-il. J'ai l'impression que ça ne me fait plus aucun effet, si ce n'est me bousiller l'œsophage...* » Il se dit qu'une hémorragie pourrait le surprendre là, conduisant sa voiture entre ces deux petits ponts des souvenirs morts. Il percuterait un arbre. Des promeneurs le retrouveraient sans vie en cette soirée de décembre. Personne, alors, ne saurait qu'à quelques pas de là, dans un présent absurde, glacé, terrible, une jeune femme l'attend, et qu'elle était sur le point de le quitter. Personne n'en saurait rien. Lui ne penserait plus à rien. Temps suspendu pour toujours entre ce no man's land délimité par les bornes tragiques des deux ponts des souvenirs. « *Elle pourrait me pleurer en toute impunité* », rêve-t-il encore. Mais non, rien ne se passe. La douleur s'estompe. Le second pont apparaît ;

Pierre a l'impression que l'édifice va lui faire signe comme un voyageur dirait au revoir sur un quai de gare à un autre voyageur dans un train qui part. Il stationne son véhicule. Le voici devant la façade de sa maison. Un coup d'œil à la plaque du résistant.

Il a l'impression que sa cage thoracique est prise dans un étau. « *Si elle est encore là et qu'elle est encore en panique, c'est bon signe. C'est qu'elle m'aime encore un peu...* »

Il pousse la porte, trois pas dans le couloir, pousse la porte du salon. Silence absolu. Il l'aperçoit, de dos, grande didiche plus longue et plus belle que jamais.

— Te voilà ! fait-elle d'une voix calme et glacée, sans même se retourner.

Il se liquéfie. Il sent bien que c'est cuit. « *Elle me parle comme si nous nous étions quittés bons amis...* »

Il ne sait plus quoi faire, ne parvient à sortir aucune parole, aucun son. Ses gestes sont comme au ralenti. « *Il faut agir, mais faire quoi ? Dire quoi ?* » Tout est pesé, compté, chaque seconde, chaque millième de seconde, chaque centimètre, chaque millimètre, comme si une mine était cachée dans le sol et que le moindre faux pas pouvait la faire exploser. Là, c'est un instant de maladresse, un regard, un geste de trop qui peuvent faire exploser leur amour. Ce qu'il en reste en tout cas.

Il repense au brochet, dans le coffre de sa voiture. Il sort précipitamment, revient avec l'énorme poisson qu'il porte dans ses bras comme un long sac de sucre brun.

— Regarde ce que j'ai chopé, Géo !

Elle se retourne enfin. Jette un œil mauvais à Pierre, puis un œil dégoûté au brochet.

— Tu étais donc à la pêche pendant tout ce temps ! Et tu as tué cette pauvre bête ! Barbare ! Chasseur ! fait-elle en se reculant.

« *Raté !* », pense Chaunier, en laissant tomber le corps flasque du poisson mort sur la table du salon.

Le regard du brochet est fixe. Sérieux. Surpris d'avoir déserté à tout jamais les eaux tranquilles de son étang. Un filet de sang rose coule au niveau de sa gueule. On aperçoit ses dents pointues. « *On dirait qu'il sourit* », songe

Pierre.

— Tu es vraiment dégueulasse. Ça pue, en plus ! Pouah ! Quelle horreur ! hurle Géo en se sauvant dans l'escalier.

Elle monte dans son bureau ; il entend ses pas rageurs qui claquent contre le linoléum.

Pierre se lave les mains lentement. Étrangement, il s'est apaisé. Il n'y a aucune raison à cela. La situation n'est pas en sa faveur. Il sait que son geste absurde l'a peut-être condamné. Peut-être seulement. Il se dirige vers la cheminée, allume un feu, gobe un Tranxène. S'assoit devant l'âtre qui s'embrase en un bruit de pluie d'automne. La chaleur lui fait du bien, le rassérène. Il ferme les yeux... Son esprit se perd... Le bruit des flammes se fait de plus en plus aqueux. L'eau et le feu se mélangent dans un brasier diluvien contradictoire. Impossible.

*

L'eau, encore ; l'eau toujours. Rêve d'eau près du feu.

Après une semaine de vacances chez son copain Pierrot, dans les vignobles champenois, Pierre débarqua le vendredi 22 juillet 2011 à Lorient, chez son copain Gauthier, un ancien journaliste de Picardie redevenu le Breton qu'au fond il n'avait jamais cessé d'être.

— Viens, je t'invite. Ici, chez moi, tu vas l'oublier, ta Géo ! lui avait-il dit d'un ton bienveillant, plein de promesses.

Il n'avait pas le choix ; il lui fallait tout essayer. Lorient souriait sous un soleil méditerranéen lorsqu'il arriva. Gauthier l'accueillit avec de fraternelles effusions. Il n'avait pas changé malgré les ans, la maladie qui l'avait longtemps, trop longtemps miné, et qu'il avait repoussée, puis vaincue avec un courage et une dignité rares. Toujours la même tête de petit Breton ; cheveux longs, vestiges des années anars, yeux clairs qui perçaient comme des phares à travers les brumes d'une barbe fournie. Une gouaille et une énergie à toute épreuve. Il entraîna Chaunier dans ses pérégrinations sur la côte du Morbihan qu'il connaissait comme les poches de son caban élimé par le sel des embruns. Pierre se laissait faire, tentait d'oublier Géraldine dans les

rades du port de Lorient, discutant avec les matelots et les dames de compagnie en buvant, au grand étonnement des consommateurs, des bières sans alcool jusqu'à plus soif. En rentrant le soir, fourbu, il téléphonait à Roberte, sa madeleine de Mers-les-Bains ; ils discutaient des heures durant, de tout et de rien. Sa sorcière bien-aimée, qui lui avait redonné un peu de force et le sourire, veillait sur lui, à distance. Dès que le son de sa voix se faisait entendre dans le téléphone portable, il revoyait sa blondeur douce et le bleu aqueux de ses yeux.

Quatre jours s'étaient écoulés quand le beau temps disparut pour laisser place à un ciel cafardeux qui déteint sur son humeur. Gauthier ne savait comment égayer son ami qui tentait de garder la face mais, au fond de lui, Géa le rongait, le dévorait à petit feu. Un midi, alors qu'il s'entretenait au téléphone avec Roberte et qu'il lui avouait que son moral reprenait, petit à petit, la couleur du ciel gris, elle lui proposa tout de go :

— Fonce te baigner, Pierre ! Tu verras ce que je te dis.

— Mais tu es folle, Roberte ! Il fait un temps épouvantable ; il fait presque froid.

— C'est ce que j'ai compris. Tant mieux ! Fonce te baigner, je te dis ! Tu ressortiras de l'eau guéri de tes amours meurtries...

Pierre se disait que, vraiment, Roberte n'était rien d'autre que sa jolie sorcière bien-aimée. Une heure plus tard, il partait vers la plage la plus proche en compagnie de Gauthier qui n'en revenait pas de l'idée saugrenue de son camarade.

— Tu vas mourir par un temps pareil ! Tu es complètement cinglé ! Tu vas te choper une de ces crèves !

— Non, je sens qu'il le faut ; ma bonne fée me l'a conseillé. Elle a toujours raison. Je sens qu'il faut que je me baigne... Tu te baigneras avec moi ?

— Certainement pas ! Je nage comme une clé à molette !

Sur la plage, il n'y avait qu'un couple frigorifié qui, de loin, faisait penser à un duo d'oiseaux mazoutés. Dans l'eau, une dame d'un âge certain. Le vent balayait le sable qui virevoltait.

— Si elle a assez de cran pour le faire, je le ferai aussi ! lança Pierre en retirant ses vêtements.

Et il fonça vers les vagues mauvaises comme les langues de mâtons affamés. À peine dans l'eau il sentit l'onde glacée lui mordre le ventre. Il s'aspergea lentement le torse, et plongea d'une brasse lente mais pleine d'énergie. Arrivé au niveau de la dame, il s'arrêta.

— Elle est bonne ! sourit-il.

— Excellente ! Treize degrés. Je la connais par cœur ; je viens me baigner ici presque tous les jours, sauf quand il gèle.

Il se mit à rire ; elle aussi. Elle devait avoir soixante-cinq ans. Ses cheveux gris avaient pris la belle couleur du sel de Guérande.

Pierre poursuivit sa brasse vers le large. Il ne pensait plus à rien. Juste à réchauffer son corps par des mouvements puissants qui lui faisaient un bien fou. Il avait l'impression qu'il laissait derrière lui tous les nœuds de ses muscles, de ses articulations. Tous ces nœuds coulants qui étranglaient son moral, son énergie ; ces tensions malignes, petites tumeurs maléfiques qui eussent fini par l'anéantir. Tout en nageant, il tourna la tête pour voir si, dans son sillage, il n'abandonnait pas derrière lui des peaux mortes, des souvenirs gluants comme des méduses verdâtres. Mais non, rien : juste une belle eau grise qui répondait au ciel de vieil étain. Il revint vers la plage et fit quelques mètres en la longeant. Depuis la terre ferme, Gauthier l'encourageait. Le bain dura une demi-heure.

— Ça fait un bien fou ! Je suis guéri, Gauthier ! Guéri, tu m'entends ! hurla-t-il en claquant des dents.

Sa peau, par endroits, prenait des reflets bleus. Il s'enveloppa dans une serviette éponge. Son copain le frictionna comme il eût frictionné un cheval de course. Un champion.

— Tu m'en fais un sacré quand même !

— Roberte avait raison ; c'est vraiment ma sorcière bien-aimée.

Il se rhabilla. Ses jambes lui parurent si légères qu'il avait l'impression de ne pas toucher le sable.

— Je suis un autre homme, Gauthier.

— Tu es vraiment cinglé.

— Cinglé, mais libre. J'ai laissé le souvenir de Géo dans l'eau grise.

Cela faisait des mois qu'il ne s'était pas senti aussi bien. Aussi fort.

*

Fin juillet, il revint chez lui en sifflotant. Il n'avait qu'une hâte, retrouver Roberte, discuter avec elle, et lui montrer quel homme nouveau il était devenu. Ils ne cessaient de s'appeler. La sonnerie de son téléphone retentissait à toute heure du jour et de la nuit ; elle lui envoyait de longs SMS auxquels il répondait tout aussi longuement. Leurs conversations téléphoniques pouvaient durer des heures entières. Il se moquait à peu près de tout, d'humeur égale. Joyeuse.

Géraldine le regardait, d'abord amusée, puis inquiète. Il ne lui demandait plus rien ; ne s'inquiétait même plus de savoir si oui ou non elle entendait toujours le quitter.

— Dis donc, la Bretagne t'a réussi, finit-elle par lui dire un matin, quelques jours plus tard, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre Roberte au funiculaire de Mers-les-Bains, qui avait présidé à leur rencontre.

— Oui, je me suis baigné. Je me sens bien.

Et il tourna les talons comme sans la voir, mais toujours gentil et souriant. Sûr de lui comme un grand fauve.

Son attitude commença sérieusement à agacer Géraldine ; puis elle lui trouva à nouveau du charme. Elle lui demanda même si elle pouvait reprendre son petit-déjeuner avec lui. Il accepta d'un ton désinvolte, comme il eût accepté qu'une bonne copine partageât café, toasts et confiture.

« Quel drôle d'animal, tout de même ! songeait-elle. Il part en vacances pâle, déprimé, vidé, désespéré, et je le retrouve fringant, dynamique, sûr de lui, et totalement ailleurs... Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? »

Ce fut courant août, lors d'un concert des Scoubidoues dans un club du Santerre profond, au bord d'un étang verdâtre encombré de pédalos et de cygnes teigneux, qu'il comprit qu'elle se rapprochait de lui avec beaucoup d'insistance. Non seulement elle ne parlait plus du tout de partir, mais elle le regardait presque comme aux premiers jours de leur rencontre.

— Tu sais, Pierre, j'ai besoin de réfléchir un peu... pour qu'on...

— Pour qu'on quoi, Géo ?

— Pour qu'on fasse le point. Pour qu'on se...

Les mots ne sortaient pas de sa bouche.

— Pour qu'on se retrouve.

Elle parut gênée, rougit. Elle était adorable. Pierre, soudain, eut très envie de la prendre dans ses bras, et d'embrasser son petit ventre d'hirondelle qui apparaissait sous son mini-pull de lin blanc. Mais il n'en fit rien. Se retint comme on se retient de ferrer le brochet qui vient de donner un coup de bec dans votre vif et que le bouchon vient de couler. Dans son attitude : aucun calcul. Non, il était bien, calme, serein, terriblement sûr de lui. Géo n'en revenait pas. Elle s'attendait à ce qu'il lui saute au cou, qu'il l'embrasse, la câline, lui dise des mots forts et fous comme ceux qu'il lui avait dits peu de temps avant de l'attirer dans son lit alors qu'elle venait lui faire écouter la version de la première chanson dont il lui avait écrit les paroles.

— Très bonne idée, Géo. Quand tu voudras...

Et il continua tranquillement de nettoyer le manche de sa basse Höfner avec une peau de chamois. Intérieurement, Géo avait envie de la déchirer.

Quatre jours plus tard, alors qu'ils étaient invités par une tiède soirée de fin août à un barbecue dans le jardin de la maison d'amis des parents de sa pacsée, elle se rapprocha, lui caressa la main, puis le front, et l'embrassa avec une telle douceur au coin des lèvres qu'il se laissa faire. À son tour, il l'embrassa à pleine bouche. Leurs corps se touchèrent, s'effleurèrent, se désirèrent avec une grande intensité ; il leur fallut beaucoup de volonté pour ne pas s'abandonner là, sous le vieil hêtre dont le feuillage frissonnait sous la lune.

Lorsqu'ils revinrent bras dessus bras dessous, les parents de Géraldine les contemplèrent avec un sourire heureux. Soulagés. Le couple retrouvé ne cessa de s'embrasser dans la tiédeur du soir qu'épaississaient les effluves de merguez et de côtelettes d'agneau grillées. Géo, qui avait bu plusieurs verres de costières-de-nîmes, rayonnait. Jamais Chaunier n'avait été aussi gai, aussi positif.

De retour chez eux, elle ne monta pas dormir seule dans son bureau mais se lova à ses côtés dans leur lit qu'elle avait déserté depuis plusieurs

semaines. Et ils firent l'amour...

— Et dire qu'on a failli se quitter, Pierre ! Tu te rends compte du gâchis..., lui dit-elle, les joues rosies par la râpe de la barbe de Pierre.

Il ne répondit pas mais n'en pensait pas moins. Il revivait. Une lame de bonheur balayait, à tout jamais, croyait-il, les angoisses de ces derniers temps. Oui, il revivait...

*

L'état de grâce ne dura pas longtemps. Un mois plus tard, elle lui fit savoir qu'elle devait se rendre à Paris où un nouveau projet musical l'attendait.

— Un truc super, avec un accordéoniste génial ! On va reprendre des chansons réalistes : Carco, Mac Orlan, Fréhel... Il s'appelle Jean.

— Jean ?

— Oui, Jean, un accordéoniste prodigieux. Il dit qu'il n'y a que moi pour chanter ça. Le fait que je fasse du cabaret a pesé dans la balance. Il adore ma voix, mon aura.

— Très bien, ma chérie. Fonce ! se contenta de répondre Pierre qui, il ne comprit pas pourquoi, fut tout à coup parcouru par un malaise diffus.

Étrange.

Septembre s'installait en Picardie avec ses petits matins frais, les oiseaux qui chantaient moins fort dans les arbres du jardin, puis qui ne chantèrent plus du tout. Le ciel se parait de jolies teintes de presque automne. Géo prenait son train tôt le matin pour aller chanter à Paris au côté de Jean, son accordéoniste génial.

Puis ce furent les premières brumes d'octobre. Géo restait plusieurs jours à Paris, « *pour peaufiner le répertoire* », disait-elle. Il la sentait moins proche, moins amoureuse. Parfois, le soir, elle remontait dans la chambre du deuxième étage, pour apprendre ses textes, prétendait-elle. Et elle ne redescendait plus dans leur lit. Le lit de la renaissance de leurs amours d'août, toutes fraîches et si belles, qui, au fil des jours, telles des pommes trop mûres, perdaient de leur éclat.

Survinrent les premières disputes d'après l'état de grâce. Elles avaient le goût aigre des mauvais souvenirs. Les disputes se firent plus fréquentes. Entre deux épisodes ombrageux, point de réconciliation, mais une distance, une froideur distillée par Géo qui semblait ailleurs. Mais où, et avec qui ?

Pierre se disait que, comme au cours de l'été, les choses finiraient par s'apaiser. L'inquiétude finit par le gagner, puis un mauvais pressentiment. La Bretagne, sa plage de guérison avec son eau glacée, était bien loin. Il lui restait, pour tenter de garder la face, les longues conversations téléphoniques avec Roberte. Il lui décrivait ce qu'il ressentait, ce qu'il vivait au jour le jour avec Géo. Elle ne tentait pas de le rassurer, non ; elle se contenait d'écouter. Sentait-elle, elle aussi, que l'attitude de la jeune femme trahissait quelque chose d'irréparable ?

Ce fut le vendredi 16 décembre 2011 qu'il commença à comprendre. Géo l'avait invité à l'un des premiers concerts du duo que depuis des mois elle concoctait avec Jean. Leur prestation avait pour cadre un café-concert de la rue Fontaine. Il y avait beaucoup de monde lorsque Pierre arriva. Les notes de l'accordéon le firent frissonner. Il découvrit le musicien, un bel homme mûr aux cheveux argentés, qui dégageait un charme indéniable. Sur scène, il émanait de leur présence une telle complicité que cela en devenait gênant. Pierre ne ressentit même pas de jalousie ; juste un poids qui, de nouveau, s'abattait sur ses épaules rentrées ; comme un poids d'avant la baignade dans les eaux glacées de la plage bretonne.

Il tenta bien de faire bonne figure. Jean était affable, souriant, presque doux. À l'entracte, ils tentèrent de discuter. Géo les abandonna même « entre hommes », prétextant qu'il fallait qu'elle se rende dans les loges afin d'y apprendre un texte difficile. Les deux hommes parlèrent une dizaine de minutes. Puis Pierre sortit prendre l'air et fumer une cigarette. Il n'assista pas à la seconde partie du spectacle, reprit son train de nuit, et tenta de s'endormir dans leur maison vide. La maison du résistant. Elle ne l'appela même pas pour savoir où il était passé...

Quatre jours plus tard, soit le mardi 20 décembre 2011, alors qu'elle revenait de Paris, vers 17 heures, elle le trouva devant la cheminée allumée.

— Bonjour ! dit-elle.

Elle retira son bonnet de laine vert et son manteau qu'elle lança sur le

canapé. Elle ne l'a pas embrassé ; elle ne l'embrasse plus depuis plusieurs semaines.

— Salut ! C'était comment à Paris ?

Elle ne lui répondit même pas. Ce n'était pas bon signe. Puis :

— Il faut que je te parle, Pierre...

Sa voix s'est faite plus grave. Ça y est ; il a compris.

— J'ai rencontré quelqu'un.

*

Il se réveille brutalement devant la cheminée. Il transpire. Mais ce n'est pas la chaleur du feu, non ; il est éteint. Un terrible mal de tête lui vrille le crâne. « *Le Tranxène, certainement...* », se dit-il. Il se lève, titube jusqu'à la cuisine pour prendre un verre d'eau. Silence assourdissant dans toute la maison. Sur la table, elle a laissé un mot, écrit en grosses lettres de son écriture de fille. De son écriture de grande didiche : « Suis repartie à Paris. Salut ! »

Il a compris. « *Vingt-quatre heures pour rien* », se dit-il en regardant sa montre. Il est 16 h 59. Il lui reste une minute pour prendre son courage à deux mains, sortir... Il est 17 heures. Il contemple la plaque sur la façade de leur maison, de sa maison dorénavant, la plaque du résistant qu'éclaire la lumière jaunâtre d'un réverbère. Il lit : « *Pierre Derobertmazure, mort pour la France, victime du bombardement de la prison d'Amiens, le 18 février 1944.* » Il se met à pleuvoir. Une sale petite pluie glacée qui ne laisse entrevoir rien de très joyeux. Son regard se brouille. Mais ce ne sont que les gouttes de pluie, rien d'autre. Il a envie de l'océan glacé, à 13 degrés, mais il sait très bien qu'on ne se baigne jamais deux fois dans la même mer. Il reste là, devant la plaque, sous la lumière jaunâtre de l'hiver picard. Presque au garde-à-vous. « *Maintenant, il va falloir résister* », se dit-il à lui-même. Puis il rentre, froisse quelques feuilles du journal régional dans lequel il continue d'officier, place des brindilles de bois sec, sort son Zippo. Le feu s'allume comme jamais. Son téléphone sonne ; c'est Roberte, sa bonne fée.

— Alors, Pierre, comment te sens-tu ?

— Bien. Je résiste, lâche-t-il.

Cette fois, ce n'est pas l'eau glacée, mais la chaleur du feu et la voix de Roberte qui lui font un bien fou. Il se sent déjà mieux. Il sait qu'il va prendre les armes tout au fond de son cœur, résister, résister encore, et rejoindre, dans quelque maquis perdu, le grand troupeau des hommes abandonnés. Le combat sera long ; il sait qu'il en sortira vainqueur.

ÉCRITURE

Romans français et étrangers,
biographies, essais, entretiens...
Il y a forcément un autre titre
de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez-le sur
www.editions.ecriture.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



Achevé de numériser en juin, 2015
par Facompo